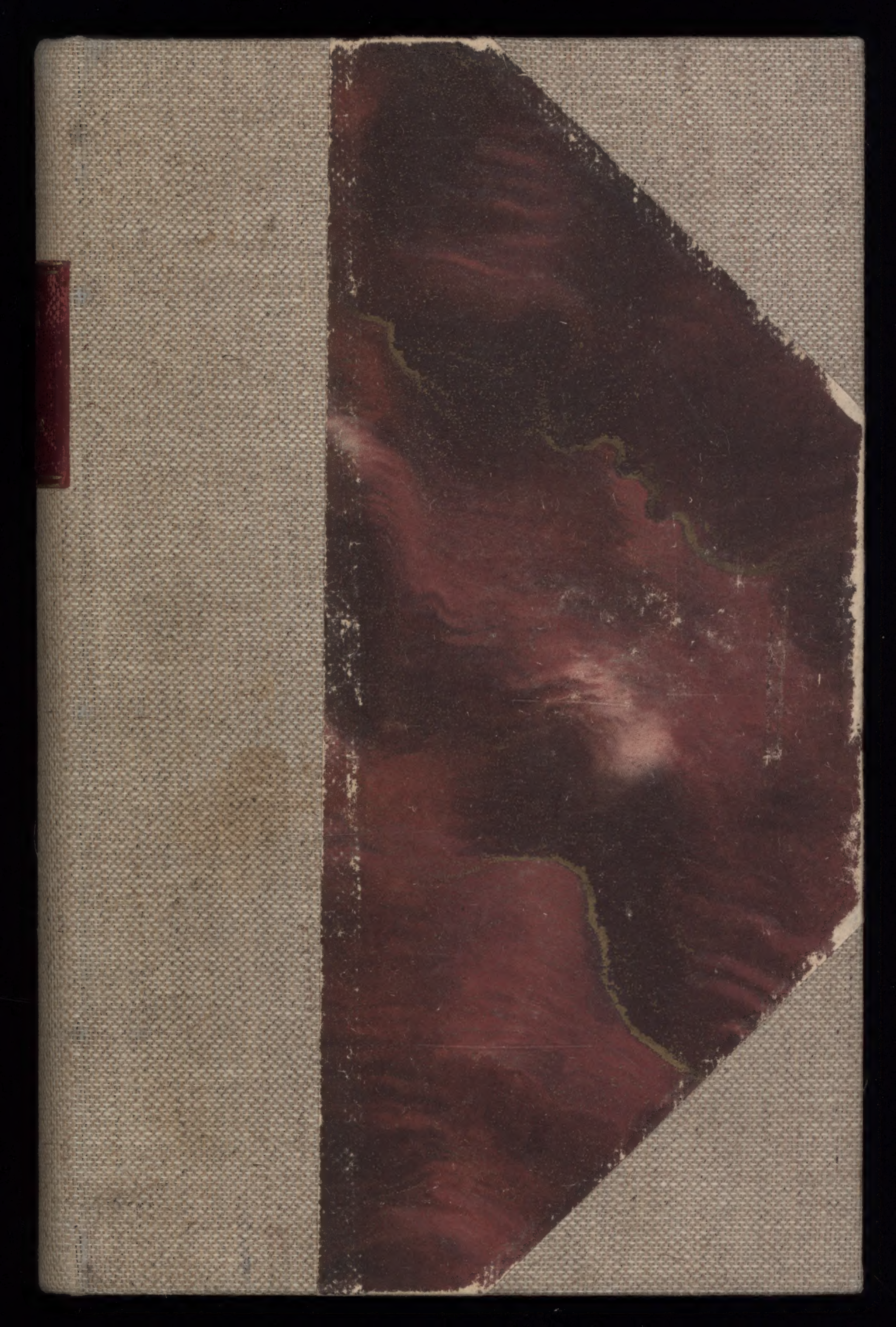






LA

PHYSIONOMIE

CHEZ L'HOMME ET CHEZ LES ANIMAUX

DANS SES RAPPORTS

AVEC

L'EXPRESSION DES ÉMOTIONS ET DES SENTIMENTS

S. SCHACK

MAJOR DE L'ARMÉE DANOISE

LA PHYSIONOMIE

CHEZ L'HOMME ET CHEZ LES ANIMAUX

DANS SES RAPPORTS

AVEC L'EXPRESSION DES ÉMOTIONS ET DES SENTIMENTS

Avec 154 figures



PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

19 RUE HAUTEFEUILLE, PRÈS DU BOULEVARD SAINT-GERMAIN

—

1887

AVANT-PROPOS

Rien de plus intéressant pour l'artiste, le poète, le philosophe que l'étude de la physionomie chez l'homme et chez les animaux.

« Lorsque l'âme est agitée, dit Buffon, la face devient un tableau vivant où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle et rend au dehors par des signes pathétiques les images de nos plus secrètes agitations. »

Chez les animaux tout mouvement est un langage.

Le mouvement traduit en effet les volontés, les

passions, les instincts de l'animal dans leurs modifications infinies; toutes les passions peuvent, à différents degrés, se manifester chez les animaux. Ces passions sont les formes de la sensibilité; ce langage universel d'expression, si spontané, si multiple, si variable qu'il soit en apparence, a cependant ses règles simples et intelligibles. Elles sont en général peu connues.

L'auteur de ce livre, Sophus Schack, major de l'armée danoise et peintre d'histoire distingué, les a exposées dans un travail qui a reçu à l'étranger l'accueil le plus favorable et que nous avons été encouragés à présenter aux lecteurs français.

Dans une courte INTRODUCTION l'auteur expose l'*origine de l'expression et des variétés physionomiques.*

Dans une PREMIÈRE PARTIE il étudie le *caractère des hommes d'après l'inspection des traits du visage*, et passe successivement en revue la tête, le visage, les cheveux, le front, les sourcils, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les joues, le cou, l'oreille, la voix, la main, l'écriture; il montre l'influence des conditions sociales sur la démarche et la physionomie, les conséquences pour l'habitude

extérieure du corps, de la prédominance de l'un des systèmes organiques, et rappelle Lavater par la finesse de ses jugements.

Dans une DEUXIÈME PARTIE Sophus Schack démontre par une observation rigoureuse qu'aux *analogies physionomiques* qui peuvent exister entre l'homme et l'animal correspondent également des ressemblances au point de vue du caractère. Le Napolitain Porta mit au siècle dernier le portrait d'un homme en parallèle avec celui de quelques animaux. Apportant dans ses observations une plus grande rigueur, Schack établit mieux que ses devanciers les indices de ressemblance morale que l'on peut tirer d'une ressemblance physique. Sophus Schack a dessiné les nombreuses illustrations de ce livre. Le milieu dans lequel il a vécu lui a fourni des éléments plus nombreux, plus intéressants et en même temps mieux appropriés que ne peuvent le faire beaucoup d'exemples historiques. Sauf quelques exceptions, les portraits que Schack a dessinés sont la reproduction d'individus qu'il a connus et observés dans ses nombreux voyages à travers toute l'Europe.

Sans s'astreindre à un ordre déterminé, l'auteur

consacre plus de vingt chapitres distincts à l'exposition des analogies de l'homme avec différents animaux.

Dans une TROISIÈME PARTIE il étudie *l'influence de l'hérédité et de l'éducation sur le physique*, les points de ressemblance que l'on peut observer entre les parents et les enfants sous le rapport physique et intellectuel; expose les lois de l'hérédité, les causes de la dégénérescence des races et des familles et termine ce livre remarquable par des considérations sur l'influence de l'éducation physique et mentale.

Tel est dans son ensemble cette œuvre de science patiente et de méditation.

L'accueil que ce livre a trouvé d'abord dans les pays du Nord, puis ensuite en Allemagne, nous donne la confiance que la traduction de M. le Dr Jumon et les additions qu'il a faites retiendront l'attention de tous ceux qu'intéresse l'étude de la forme de tout être vivant, de son expression physionomique et de sa place dans le concert de la création.

Décembre 1886.

LA

PHYSIONOMIE

CHEZ L'HOMME ET CHEZ LES ANIMAUX

DANS SES RAPPORTS

AVEC

L'EXPRESSION DES ÉMOTIONS ET DES SENTIMENTS

INTRODUCTION

ORIGINE DE L'EXPRESSION ET DES VARIÉTÉS PHYSIONOMIQUES

Tout être doué de la faculté de sentir jouit aussi de la faculté de traduire au dehors ses sensations par certains signes : c'est ce qui constitue l'expression. Rudimentaire chez les plantes, elle devient de plus en plus intense et compliquée à mesure qu'on s'élève davantage dans la série animale, pour acquérir son degré le plus élevé chez l'homme dont l'intelligence constitue la caractéristique.

Considérée dans les séries animales inférieures, l'expression se confond avec la faculté de réagir contre les agents extérieurs, en même temps que vu l'état rudimentaire de leur organisation, le système nerveux et le système musculaire se trouvent confondus Plus haut, dans l'échelle animale, lorsque la différenciation s'établit dans les systèmes organiques, les réactions névro-musculaires expriment des tendances distinctes correspondantes au genre de la sensation qui les a provoquées. C'est ainsi que chez la plupart des animaux, l'expression n'a guère d'autre mobile que la satisfaction des instincts; ce n'est que lorsque les facultés psychiques prennent un certain développement que l'expression s'ennoblit en quelque sorte par le rapport qui l'enchaîne à ces états particuliers appelés sentiments. Suivant toujours un développement parallèle avec l'organisation intellectuelle, l'expression prend chez l'homme une intensité et une variété en rapport avec son développement intellectuel et moral. A ce compte, elle devient la représentation naturelle de nos idées et de nos sentiments, tandis que le langage en est une traduction conventionnelle.

Défensive à l'origine chez les animaux, l'expression ou la mimique s'éloigne un peu de son but naturel pour être chez l'homme moins la manifestation de son instinct de conservation que celle de ses plus hautes pensées, de son organisation morale dont elle reflète les progrès. Aussi devient-elle de plus en plus complète à mesure que l'homme acquiert avec l'âge, avec l'éducation, son plus grand développement intellectuel qui lui permet de mieux éprouver ces sensations morales qu'on appelle émotions. Chez l'enfant qui vient de naître l'expression est à son maximum de simplicité, « l'âme est encore vierge de toute émotion, dit Duchenne [1], la physionomie au repos est absolument négative, elle exprime l'absence complète de toute émotion; mais dès que le petit être vient à être excité par les sensations et qu'il commence à ressentir l'influence des passions, les muscles de sa face entrent en action pour les peindre sur son visage ». Mais dans les quelques jours qui suivent la naissance, le seul mouvement qui traduise sur sa figure ce qu'il

[1] Duchenne (de Boulogne), *Mécanisme de la physionomie humaine* ou *Analyse électro-physiologique des passions*, 2e édition. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1876, 1 vol., in-8 avec pl.

ressent, est une contraction douloureuse exprimant ses besoins. Les facultés n'existent qu'en germe ou ne sont pas encore développées, et sa mimique se borne à servir son instinct de la conservation. Plus tard, à une époque variable, du trentième au soixantième jour, la satisfaction de ses besoins ou la vue de sa mère, source première de son bien-être éveillera dans sa jeune conscience un sentiment agréable qui se reflétera sur son visage par ses premiers sourires, et à mesure que se développera une activité intellectuelle et passionnelle plus grande, les moyens d'expression deviendront plus multipliés et plus compliqués. Le jeu de la physionomie est la traduction la plus immédiate de nos sentiments et précède le langage qui deviendra un moyen de développement et d'expression de notre être intellectuel.

Le développement des facultés, origine de nouvelles jouissances, pousse l'homme dans la voie du progrès et ajoute un élément de plus à l'intensité de l'expression en mettant à son service les ressources de son imagination. Ainsi naît l'art qui n'est, dans ses formes variées, danse, musique, plastique, que la traduction au dehors de ses émo-

tions et de ses sentiments, qu'une émanation de sa personnalité.

Peu à peu les émotions, les sentiments et les pensées, à force de répéter leur action sur la physionomie, finissent par laisser des traces durables. Il s'établit une modalité particulière des traits du visage, qui contribue à caractériser la physionomie de chacun. Il n'est pas douteux, d'autre part, que l'exercice continu et régulier des facultés intellectuelles traduise son influence sur la masse cérébrale, l'instrument de l'intelligence, en développant l'organe et par suite la boîte osseuse qui le renferme. Gall[1] était allé évidemment trop loin en proclamant que le cerveau est composé d'autant d'organes particuliers qu'il y a de penchants, de sentiments, de facultés qui diffèrent essentiellement entre eux. Mais c'est un fait d'observation bien établi que l'intelligence est en rapport avec la masse des circonvolutions du cerveau. Les races inférieures ont, en effet, une capacité moindre que les supé-

[1] GALL, *Sur les fonctions du cerveau.* Paris, 1825, 6 vol. in-8. Voy. aussi GALL et SPURZHEIM, *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier.* Paris, 1819-1840, 4 vol. in 4 de texte et 1 atlas de 100 planches.

rieures, et le visage d'un homme adonné aux travaux d'étude nous frappe, en général, par le développement de son front. Or, ce sont ces deux facteurs, l'empreinte permanente des traits et des contours de la face et la forme du crâne qui, transmises et fixées dans les descendants par l'hérédité constituent le caractère, l'expression propre à chaque physionomie. Plus les facultés seront vives, originales, plus le visage aura de caractère. Il y a beaucoup de figures insignifiantes, parce qu'il y a beaucoup d'âmes banales, dépourvues de caractère propre. L'exercice prépondérant d'une faculté ou la réceptivité particulière de l'âme à certaines impressions ou sentiments développe certains traits plus ou moins stables dans la physionomie, selon que la direction intellectuelle ou morale particulière subsiste depuis une suite plus ou moins longue de générations.

Telles sont les causes principales qui impriment un cachet à la physionomie, mais il en est d'autres, et celles-là toutes matérielles, qui influent sur sa variété de forme, sinon d'expression. Le corps, en effet, par sa délicatesse variable d'organisation,

par le développement plus ou moins égal des systèmes, réagit sur la partie intellectuelle et morale de notre être.

L'équilibre qui résulte de ces puissances est écrit en gros caractères sur le visage de l'homme, et c'est l'action de ces deux forces qui modifie et constitue sa physionomie.

De là une diversité entre les physionomies, qui est la diversité même entre les individus.

Dans l'échelle des êtres créés on reconnaît un ordre admirable, une gradation parfaite qui permet de vérifier cette parole devenue aujourd'hui un axiome : *Natura non procedit per saltus*. C'est sur cet ordre admirable que sont basées toutes les classifications que l'on trouve aujourd'hui dans nos sciences modernes ; c'est lui qui a permis de dresser l'échelle dans le règne végétal et dans le règne animal.

La diversité infinie que nous constations entre les individus de la famille humaine peut être susceptible, elle aussi, d'une classification et d'une différenciation.

Elle est difficile à établir sans doute, en raison même de la délicatesse des caractères qui y contri-

buent, et des nuances qui se présentent, de la finesse aussi du jugement qui est nécessaire à l'observateur. Mais elle est réelle; car l'observateur le moins doué est toujours capable d'établir une différence entre des sujets pris dans les deux extrêmes de l'échelle. Bien plus, un œil exercé, à l'aide d'une méthode logique fondée sur le raisonnement et l'expérience, ne tarde pas à trouver une différence très caractérisée, même entre deux sujets de valeur assez rapprochée.

Dans la nature, la diversité provient d'une question de plus ou de moins, sous le rapport physique, tandis qu'ici elle provient d'une question de plus ou de moins sous le rapport intellectuel et moral. Cette classification par suite doit arriver à établir le degré de la valeur morale et intellectuelle, la mesure des capacités de l'individu.

Dans la nature nous devons partir des rapports plus les simples pour nous élever ensuite graduellement jusqu'aux rapports les plus compliqués qui puissent se présenter.

Il est plus facile de rechercher et d'établir les caractères et les qualités de la plante que de rechercher et d'établir ceux de l'animal. Les diffi-

cultés vont grandissant au fur et à mesure que l'être étudié occupe un rang plus élevé dans l'échelle, et finalement encore il est beaucoup plus facile d'établir les caractères et les qualités de l'animal que celles de l'homme[1].

[1] L'animal, avec son caractère simple, primitif et naturel, est beaucoup plus facile à étudier que l'homme. Qu'il s'agisse d'un chien, d'un chat, d'un oiseau ou d'un animal sauvage, l'observateur le moins doué, l'enfant lui-même, sait interpréter les moindres mouvements et ne se trompe ni sur la signification d'un cri, ni sur celle d'un quelconque de ses actes. Ce qui rend l'activité humaine si complexe, c'est cette raison qui vient diriger partout l'individu et qui semble souvent en apparence le mener partout ailleurs que là même où il veut aller. Ce qui masque partout l'activité humaine, c'est ce voile épais que l'éducation et l'habitude de la société ont jeté sur tout son être.

PREMIÈRE PARTIE

ÉTUDE DU CARACTÈRE DES HOMMES

D'APRÈS

L'INSPECTION DES TRAITS DU VISAGE ET DES SIGNES EXTÉRIEURS

CHAPITRE PREMIER

REGLES GÉNÉRALES A SUIVRE POUR ÉTUDIER LA PHYSIONOMIE

La première condition pour entreprendre avec fruit des observations physiognomoniques est d'avoir quelque goût naturel pour ces études, car il n'en est pas qui donne lieu à des erreurs et à des méprises plus faciles. Les plus habiles peuvent se tromper, et l'on sait que Zimmermann fit prendre à Lavater un bandit pour un homme doué de toutes les vertus.

Notre but le plus essentiel est d'arriver par

des observations, des études personnelles, et par des essais pratiques, à la connaissance des cas si nombreux, parfois si énigmatiques, contre lesquels nous buterons sans cesse dans les efforts que nous ferons pour atteindre la vérité.

Chaque fois qu'une physionomie intéressante et expressive se présente à nos regards, il nous faudra trouver quel est son côté le plus caractéristique et en quoi il consiste.

Puis, tout en cherchant à acquérir la notion la plus exacte sur le caractère et les capacités de la personnalité en question, il nous faudra également établir un rapport entre ces résultats de notre investigation raisonnée et les sentiments que nous éprouvons à ce moment.

Conservant ensuite le souvenir et de la figure et du caractère, on en cherchera une application pratique chaque fois que dans la suite une physionomie nouvelle portera le même cachet. En résumé, tout ceci revient à faire une étude des principaux types et caractères humains, à discuter l'impression qu'ils font sur nous, et à analyser tout sujet nouveau d'après l'impression que nous aurons sur lui et d'après les documents acquis par notre expérience.

On essayera donc d'abstraire, de vérifier et de rechercher jusqu'à ce que pour la physionomie et le caractère on soit arrivé à établir une sorte de relation, et à reconnaître finalement qu'à une physionomie donnée correspond un caractère déterminé. Si après cela l'on vient à tenter l'essai un peu de différents côtés, on finira bientôt par se former une méthode assez sûre pour les recherches ultérieures.

Les mouvements passionnels ont toujours des caractères et des manifestations bien plus faciles à reconnaître et à saisir que ne le sont de simples mouvements de la physionomie.

Les passions s'impriment toujours sur le visage d'une façon très caractéristique au moment où elles se déchaînent et on ne tardera pas à remarquer qu'une passion dominante, celle qui éclate le plus souvent chez un même individu, finit toujours par laisser sur le visage une trace visible et bien déterminée.

Si l'on cherche après cela à se familiariser avec le siège et l'expression particulière de chaque passion, il devient très facile de reconnaître ce que l'individu porte caché dans son esprit, dans ses sens et ses inclinations.

D'une façon générale, les parties mobiles de la face nous renseignent dans leur jeu sur le caractère passionnel de l'individu, tandis que les parties fixes qui composent la physionomie au repos nous révèlent plutôt l'état des facultés.

Le physionomiste doit être doué d'un jugement sûr et rapide, d'un coup d'œil net, qui sache pénétrer jusqu'au fond de l'individu, d'un regard exercé ; il doit pouvoir compter sur la finesse de son instinct et de ses sentiments. Il faut qu'il sache saisir au vol et retenir dans son esprit l'impression fugitive d'une physionomie, n'eût-il fait que l'entrevoir un instant. L'aptitude à reconnaître d'un seul coup d'œil les mobiles les plus secrets du cœur humain, a dit un auteur célèbre, rend plus propre à comprendre et à pénétrer son prochain que la connaissance de toutes les circonstances accidentelles qui peuvent avoir occasionné ces mobiles.

Une grande difficulté, peut-être la plus sérieuse et la plus réelle que le physionomiste ait à surmonter, est ce mélange inextricable qui résulte d'un croisement, en tous sens et selon toutes les proportions, des éléments constitutifs si nombreux du caractère humain. Si l'on s'imaginait un

homme idéal, chez lequel tous les éléments primitifs seraient dans un parfait équilibre, et si l'on prenait cet être comme point de départ et terme de comparaison pour les sujets à observer, on y trouverait en quelque sorte un niveau d'après lequel on pourrait juger combien un individu s'élève au-dessus ou descend au-dessous de ce niveau général.

Quand on songe aux nuances innombrables que peut présenter le mélange de quelques couleurs, quand on considère les combinaisons infinies qui peuvent résulter de quelques séries de chiffres[1], on se rend compte de la diversité immense dans laquelle les aptitudes primitives de l'homme peuvent s'entremêler et dans laquelle aucun œil ne saurait s'orienter. Aussi ne sera-ce que chez les individus fortement caractérisés, chez ceux dont les qualités particulières seront le plus en évidence, que nous pourrons poursuivre nos recherches; tandis que la foule de ceux qui sont dans une sorte d'immobilité intellectuelle, par suite d'un rapport d'équilibre qui existe entre leurs aptitudes, c'est-à-dire l'immense majorité des hommes échapperait à toutes les règles de notre physiognomonie.

[1] Voyez Ed. Lucas, *La Tour d'Hanoi* (*Science et Nature*, 1884, t. Ier, p. 127).

L'art de pénétrer les actions humaines, ce que l'on désigne habituellement sous le nom d'expérience, est une des parties essentielles de ce genre d'études.

Au début le physionomiste n'a point à s'occuper des hommes ordinaires ; mais d'autre part il ne doit pas trop négliger une source où il aura tant à puiser dans l'avenir. Il a plutôt à se former une provision des connaissances les plus étendues et des caractères les plus marqannts et les plus opposés.

Ce n'est que plus tard qu'il pourra pénétrer dans ce monde ordinaire où il ne découvrirait rien, ou fort peu de chose seulement, au début.

Il ne faut pas qu'il évite l'homme pervers sous le prétexte, futile ici, qu'il aime mieux le commerce de l'homme sage et bon ; son rôle lui impose, tout au contraire, la fréquentation continue des hommes les plus divers.

Tout en entretenant des relations suivies avec le fou aussi bien qu'avec le philosophe, avec le simple d'esprit comme avec l'esprit profond et cultivé, il doit viser à se placer sur un terrain neutre, pour arriver de là, d'une manière aussi simple que commode, à trouver les matériaux nécessaires pour former son jugement et sa conviction.

Le caractère personnel de l'observateur et ses sentiments ont une influence des plus grandes sur sa façon de comprendre et de juger le caractère et la physionomie d'autrui. Si des erreurs invétérées ou les préjugés de son intelligence viennent à obscurcir son jugement on peut être certain que ses observations n'amèneront au jour que des erreurs et des incertitudes, le plus souvent encore ses assertions seront entièrement fausses et même dangereuses.

Quand l'inimitié, la haine, l'orgueil ou l'égoïsme contribuent à établir un jugement, ou quand le cœur est aveuglé par de mauvais penchants, la raison dévoyée ne peut lire que vices et défauts sur le front même de la vertu. La vertu pour lui est devenue et reste incomprise. C'est ainsi que nous serons toujours portés à prêter très volontiers, à l'homme qui ressemble à notre ennemi, les mêmes faiblesses qu'à ce dernier, si nous ne mettons soigneusement de côté tout esprit de passion et d'amertume.

Mais d'autre part, il faut éviter aussi de voir une perfection derrière chaque sourire bienveillant; un air amical, des paroles doucereuses ou des sourires prévenants ne sont que trop souvent

les armes dont se servent des esprits faux et rusés qui cherchent à faire passer leur fourberie sous les dehors de l'honnêteté.

Un autre écueil, une source d'erreurs qui est bien faite pour jeter parfois un grand discrédit sur cette science et l'empêcher de progresser, c'est que, dans un cas donné, on s'abandonne trop souvent à chercher la solution d'un problème là où, somme toute, ne se trouve pas la moindre énigme.

Un œil exercé ne peut saisir sur la physionomie que la trace qu'y laisse un esprit passionné pour le bien ou pour le mal.

Notre valeur et notre activité intellectuelles trouvent leur origine, ou tout au moins leur nuance particulière, dans deux qualités essentielles de l'esprit, dans la force et dans la promptitude[1].

[1] Je laisserai la parole au docteur Otto qui a traité cette question dans un ouvrage très remarquable sur la phrénologie : « A la grandeur d'un organe, dit-il, on peut reconnaître *la force* des qualités intellectuelles qui lui correspondent; à la rapidité et à la légèreté, avec lesquelles ces qualités se manifestent, on reconnaît leur *promptitude;* et ces deux facteurs doivent être considérés comme entièrement indépendants, aussi indépendants que le sont en physique la force et la vitesse. Au tribunal, au conseil, à la chaire, on remarque parfaitement cette différence. Beaucoup se distinguent par une élocution brillante, par la facilité d'expression et nous surprennent par l'aisance et la légèreté avec laquelle ils peuvent passer d'un sujet à un autre ; cependant l'impression qu'ils nous

Comme nous touchons ici au domaine de la phrénologie je dirai quelques mots du rôle de cette science en physiognomonie, car je suis convaincu qu'elle ne saurait soutenir longtemps ses principes en dehors de notre terrain.

L'idée de qualité entraînant forcément après elle l'idée de plus ou de moins, la forme et la grandeur extérieures, quand il s'agit de déterminer les qualités de l'esprit, ne suffisent point à elles seules pour établir leur valeur.

De grandes têtes, qui d'après la phrénologie devraient cacher de si grandes aptitudes, ne sont bien

causent n'est jamais profonde et ils gagnent rarement notre assentiment et nos convictions. C'est qu'ils ont l'intelligence sans avoir la force, ils ont l'esprit sans avoir un jugement vaste et profond. C'est là le résultat d'une grande *promptitude* de l'esprit et d'un manque de *force*.

« A côté de cela nous trouvons d'autres orateurs publics qui commencent leur débit lentement, quoique avec une force extraordinaire; leurs paroles font l'effet d'un feu de peloton aux oreilles des auditeurs et, pour un observateur superficiel, ils semblent avoir atteint déjà la fin de leur discours, quand en réalité ils ont à peine commencé et posé leurs solides prémisses. Leur première parole déjà est puissante; elle attire l'attention qui ne faiblit plus jusqu'à la fin. Leurs pauses mêmes sont expressives et font à l'auditeur l'effet d'une force qui se recueille pour éclater plus violente l'instant d'après. Mais quand de tels orateurs viennent à se passionner, ils deviennent entraînants comme un fleuve irrésistible et brillants comme l'éclair; ils inspirent à volonté l'impression de la puissance la plus imposante à leur auditoire et s'emparent de toutes les intelligences plus faibles que la leur. C'est là la manifestation de la *force* intellectuelle. » (Voyez Riant, *Hygiène de l'orateur*. Paris, J.-B. Baillière et fils, 1886, 1 vol. in-18 jésus.)

souvent que l'arsenal intellectuel des niais; tandis que, au contraire, de petites têtes, bien bâties, bien organisées, renferment souvent des intelligences incomparablement supérieures.

Le développement de la masse organique est déterminé aussi bien par les forces vitales que par les forces intellectuelles, et chez l'homme, le physique reflète toujours leur plus ou moins grande intensité. Chez l'animal et même chez les organismes les plus inférieurs, partout enfin nous trouverons l'application du même principe. Quelle force supérieure à celle de nos grands chevaux d'Europe[1] ne possèdent pas les petits chevaux arabes, si finement bâtis et organisés? Les avantages intellectuels de la baleine ne devraient-ils pas l'emporter sur tout le reste du règne animal, l'homme y compris, si on voulait accorder une telle signification à sa tête gigantesque, qui forme à elle seule près du tiers de son corps. Une livre de plumes n'a-t-elle pas, elle aussi, un volume supérieur à une livre d'or! Une vessie convenablement gonflée, ne prend-elle pas aussi du volume, et si, avec un peu d'air on la couvre

[1] Voyez Cuyer et Alix, *Le Cheval*, Paris, 1886, 1 vol. gr. in-8 avec fig. et 1 atlas gr. in-8 de 16 pl. coloriées

de peintures ne peut-elle pas arriver à ressembler à un visage? Et cependant que contient-elle?

La phrénologie ne saurait marcher toute seule: la physiognomonie doit lui servir de guide; et si toutes deux veulent marcher, la main dans la main, la phrénologie mesurera et déterminera, ce qui a trait à l'homme, la forme et les contours de la masse cérébrale pendant que la physiognomonie fera connaître, d'après les traits du visage, le degré d'intelligence qui l'anime.

En résumé, les manifestations de l'âme humaine, la pensée, les sentiments, les émotions ont leur siège dans le cerveau qui leur sert d'instrument. La forme et le contour de la tête et du visage peuvent nous renseigner sur le degré intellectuel du sujet (état permanent), de même que le jeu de la physionomie est la traduction directe des divers états de l'âme (états transitoires). Il faut cependant remarquer que la croyance populaire a fait du cœur le siège et l'emblème des plus nobles sentiments de notre âme. Ce qui est vrai au fond, c'est que le cœur par ses relations nerveuses et vasculaires avec le cerveau contribue puissamment à la manifestation de nos sentiments. Une

émotion ressentie par le cerveau se reflèchit jusqu'au cœur qu'il fait battre; celui-ci à son tour réagit sur le cerveau et le place dans les conditions de la manifestation des sentiments, de là la rougeur et l'expression de la face[1].

[1] Cl. Bernard, *La Science expérimentale*, 2e édition. Paris, 1878, 1 vol. in 18 jésus. *Étude de la physiologie du cœur.*

CHAPITRE II

DIFFÉRENCES PHYSIONOMIQUES DE L'HOMME ET DE LA FEMME

Dans l'application des principes donnés par la physiognomonie on doit toujours tenir compte des modifications que le sexe imprime au caractère. Les traits du visage, le contour des formes, sont différents chez l'homme et la femme, et ce qui est beau chez l'un serait déplacé et laid chez l'autre.

La première différence consiste surtout dans la taille. Les artistes anciens avaient parfaitement compris les proportions de chacun des sexes en donnant à Apollon une demi-tête de plus en hauteur qu'à Vénus et des formes plus vigoureuses.

Le premier fait qui nous frappe est la différence

des formes. Tandis que chez un homme bien conformé les épaules sont plus larges que les hanches et que la forme générale s'atténue depuis les épaules jusqu'aux pieds, chez la femme les hanches

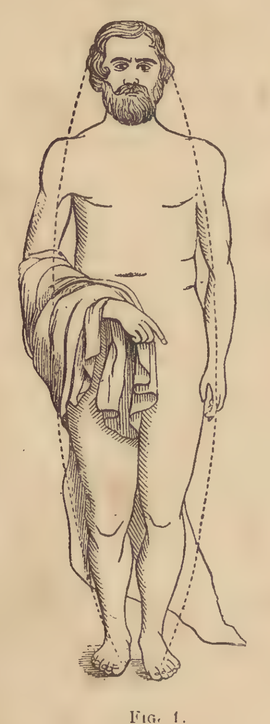


Fig. 1.
Formes masculines.



Fig. 2.
Formes féminines.

ont plus de largeur et la forme générale s'atténue de ce point dans les deux directions. Camper a montré que si l'on trace les contours masculin et féminin à l'intérieur de deux ellipses de même

grandeur (fig. 1 et 2), le bassin dépasse la courbe, qui enserre les épaules chez la femme, tandis que chez l'homme ce sont les épaules qui dépassent les lignes et le bassin qui est compris dans la courbe.

L'affaissement des épaules chez la femme fait paraître le cou plus long que chez l'homme. Chez la première, les bras et les membres inférieurs sont plus courts tandis que le tronc est plus long ; la région lombaire est plus excavée, le buste est plus étroit mais de forme plus arrondie, ce qui est surtout dû à la présence des seins. Chez le second le système musculaire bien développé donne des contours fortement accentués, tandis que les lignes flexueuses chez la femme sont moins heurtées, plus douces, signe de délicatesse et de grâce.

Ce que nous venons de dire de la forme générale du corps s'applique également aux traits du visage. Ceux-ci sont plus fortement dessinés et se rapprochent plus de la ligne droite chez l'homme que chez la femme. C'est ce que montrent bien les profils que nous reproduisons ici (fig. 3) appartenant à un frère et à une sœur ayant le même tempérament et la même ressemblance de famille.

La même caractéristique apparaît dans les

détails. Le front de la femme est plus arrondi ; le nez moins proéminent, plus droit ou plus concave que chez l'homme, offre des ailes plus larges.



Fig. 3.
Profils masculin et féminin.

Chez la femme la lèvre supérieure est le plus souvent concave et plus courte, la lèvre inférieure est plus mollement arrondie, le menton plus étroit et moins large, les yeux relativement plus grands. Enfin la présence de la barbe chez l'homme est un caractère frappant de la race caucasique.

CHAPITRE III

LA TÊTE EN GÉNÉRAL

La tête, ce chef-d'œuvre de la nature, est sans contredit la partie du corps humain qui prouve de la manière la plus admirable et la plus évidente que nous sommes appelés à régner en maîtres sur le reste de la création.

Par sa situation au sommet du corps, elle nous distingue de l'animal et nous permet de voir et d'être vu. Ne semble-t-elle pas avoir reçu cette place sublime tout spécialement pour permettre au fils de la terre de commander avec dignité et d'embrasser d'un coup d'œil la variété infinie de la création. Fier à juste titre de la place que

l'homme occupe dans la nature, un poète ancien a dit :

Os homini sublime dedit, cælumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus

Les puissances les plus nobles de l'organisme, les mouvements les plus délicats et les plus subtils de la vie ont leur point de départ dans la tête et c'est là qu'il faut chercher les traces les plus évidentes de l'activité de notre esprit et de notre pensée.

Ce rôle est prouvé clairement par la fatigue que nous éprouvons dans la tête après une forte tension de notre pensée, après un effort soutenu de notre intelligence; il l'est également par l'influence qu'exerce sur notre intelligence toute lésion, même extérieure, qui vient troubler les fonctions du cerveau.

Vers le centre de la tête, vue de profil, c'est-à-dire vers le centre de l'oreille, on admet l'existence d'un point, purement fictif d'ailleurs et de convention, qui va servir pour ainsi dire de point de départ, pour la mesure de ses contours. C'est par rapport à ce point que l'on va juger de la proportion établie entre ses différentes parties et

du rôle organique qu'elles sont appelées à jouer, ou du rôle prépondérant de l'une de ces parties sur les autres. Les traits plus ou moins expressifs de la physionomie viennent ensuite nous montrer quelle valeur il faut lui accorder chez un individu donné (fig. 4).

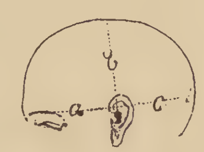


Fig. 4.
Point central de la tête.

La distance *(a)* de l'oreille à la partie la plus antérieure du front indique la grandeur des aptitudes intellectuelles.

La distance *(b)* de l'oreille au sommet du crâne représente la force des sentiments moraux.

La distance *(c)* de l'oreille à la partie postérieure du crâne nous fournit la mesure de nos penchants matériels.

La forme, l'expression et les traits du visage nous révèlent enfin le plus ou moins de vigueur qui anime ces aptitudes, ces sentiments et ces penchants.

CHAPITRE IV

DU VISAGE EN GÉNÉRAL ET DE L'ANGLE FACIAL

La première chose à examiner dans le visage est son contour, qui résume en quelque sorte le caractère de l'individu.

Bien que la forme du visage semble varier à l'infini et qu'on ne puisse en réalité trouver deux figures pareilles, elle se laisse cependant assez naturellement distribuer en trois catégories, comprenant les faces oblongues, rondes et pyriformes.

Le contour oblong de la face se rencontre chez les sujets à système locomoteur bien développé, et se trouve associé à des yeux noirs et à une chevelure noire et fournie. Les personnes qui offrent cette forme de visage sont vigoureuses, actives,

passionnées. Bien douées, en général, sous le rapport de l'intelligence, de la mémoire, elles se laissent facilement entraîner par leur imagination et leurs passions ; la fermeté, la persévérance dans leurs entreprises, la constance dans leurs affections constituent des traits fréquents de leur caractère. Guides expérimentés dans la vie active, elles arrivent au succès par la persévérance et l'énergie plutôt que par la prudence et l'intrigue. Pour elles penser et sentir, c'est agir. Leur langage se fait remarquer par la justesse, la force et aussi par l'ampleur de l'expression. En tenant compte des modifications dues au sexe, tous ces traits peuvent se retrouver chez la femme. Les contours de certaines faces oblongues peuvent se rapprocher du rectangle ; les caractères attribués plus haut à la forme oblongue sont alors en quelque sorte exagérés. L'opiniâtreté, la patience, le courage, le sang-froid, sont les attributs de cette face rectangulaire. Les formes oblongues et rectangulaires du visage correspondent en général aux tempéraments bilieux et sanguin.

Le contour plus ou moins arrondi de la physionomie indique particulièrement le développement prédominant des organes viscéraux contenus dans

les grandes cavités du corps. De là, le développement en largeur du corps, des membres et de la tête. Les sujets de cette catégorie sont en quelque sorte arrondis et lourds. La figure est ronde, le cou est court, les épaules sont larges, la poitrine pleine et l'abdomen bien développé; les bras et les jambes sont potelés, mais cependant minces à leurs extrémités, enfin les mains et les pieds sont relativement petits. Le teint est celui de la santé, les yeux sont bleus ou gris clair, les cheveux sont soyeux et fins.

Au moral, les sujets sont ardents, prompts à se résoudre, mais d'une humeur inconstante. Leur caractère a plus de souplesse que de fermeté, plus de vivacité que de persévérance, plus de brillant que de profondeur. Ils aiment l'exercice physique et ne peuvent supporter l'assiduité. D'un caractère bien fait et aimable, ces personnes se laissent difficilement aller à la méchanceté ou à l'égoïsme. Leur appétit est leur plus grand ennemi, et lorsqu'elles arrivent à un âge avancé, elles perdent leur santé par leur intempérance. La face peut être modifiée dans son contour par la forme du front qui tantôt est largement développé, témoignant ainsi des hautes facultés intellectuelles du sujet,

tantôt peu développé. Dans ce dernier cas la partie inférieure du visage se développe aux dépens de la partie supérieure ; souvent alors l'animalité semble dominer l'intelligence et les sentiments, tandis que l'abdomen prend plus de développement que la poitrine. Cette variété de forme physionomique caractérise en général les tempéraments sanguins et bilieux comme la précédente, mais parfois aussi le tempérament lymphatique ou flegmatique lorsque les parties inférieures du visage prédominent.

Lorsque le tempérament nerveux ou mélancolique domine, il exerce son influence sur la forme du visage en développant surtout la partie supérieure, le front, et l'ensemble de la figure devient pyriforme ou ovalaire. Le front est haut et pâle, les traits sont fins, les yeux clairs et expressifs, les cheveux sont fins, peu abondants, de couleur claire, le cou élancé, la poitrine étroite, les membres grêles et l'ensemble de la figure prend un aspect délicat.

Cette forme de la figure indique une grande activité du cerveau et du système nerveux en général. La pensée est prompte, les sens sont en éveil, l'imagination est vive et brillante. C'est

la forme commune chez les artistes et les poètes. Elle n'est jamais naturelle chez l'enfant, et quand elle existe, elle indique une précocité anormale et un développement exagéré du cerveau, héréditaire ou acquis. La relation entre cette forme du visage et l'état intellectuel est surtout mise en évidence chez les personnes qui ont grandi dans une ignorance relative sans être appelées à exercer leurs facultés et qui, dans la suite, ont été lancées dans une société cultivée. On observe alors le développement graduel des parties supérieures et latérales du front, tandis que les parties inférieures du visage se trouvent réduites.

Il convient ici de dire un mot du profil dans ses rapports avec le visage que nous venons de considérer surtout de face. Dans la forme oblongue, le profil acquiert des lignes droites et anguleuses; le type rond nous donne de profil sa courbe caractéristique; enfin les faces pyriformes ou ovales ont un profil moins arrondi que le second et moins régulier que le premier, mais plus fin et plus délicat que les deux.

Camper examinant des médailles antiques s'aperçut que la ligne qui touchait le front et les dents était à peu près perpendiculaire, et qu'en retra-

çant un profil à ligne tangente perpendiculaire il reproduisait les caractères d'une tête antique. En rejettant en arrière la ligne à laquelle le profil était adapté, il diminuait la beauté et l'expression intelligente. Il obtenait ainsi une tête de nègre lorsque cette ligne formait un angle de soixante-dix degrés avec une autre ligne partant du conduit auditif à la base du nez; c'est ce dernier angle qu'on appelle

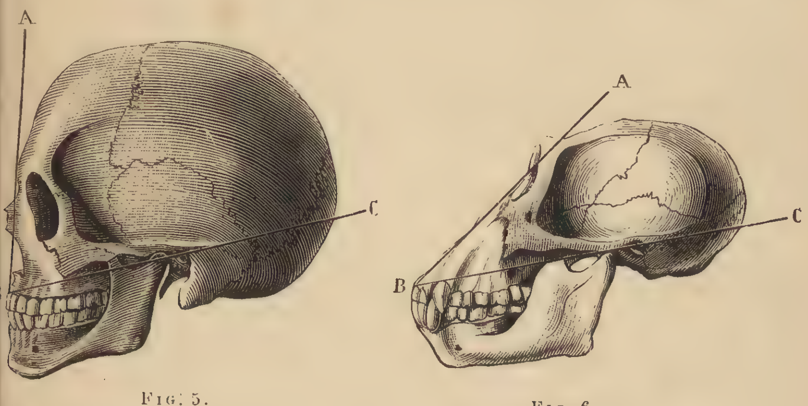


Fig. 5.
Angle facial de l'homme.

Fig. 6.
Angle facial de chimpanzé.

A B, ligne faciale. B C, ligne horizontale.

angle facial et qui atteint quatre-vingts degrés chez les Européens. Les artistes anciens avaient donné au plus haut degré à leurs créations l'harmonie et la pureté des formes en portant cet angle à quatre-vingt-dix et même cent degrés. On admet, toutes choses égales d'ailleurs, que plus cet angle est

grand, plus la masse cérébrale est considérable et plus l'intelligence est développée (fig. 5 et 6). Mais un angle facial supérieur à cent degrés devient une difformité et indique un état pathologique du cerveau [1].

[1] Suivant les points de repère que les anthropologistes ont proposé pour l'angle facial, ce dernier a varié d'étendue et a pris les noms des auteurs : Geoffroy Saint-Hilaire, Cuvier, Jules Cloquet, Jacquart, ont proposé chacun un angle facial. C'est celui de Jules Cloquet qui paraît avoir réuni la majorité des suffrages. Mais ces légères variétés ont des applications plus immédiates à l'anthropologie qu'aux arts ou à la physiognomonie.

CHAPITRE V

LES CHEVEUX

La partie supérieure de la tête est couverte de cheveux, destinés sans doute à protéger la masse du cerveau.

Bien que les cheveux n'aient pas à proprement parler de signification physionomique bien évidente nous ne pouvons nous dispenser d'en tenir compte; car, sans nul doute, ils doivent pouvoir nous donner une idée, si faible soit-elle, sur la nature de l'individu qui leur a donné naissance. A ne considérer que leur vigueur, leur couleur, leur force, la forme et la coupe, on aurait déjà une ample matière à réflexion.

Mais une circonstance qui prouve bien l'influence de l'être moral sur cette production de son corps,

c'est qu'une frayeur, une passion violente, peuvent changer en une seule nuit leur couleur.

Que de fois d'autre part n'ai-je pas eu l'occasion de vérifier la justesse de ce vieux proverbe allemand : « Cheveux raides, esprit tendre ; cheveux tendres, esprit raide », quoiqu'en définitive je ne veuille nullement le donner comme règle.

Les cheveux noirs et les yeux noirs semblent être l'apanage du Méridional et le résultat de sa vie ardente et des chaleurs tropicales; les cheveux blonds et les yeux clairs pourraient bien être de même le fruit du ciel plus frais du Nord. « La passion est brune, l'amour est blond », dit Dumas.

Les cheveux roux, qui ont peut-être rappelé à l'esprit le caractère du renard, ont donné lieu à bien des remarques peu favorables en général pour ceux qui en ont été l'objet. Si cette couleur se rencontre aussi chez une foule d'autres animaux qui n'ont absolument rien de commun avec le renard, elle ne saurait, appliquée à l'homme, avoir une signification plus précise.

Chez des individus extravagants et qui menaient une vie déréglée, j'ai toujours trouvé une chevelure fortement graisseuse, et l'on aurait dit que ce

même enduit avait communiqué à tout le reste du visage une sorte de reflet de sueur grasse.

Chez un grand nombre d'hommes de génie, surtout chez ceux qui par l'activité de leur pensée s'élèvent au-dessus des fantaisies de l'imagination, j'ai remarqué généralement un affaiblissement dans la production de la barbe autour du menton et des joues, comme si les forces productives du corps avaient été sacrifiées à l'activité intellectuelle.

Les cheveux éprouvent aussi un contre-coup dans bien des maladies, et spécialement dans celles qui affectent le système nerveux. Parfois de simples chagrins suffisent pour les affaiblir et pour amener



Fig. 7.
Cheveux hérissés.

leur chute; mais ils ne tardent pas à repousser quand la cause de leur souffrance a cessé.

Chez des individus tenaces, entêtés, j'ai trouvé presque toujours des cheveux hérissés au sommet

d'un front perpendiculaire, caractère auquel correspondait le plus souvent une lèvre supérieure assez courte (fig. 7).

La coupe et l'arrangement des cheveux, tout aussi bien que la manière de s'habiller d'un homme, peuvent bien des fois vous donner une idée de son caractère.

Quand nous trouvons par exemple un individu qui est toujours aux petits soins pour sa personne, qui va même jusqu'à emporter dans ses poches de quoi réparer le moindre désordre dans sa toilette, ou qui remarque le moindre faux pli dans ses vêtements ou dans ceux des autres, ou un individu qui ne sait tenir une conversation que sur une série de sujets de pareil genre, nous pouvons être à peu près sûrs qu'à une haute vanité s'ajoute chez lui un égoïsme sans mesure, et que le niveau de ses pensées et de ses préoccupations ne peut dépasser de beaucoup cette sphère habituelle dans laquelle on le voit s'agiter. Ne cherchez jamais chez lui un homme de valeur et de dévouement. Un homme qui accorde tant d'attention à des bagatelles n'est pas fait pour les choses sérieuses.

Voici comment Bulwer apprécie ces sortes de poupées humaines qui appartiennent en général au

type de ce faux demi-monde n'ayant qu'un quart de jugement et qui sert de remplissage dans l'humanité : « Ils sont, pour ainsi dire, les propres esclaves de la mode, de leurs titres et de la considération ; ils sont tellement affolés des plus petits détails de l'extérieur et de l'habillement qu'ils demeurent comme pétrifiés quand ils voient quelqu'un manger, boire et parler en dehors des formes établies.

« Tels de ces gens se croiraient déshonorés et victimes de la plus grande calamité s'il leur fallait fréquenter la société de personnes qui attacheraient moins d'importance qu'eux à toutes ces petitesses. »

Entre les couleurs extrêmes des cheveux, entre le blond très clair et le brun, il y a toutes les nuances qui échappent aux distinctions physionomiques ; bornons-nous donc à étudier les types.

Comme on l'a dit, les cheveux blonds appartiennent aux climats froids, tandis que les bruns sont naturels aux zones torrides ; mais le croisement des races modifie beaucoup cette règle, de sorte qu'on peut observer des individus aux cheveux noirs dans les zones froides, tandis que la chevelure blonde peut se rencontrer sous les tropiques. L'observation montre, comme chez l'animal, que

le froid pâlit la chevelure et la peau surtout chez l'homme, tandis que la chaleur produit l'effet contraire. On ne trouve des renards blancs et des ours blancs que dans les régions des neiges et des glaces, et plusieurs mammifères et oiseaux changent de robe et de couleur à l'entrée de l'hiver.

L'observation montre le rapport étroit qu'il y a entre la couleur des cheveux et leur forme. Lorsque, par exemple, les excès, les efforts physiques ou intellectuels, ou les passions, ont usé le corps et consommé le soufre et le carbone qui donnent au cheveu sa couleur primitive, celle-ci se perd et devient grise ou bien le cheveu tombe. Le fait qui autorise cette assertion est qu'un régime animal plus substantiel produit une chevelure plus abondante, d'une couleur plus intense. La chevelure incolore, très blonde ou blanche, appartient aux deux extrêmes de l'existence, à l'enfant et au vieillard; chez le premier les forces organiques n'ont pas atteint toute leur vigueur, tandis que chez le dernier elles ont en partie disparu.

Les cheveux blonds, fins, nous semblent indiquer plutôt l'ingénuité que la force des passions, ils marquent l'équilibre des sentiments, peu d'ardeur, mais toujours la douceur et l'intimité des senti-

ments ; les cheveux noirs, épais, rudes, marquent l'ardeur, la force, l'indocilité des penchants et des affections ; ils sont, en général, alliés à la souplesse plutôt qu'à la constance du caractère.

Aux cheveux blonds s'associent en général des yeux bleus, la finesse et la pâleur de la peau, la mollesse et la douceur des traits du visage (fig. 8). Le brun, au contraire, acquiert avec les années sous l'influence des passions tour à tour déchaînées et réprimées un visage sillonné de rides (fig. 9).



Fig. 8.
Un blond.



Fig. 9.
Un brun.

Quoique les cheveux blonds et les yeux bleus caractérisent plutôt les fils du Nord, les statures élevées montrent cependant que cette couleur n'exclut pas la force. L'épaisseur et la forme du cheveu ont leur signification aussi bien que la couleur et l'abondance de la chevelure.

L'Américain Browne a remarqué au microscope que la coupe du cheveu est circulaire par exemple chez le sauvage de l'Amérique, oblongue en général chez l'Européen, arquée et oblongue chez le nègre; d'après ses expériences, cette dernière forme de la coupe est tellement caractéristique qu'elle suffit pour trahir l'origine de l'individu quand bien même les autres caractères de la race se sont peu à peu transformés par les croisements.

La variété et surtout le caprice dans la manière dont la femme sait faire un ornement de ses cheveux peuvent nous fournir, au point de vue psychologique, l'occasion de remarques curieuses sur le goût, la frivolité et l'esprit d'ordre du sexe féminin.

CHAPITRE VI

LE FRONT

LA COMPRÉHENSION ET L'ANALYSE. — L'IMAGINATION
L'ESPRIT ET LE GÉNIE
CLASSIFICATION DES FACULTÉS INTELLECTUELLES

Le front, qui est l'expression même de toutes nos qualités, abrite les plus nobles forces intellectuelles de l'homme, et joue dans la physionomie un des rôles les plus importants pour leur manifestation extérieure.

Image du ciel qui recouvre nos têtes, le front, dans le calme des sens, donne au visage une expression de douceur et de majesté, mais sitôt que les soucis et les passions viennent se déchaîner dans le cœur, le front s'assombrit et prend une expression menaçante.

Le crime comme l'innocence, l'honnêteté comme

la perversité, y impriment leurs traces profondes, et les rides du front nous trahissent les secrètes passions tout comme la forme de cette partie nous renseigne sur nos facultés.

De toute antiquité, on semble avoir connu cette manifestation de l'intelligence dans les formes du front. Non seulement on peut lire, dans les auteurs anciens, que les hommes de génie se distinguaient également par la hauteur et la beauté de leur front bien voûté, mais on verra ce principe appliqué partout dans les chefs-d'œuvre de sculpture de l'antiquité où la grandeur et le sublime de la pensée se trouvent sans cesse représentés par des fronts hauts et calmes (fig. 10).

Le front est formé de deux plans réunis par un angle plus ou moins obtus au niveau des bosses frontales qui offrent de très grandes variétés de forme. Celles-ci peuvent être hautes ou basses, saillantes ou effacées. Suivant que l'angle formé par la réunion des deux plans au niveau de la bosse frontale est plus ou moins ouvert, le front est dit fuyant ou droit. Un beau front est un front qui est droit, et, comme la grandeur de l'angle susdit dépend de la hauteur des bosses frontales, on peut dire que la beauté dépend en partie de ce dernier caractère.

Le front ainsi bien développé est l'apanage des races blanches et un signe manifeste de supériorité.

Aussi cette partie supérieure de la tête formée du crâne et du front fait complètement défaut chez l'animal, et au fur et à mesure que l'être se rapproche de l'homme, nous constatons sensiblement un accroissement dans l'intelligence de leur physionomie.



Fig. 10.
Tête de l'Apollon du Belvédère.

La hauteur et le contour du front se trouvent en proportion directe avec la masse du cerveau, et cependant comme il a été dit plus haut, la déter-

mination de ces mesures ne suffit pas pour faire connaître la valeur qu'il faut lui accorder. Une chambre petite, confortable et bien disposée est souvent plus commode à habiter qu'une grande pièce.

De même on peut rencontrer des fronts courts et déprimés qui paraissent renfermer une masse cérébrale plus petite et qui témoignent cependant d'une intelligence rare.

Le front vertical aux bosses frontales très accusées peut bien s'observer chez quelques hommes de génie comme Walter Scott, mais on le retrouve aussi fréquemment chez certaines races inférieures, les Nubiens par exemple. Cette apparence identique des deux fronts provient de ce que chez l'homme blanc les bosses frontales sont plus élevées et plus postérieures, tandis que chez les Nubiens elles sont plus basses mais, plus antérieures. Lorsque cette forme s'exagère et que le front devient bombé et très haut, elle rappelle l'hydrocéphalie de l'enfance.

Quand dans un tas de noix on en choisit une des plus grosses on peut remarquer qu'en général ce n'est pas celle-là qui renferme l'amande la plus belle et la meilleure.

Quant au cerveau, c'est plutôt son organisation

et l'intensité de ses forces qui déterminent la valeur de l'individu, et c'est dans l'expression et dans les formes du visage qu'il faut chercher le degré de cette valeur.

Dans la grandeur et la force de la tête nous chercherons donc seulement la mesure de la masse cérébrale, tandis que c'est à l'expression, aux manifestations actives du visage que nous nous adresserons pour interpréter la forme et juger de la valeur à accorder à l'intelligence qui met cette masse en activité.

En général je n'ai que peu de confiance dans ces fronts extraordinairement élevés, qui sont hors de proportion avec les autres parties du visage et de la tête et reposent mal sur les arcades des sourcils. La force de la pensée se trouve partagée chez eux dans une trop grande masse, sur une trop grande surface; ce qui leur fait perdre assurément cette vivacité, cette clarté énergique, cette sûreté et cette précision rapide que l'on trouve si souvent unies à des fronts plus petits, mais qui sont plus intelligents.

Dans la majorité des cas une telle disproportion dans la hauteur du front caractérisera plutôt un esprit plein d'incertitude et de maladresse, quand

il s'agira de réunir des idées ou de développer une pensée avec clarté et rapidité.

Ces grands fronts qui, vus de profil, ressemblent à une demi-sphère et que Gall[1], par je ne sais quel hasard, a désignés comme devant être le siège des plus puissantes pensées, m'ont toujours paru les plus insignifiants d'entre tous, tant il est vrai qu'en toutes choses les deux extrêmes se touchent. On voit (fig. 11) parfois de ces grands fronts arrondis, sans couleur, ni distinction, ni caractère; ils ressemblent à des vessies gonflées, qui, si hautes et si spacieuses qu'elles soient, ne renferment cependant que du vent.



Fig. 11.
Front rond.

Mais si les fronts courts et larges l'emportent souvent en intelligence sur des fronts plus hauts, ils ne seraient plus à même de lutter avec les fronts élevés qui ont reçu en partage les mêmes linéaments et une bonne organisation.

Pour conclure, la forme favorisée du front se trouve dans un juste milieu. « Un front large, plein, s'inclinant très légèrement en arrière, décrivant

[1] Gall et Spurzheim, *Anatomie et physiologie du système nerveux.*

une courbe ample au niveau de bosses frontales médiocrement élevées et de là se portant rapidement en arrière, tels sont les caractères du type européen bien constitué. » (Topinard.)

§ 1. — La compréhension et l'analyse.

Quand la raison veut tirer au clair certaines sensations ou certains instincts on remarque toujours et très distinctement un mouvement qui s'opère dans les sourcils et dans les régions voisines. Involontairement on porte la main au front comme si le contact de la main pouvait provoquer une solution du problème. Il semble ainsi naturel d'admettre que le siège de la *perception de l'idée* et de l'*analyse* se trouve là où les facultés en exercice impriment leurs manifestations immédiates [1].

Nous trouvons la confirmation de cette opinion dans l'observation du type général de la physionomie d'une nation.

[1] L'homme de recherches qui exerce souvent ses facultés investigatrices acquiert bientôt des rides profondes placées horizontalement entre les sourcils, rides qui s'accentuent encore dans les moments de réflexion.

Ainsi, le Français, avec son esprit pétillant, éveillé, plein de gaîté et sa vive imagination, semble né tout spécialement pour faire jaillir l'idée comme on fait jaillir l'étincelle.

L'Allemand, avec sa reflexion et sa sensibilité plus profonde, semble plutôt fait pour saisir et approfondir le côté théorique d'une idée.

L'Anglais, avec son sens pratique et prudent, paraît avoir été créé pour les applications pratiques.

Aussi le front d'un John Bull, esprit positif, réfléchi et plein d'activité, sera-t-il en général, court, hardi et déprimé; celui de l'Allemand, représentant la fantaisie et le raisonnement philosophique, sera haut et spacieux vers le sommet; celui du Français sera fin, droit et perpendiculaire.

L'imagination et nos autres facultés intellectuelles semblent avoir leur siège dans les autres parties du front. Du reste une localisation de ce genre ne serait nullement en contradiction avec ce que nous avons dit plus haut à propos du siège des facultés.

Si nous suivons pas à pas le développement de l'homme à travers ces différentes phases, notre hypothèse reçoit une confirmation éclatante.

Les premières aptitudes qui manifestent leur

activité chez l'enfant sont assurément l'imagination et la fantaisie, et nous trouvons chez lui la partie supérieure du front tellement développée aux dépens même de la région des sourcils que cette dernière va jusqu'à prendre un aspect concave.

Dans la suite, quand la raison et la réflexion croissent avec l'âge, cette région se relève peu à peu, l'œil s'enfonce, le nez prend du relief, si bien



Fig. 12.
Enfant, adolescent, adulte.

que chez l'adolescent (fig. 12), le profil se rapproche de la perpendiculaire; chez l'homme mûr, dont la raisen refoule peu à peu l'imagination et le sentiment au dernier plan, le profil se rapproche plutôt de la convexité.

La partie supérieure d'un front élevé peut cacher une grande imagination, un profond sentiment du beau et du bien et parfois même une étincelle de

génie. Mais si l'absence de certains organes, situés plus bas, ne permet pas l'exercice des facultés coordinatrices, ces aptitudes ne pourront jamais se faire valoir; et, en l'absence de toute direction, leurs manifestations seront faibles et indécises. Quand la raison, la réflexion et le jugement ne viennent pas mettre un frein à ces aptitudes plus élevées, au jeu des sentiments et des fantaisies, l'homme, arrivé à un certain âge, ne tarde pas à ressembler à l'enfant qui se met à pleurer parce qu'il ne peut saisir la lune.

Il faut donc que la raison et l'imagination se prêtent un mutuel appui, car il serait aussi dangereux de s'abandonner entièrement aux données de son raisonnement que de se livrer aux seules impressions de son imagination. Quand l'une, par ses éternelles déductions, cherche à pénétrer les problèmes les plus sublimes, et que l'autre, abandonnée au courant de son inspiration et à ses sentiments poétiques, croit entrer à pleines voiles dans le domaine des vérités éternelles, ils ne rencontrent inévitablement que le doute et la contradiction [1].

[1] De même que l'insecte est condamné à mourir de faim, dans la poussère du sol si on le prive de ses antennes, qui lui permettaient de satis-

Quoique les facultés de comprendre et de classer soient les premières qui nous saluent à notre entrée dans la vie, et qu'elles soient les premières aussi à nous quitter (l'enfant apprend si vite et le vieillard retient si peu); quoique dans la première période de notre existence ces facultés jouent un rôle des plus importants, je ne les considère pas cependant comme des forces indépendantes, mais plutôt comme des forces auxiliaires qui sont appelées à soutenir les autres. Il y a autant de façons de comprendre et de réfléchir qu'il y a de talents; le musicien, le poète, le mathématicien, le philosophe, etc., peuvent absorber toute leur pensée, chacun dans l'ordre d'idées qui lui est commun et sans le moindre effort, alors que chacun d'entre eux se sentirait peut-être réduit à l'impuissance sur un sujet différent, ou sur le terrain d'action de son

faire à ses besoins physiques, de même aussi l'homme s'égarerait infailliblement s'il venait à être privé des antennes de son intelligence, qui doivent lui servir aussi bien que ses organes matériels à s'élever au-dessus des sensations purement matérielles de l'existence pour atteindre enfin aux vérités sublimes que son âme entrevoit. La *raison* et le *sentiment* sont comme l'homme et la femme ; ils semblent même personnifiés par eux, et ce sont deux quantités qui doivent être unies pour faire un tout complet. La raison, comme l'homme, semble faite pour diriger et commander, le sentiment et la femme pour éveiller et stimuler. L'homme doit sentir par la raison et la femme doit comprendre par le cœur.

voisin. Ce sont précisément ces facultés auxiliaires qui entretiennent et tiennent en éveil les facultés supérieures, et les approprient aux conditions matérielles et sociales de l'existence.

Que d'hommes de valeur ont été méconnus dans leur première jeunesse, parce que ces facultés auxiliaires étaient moins développées chez eux que chez d'autres, plus pauvres pourtant en intelligence, et qui ne se sont vus que bien plus tard en état de briser enfin cette enveloppe psychique qui les a empêchés si longtemps de prendre leur vol jusqu'aux nues! Que de génies, pour lesquels les années d'école n'ont été que de longues années de galères, que des maîtres aveugles et bornés ont pris pour des inutiles et des incapables, parce que ces facultés régulatrices, les plus générales qui nous soient données, manquaient encore de la force nécessaire pour permettre à leur pensée de prendre son essor.

La compréhension et l'analyse semblent donc avoir leur siège dans cette partie inférieure et antérieure du front qui se trouve immédiatement sous les sourcils, de près du nez et des yeux.

§ 2. — L'imagination.

L'imagination réussit souvent à établir sa domination sur l'esprit et la raison ; elle les tyrannise alors et les égare tous deux. Nous retrouverons son action malfaisante dans la plupart des activités de notre esprit et nous aurons maintes fois l'occasion de constater la puissance de son influence sur nos agissements et nos tendances et même sur notre développement physique et intellectuel.

Dans notre enfance, par exemple, n'est-ce point elle qui agit en nous inspirant la crainte et la frayeur? N'est-ce point elle qui nous charme et nous rend si légers? Quel service elle nous rend en nous donnant l'espérance, la joie et la confiance au milieu des luttes et des déceptions de la vie ! Quel doux charme elle nous communique, quand elle nous fait entrevoir ce qu'il peut y avoir de beau, de noble et de sublime dans ce monde!

C'est elle aussi qui nous explique pourquoi des parents beaux et bien faits peuvent avoir des

enfants assez laids et réciproquement. C'est là que ces caprices apparents de la nature trouvent leur solution.

Nous avons souvent le sentiment de cette vérité quand nous agissons avec tant de soin et de prudence à l'égard de celle qui va bientôt être mère et qui d'ordinaire est si faible et si délicate [1].

Une jeune femme qui pendant ces périodes critiques se trouvait toujours dans une disposition d'esprit mélancolique et qui gardait un silence taciturne ne mettait au monde que des enfants sourds et muets. Le médecin fut assez heureux pour trouver enfin un moyen de la tirer de son apathie, et depuis elle n'eut plus que des enfants bien organisés et sans défauts.

L'influence de l'imagination s'exerce également sur les animaux, et dans l'antiquité la plus reculée nous trouvons des traces de cette croyance.

Jacob, qui s'était chargé de la garde des troupeaux de Laban à condition que les agneaux tachetés lui tomberaient en partage, avait soin d'exposer aux regards de ses troupeaux des fais-

[1] Voyez Coriveaud, *Le Lendemain du mariage*. Paris, 1884, 1 vol. in-18 jésus.

ceaux de branchages colorés et la Bible nous raconte qu'il y trouva son bénéfice.

On a remarqué souvent dans les haras d'Allemagne qu'une jument noire mettait bas un poulain blanc. quand, pendant la gestation, on avait exposé aux regards de la mère un cheval blanc, peint de grandeur naturelle.

Le sentiment du beau et du sublime dans la nature, le sens de l'art, de la poésie et de la religion trouvent ici leur signification psychique la plus élevée. Grâce à cette croyance les Grecs anciens ont pu amener le peuple le plus beau, le plus noble et le mieux doué à un degré de perfection qui rayonna, et qui rayonne encore maintenant sur le monde civilisé. Ils ont senti et reconnu la nécessité de perfectionner les races, et c'est parce qu'ils étaient bien pénétrés de cette conviction qu'ils entouraient leurs femmes, surtout pendant la période de la grossesse, des statues les plus parfaites, et qu'ils dirigeaient leur esprit et leur imagination vers des pensées nobles et imposantes, pour le plus grand bien de leurs descendants. Ils ont trouvé de la sorte au problème de la vie la plus sublime solution.

Il convient de mettre en regard de nos assertions

le passage que Darwin consacre au même sujet dans son livre sur la *Variation des plantes et des animaux* :

« On croyait autrefois, et quelques personnes partagent encore cette opinion, que l'imagination de la mère peut affecter l'enfant qu'elle porte dans son sein... Mon père tient du Dr W. Hunter, que pendant bien des années, dans un grand hôpital d'accouchements, à Londres, on interrogeait chaque femme avant ses couches, pour savoir si quelque événement de nature à impressionner vivement son esprit lui était arrivé pendant sa grossesse, et la réponse était enregistrée. On n'a pas une seule fois pu trouver la moindre coïncidence entre les réponses des femmes et les cas d'anomalies qui se sont présentés ; mais souvent, après avoir eu connaissance de la nature de l'anomalie, elles indiquaient alors une autre cause. Cette croyance à la puissance de l'imagination de la mère provient peut-être de ce que les enfants d'un second mariage ressemblent parfois au premier mari, ce qui certainement se présente parfois. »

L'imagination exerce une influence bien plus étendue sur la femme que sur l'homme. La femme, à la nature plus sensible, s'abandonne d'ordinaire,

volontiers à ses impressions ; l'homme, plus dur et plus positif, se laisse plutôt diriger par sa raison qui l'entraîne sur les routes frayées du terre à terre et du positivisme.

Que l'homme s'élève ou s'abaisse, l'égoïsme ou la réflexion retiennent toujours son imagination ; il ne montera jamais aussi haut que la femme et ne descendra jamais aussi bas qu'elle.

La fille d'Ève, au contraire, quand l'égoïsme ou la raison n'élèvent plus leur voix dans son cœur, peut se rapprocher de la perfection par la pureté et la délicatesse de ses sentiments ; mais elle peut aussi facilement tomber dans le plus profond abîme si elle vient à se laisser influencer par des penchants dangereux et par le mauvais exemple [1].

§ 3. — L'esprit et le génie.

Les plus nobles facultés humaines, l'imagination, ainsi que les forces originales de la pensée qui

[1] On n'établit pas assez clairement en général la différence qui existe entre l'*imagination* et la *fantaisie*, et quoique toutes deux soient nettement caractérisées par leur rôle et leur caractère, on est assez porté à les confondre ou à ne considérer la fantaisie que comme une imagination faussée. L'imagination est reproductive alors que la fantaisie est plutôt créatrice ; la première est le complément du talent et

constituent le génie semblent avoir leur siège dans les régions supérieures du front comprenant les bosses frontales, la région située en arrière vers le sommet de la tête, enfin les portions temporales.

Ces formes du front sont toujours accompagnées d'une expression d'intelligence qui rayonne sur tout le visage et donne à la physionomie ce cachet indéfinissable de clairvoyance et de profondeur qui caractérise les grands hommes.

S'il est difficile de faire comprendre le jeu, l'expression des facultés secondaires, la tâche est bien plus laborieuse quand il faut traduire dans le langage les manifestations les plus élevées de l'intelligence. Les traits du génie ne doivent pas seulement se chercher dans la partie supérieure du front, dans les yeux, dans les traits du nez ou de la bouche, moins encore dans quelque région isolée du visage, car, en général, sa présence nous est indiquée par une sorte de clarté passagère indes-

la seconde, le complément du génie. Pendant que l'imagination retrace fidèlement les formes du monde extérieur perçues par les sens, la fantaisie considère tout à travers un prisme et retranche ce qui lui déplaît, ajoute, corrige, embellit et reproduit sous des formes et des couleurs nouvelles les matériaux que lui ont fourni les sens et l'imagination.

criptible qui anime la physionomie tout entière et qu'un œil exercé peut seul saisir et comprendre.

Le désir impérieux de connaître, la patience invincible à la poursuite d'un même but[1], qui vient à bout des obstacles, la faculté créatrice, l'originalité des pensées, tels sont les caractères inaliénables du génie, quelle que soit la sphère dans laquelle il se meut.

Dominant le reste des mortels, l'homme de génie semble être placé à un point de vue plus élevé dans une lumière plus claire ; il peut considérer toutes choses sous des aspects nouveaux. Pendant qu'il dirige son vol à travers les régions élevées et qu'il parcourt avec assurance des routes non encore frayées, il s'élève au-dessus de la foule ordinaire, et jamais il n'est aussi petit à ses propres yeux que quand il semble avoir atteint son apogée aux yeux des autres ; car plus il monte, mieux il a conscience de la distance infinie qui le sépare de son but, et mieux il reconnaît combien de mondes et de puissances sont encore au-dessus de lui[2].

[1] Le génie n'est qu'une longue patience (Buffon).

On demandait à Newton comment il avait découvert la loi de la gravitation : « En y pensant toujours », avait-il répondu.

[2] Celui, dit Bulwer, qui prétend que la méfiance de soi-même est le

Les génies ardents qui développent une activité puissante sur un point donné ont en général des traits fermes et sévères, des bosses frontales proéminentes et des fronts perpendiculaires. Au contraire, ceux dout l'activité s'étend à une foule de sujets ont les traits plus arrondis, plus fins, plus tendres et des fronts inclinés en arrière.

Un esprit intuitif qui saisit vite et apprend facilement a le front souvent arrondi et légèrement fuyant; tandis qu'un esprit propre à l'abstraction, qui saisit plus lentement, mais retient d'autant plus sûrement, a le front plutôt perpendiculaire.

Un front perpendiculaire, dont la partie supérieure est quelque peu proéminente, des sourcils horizontaux et des yeux profonds signi-

guide privilégié du génie, ne connaît que fort peu le cœur humain. Que ferait donc l'homme de génie, avec ses passions ardentes, ses sacrifices, son excitation fiévreuse, son trouble inquiet et ses efforts incessants pour atteindre un but et qui tire de lui-même de quoi étonner par son inspiration et surprendre le monde même le plus superficiel ; que serait-il sans cette conscience inébranlable et fière de sa propre force et sans l'espérance, devenue chez lui de la conviction, que la récompense sera à la hauteur de ses efforts et de ses luttes. S'il ne jouissait pas à l'avance de l'honneur qui l'attend, quel mobile chez lui serait capable de faire tomber les barrières du temps et de l'espace pour lui permettre de s'élancer avec une inspiration toute prophétique vers les régions de l'immortalité ? Enlevez au génie sa confiance en lui-même, sa conscience audacieuse, et vous couperez à l'aigle ses ailes.

fient toujours une pensée froide, calme et profonde (fig. 13).

Un front haut, large et bien formé qui va s'élevant jusqu'au sommet du crâne et s'élargissant aux tempes, un profil perpendiculaire avec proéminence légère à la racine du nez, un front recouvert d'une peau fine et mobile, garnie elle-même de sourcils bien dessinés, s'incurvant du côté des tempes, n'est pas seulement le type normal de la beauté de cette partie, mais décèle en même temps un esprit



Fig. 13.
Un penseur.



Fig. 14.
Un esprit distingué.

fin et distingué, doué de vigueur et de grandes capacités (fig. 14).

Des fronts hauts, étroits, plats et trop recourbés en dedans vers les tempes signifient : étroitesse de jugement, inconstance et manque d'énergie (fig. 15).

On peut admettre en général que des fronts étroits et resserrés, fussent-ils même élevés, sont insignifiants, tandis que les fronts larges, modelés

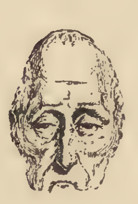


Fig. 15.

Un petit esprit.



Fig. 16.

Un esprit vif.

avec vigueur, fussent-ils assez bas, représentent toujours un certain degré de force intellectuelle et de vie.

C'est ainsi qu'un front court, au dessin sévère et net, de grands traits fermes et bien dessinés avec des yeux vifs et profonds et des sourcils vigoureux, désigneront invariablement un esprit vif, pratique, actif et infatigable (fig. 16).

La finesse, l'astuce et la ruse se trouvent plutôt chez les fronts bas, écrasés, aux contours anguleux que chez les fronts élevés, arrondis et spacieux.

Les personnes qui ont le front arrondi et saillant

en haut, plat en bas et des sourcils horizontaux sont souvent très intelligentes et très vives, mais froides comme glace; elles sont irritables, mais non sensibles; elles peuvent arriver à un certain degré d'inspiration, mais elles sont privées du vrai sentiment de la poésie.

Chez un esprit porté aux choses mystiques et religieuses, admirateur de ce qui est noble et sublime, ou de tout ce qui peut avoir trait au surnaturel, le milieu du front se voûte fortement entre les deux bosses et à la partie supérieure (fig. 17).



Fig. 17.
Un mystique.

Nous savons par expérience que certaines de nos qualités morales, intellectuelles ou physiques peuvent se développer au détriment des autres et rompre ainsi l'équilibre général. Cette rupture dans l'harmonie de l'être ne manque pas de se manifester au dehors ; mais quand cet équilibre moral et intellectuel demeure parfait, on pourra remarquera une harmonie parfaite dans les traits du visage et du front.

Un front bossué ou trop proéminent, des yeux trop petits ou trop profonds, un nez trop petit, trop courbé ou trop relevé, des lèvres trop pleines

ou trop étroites, des joues trop grosses ou trop maigres ne manqueront pas d'attirer notre attention. Pourquoi la cause qui a produit ces résultats nous échapperait-elle ?

§ 4. Classification des facultés intellectuelles.

Relativement au siège de l'intelligence et des autres facultés ou qualités, il semble en général qu'elles soient rangées systématiquement de bas en haut, selon leur importance croissante.

Voici à quels résultats m'ont amené mes observations à ce sujet.

A. A la partie inférieure du front, et entre les deux sourcils, se trouve le siège des premiers facteurs de l'activité intellectuelle, *la compréhension* et l'*esprit d'ordre.*

B. A la partie moyenne et vers la région des tempes, se trouvent la perspicacité et le jugement [1].

C. La comparaison et l'esprit de rapprochement

[1] Voyez les bustes de Kant, Lessing, Werder, Humboldt, etc.

qui en est la conséquence se trouvent sous la forme proéminente des bosses frontales [1].

D. La réflexion et la pénétration d'esprit, sous la proéminence qui se trouve entre les bosses du front [2].

E. La fantaisie se trouve à la partie supérieure et médiane du front [3].

F. Le sentiment de l'abstrait, la crainte de Dieu, le sentiment du beau et du sublime dans la nature se trouvent, comme la partie la plus élevé de notre intelligence, dans la région supérieure de la tête et sous la partie antérieure de la chevelure.

Un fait digne de remarque, c'est que la peau du sommet de la tête et de l'occiput conserve une surface entièrement lisse même quand dans l'âge le plus avancé, la peau du front se sillonne de rides et d'inégalités. On pourrait trouver dans ce détail une preuve de plus que c'est bien dans cette région que se trouve le siège de nos facultés supérieures. Ce front ravagé ne témoigne-t-il pas en toute évi-

[1] Voyez les bustes de Voltaire, du grand Frédéric, etc.

[2] Voyez les bustes de Socrate, Tycho-Brahé, Érasme, Franklin, Herder, Kant.

[3] Voyez les bustes de Wallenstein, Swedenborg, Shakespeare, Byron, etc.

dence que c'est bien là, ou tout près de là, que l'intelligence et les instincts inférieurs se sont livrés bataille, jusqu'au moment ou le triomphe de l'un d'eux a ramené un équilibre? J'en conclus que le front est le siège de toutes nos forces supérieures et que son aspect peut nous donner la mesure des combats qui s'y sont livrés.

CHAPITRE VII

LES SOURCILS

Cette partie de la physionomie qui forme la limite entre le front et les yeux est un des éléments les plus mobiles et les plus expressifs du visage. Les sourcils dénoncent les passions et les sentiments, le chagrin, la joie, le désir, la douleur ou la tristesse, la satisfaction ou la colère. Quand nous lisons, les mots soulignés frappent notre attention; ici ce sont les sourcils qui renforcent ou effacent, selon le cas, le regard et la physionomie. Qui sait mieux que l'acteur le rôle que les sourcils jouent dans la mimique du visage ? Et comme le spectateur sent bien chaque fois ce que l'acteur veut lui exprimer de cette façon !

Puisque les sourcils nous montrent les princi-

paux mouvements passionnels du visage, puisqu'ils trahissent instantanément certains sentiments, ils doivent garder peu à peu le caractère de la passion dominante, ou de celle qui les met le plus fréquemment en mouvement ; leur lecture doit devenir d'autant plus facile que l'influence modificatrice a été plus violente et sa durée plus longue.

Chez l'enfant, chez l'adolescent et chez la femme, les passions dorment encore ou n'agissent que par moments, par éclairs, comme des nuages passant à l'horizon ; la réflexion, la recherche de l'idée et un travail intellectuel soutenu n'ont pas encore envahi le cerveau ; aussi les sourcils forment-ils une arcade belle et régulière qui monte vers les tempes et porte le cachet d'un caractère enfantin, féminin et mobile.

Ceux qui ont des sourcils élevés posséderont souvent la légèreté, la vivacité et la rapidité de la pensée ; mais ils n'auront pas généralement la vigueur et la profondeur de ceux qui ont des sourcils plus unis et rabattus sur des yeux profondément situés.

Le sourcil fortement arqué indiquera chez un homme bien doué plutôt l'inclination à suivre la fantaisie et le caprice des idées que la volonté de

les diriger et la capacité d'un travail de recherche soutenu. On le rencontre souvent chez la femme.

Si l'on trouve chez un homme de grand talent des sourcils qui forment des courbes un peu anguleuses vers les tempes, son talent sera caractérisé par beaucoup de clarté, de rapidité, de compréhension et de mémoire ; son esprit sera fécond et persévérant dans la recherche des idées.

Des sourcils irréguliers, incurvés à la racine du



Fig. 18.
Un passionné.



Fig. 19.
Un tory.

nez, unis à des traits durs et à un regard répulsif, dénonceront un tempérament agité, irritable et passionné (fig. 18).

Des sourcils élevés à la racine du nez et qui vont en descendant vers les tempes appartiendront presque toujours à un homme de goût, doué d'une âme noble et plein de délicatesse. On en rencontre souvent dans l'aristocratie anglaise, parmi les tories (fig. 19).

Des sourcils bas et légèrement froncés est un

signe d'autorité qui se rencontre souvent chez les hommes de commandement.

Je n'ai jamais trouvé des sourcils bien développés et surtout épais sur des physionomies simples et vulgaires; j'ai vu, au contraire, cette partie du visage assez peu marquée chez les personnes faibles et indécises, esclaves de leurs passions et de leurs instincts.

Des sourcils longs, et qui chez des individus d'un certain âge sont suspendus pour ainsi dire devant les yeux, auront bien quelque chose de dur et de répugnant au premier aspect, mais un examen plus approfondi nous montrera qu'ils couvrent des yeux doux et bienveillants (fig. 20).

Fig. 20.
Un œil bienveillant.

Plus les sourcils se rapprochent des yeux, plus ils indiquent de force chez l'individu, et plus ils s'en écartent, plus l'individu est mobile et léger.

Méfiez-vous de ceux qui ne regardent jamais en face, n'examinent qu'à la dérobée, quand ils se croient inaperçus, de ceux qui cachent leurs regards sous leurs sourcils, de peur qu'on ne s'aperçoive qu'ils vous examinent. Il ne faudrait pas confondre cette expression physionomique avec l'attention

qui cherche et réfléchit, comme on l'observe chez celui qui cherche à saisir et à pénétrer l'idée d'un interlocuteur ou d'un orateur. Du reste, les circonstances et l'habitude empêcheront toujours de commettre cette erreur.

J'ai vu souvent représenter Méphistophélès, un sourcil grandement arquée et le même œil bien ouvert, tandis que l'autre sourcil s'abaissait fortement sur l'œil investigateur qu'il cherchait à masquer ; c'est là le double caractère de l'hyène et du renard, de la férocité jointe à la ruse.

Règle générale : ligne *a* : force et mobilité ; ligne



Fig. 21.
Variétés de sourcils.

b : incertitude, mobilité ; *c* : jugement, réflexion ; *d* : goût et sentiment (fig. 21).

CHAPITRE VIII

LES YEUX

Les yeux sont situés sous cette partie du front que caractérisent les sourcils sous lesquels ils semblent s'abriter.

L'œil est le point de transition le plus immédiat et le plus délicat du corps à l'âme; c'est la partie la plus intéressante et la plus spirituelle de la physionomie, aussi l'a-t-on appelé avec raison le miroir de l'âme. Brillant ou éteint, il renferme les traces du passé et nous permet de conclure pour l'avenir. La joie lui donne de la clarté, la tristesse et les soucis l'assombrissent; il parle une langue que la sympathie fait comprendre à tous sans le secours de la parole, ni d'aucun dictionnaire.

Bien plus éloquent que la bouche, qui ne saurait

nous faire connaître la pensée d'autrui sans la parole, l'œil nous apporte des nouvelles de tout ce qui se passe dans notre intérieur, et nous donne directement accès aux plus nobles et aux plus intimes secrets du cœur.

Cependant l'âme ne laisse pas chez tous des traces aussi profondes dans le regard, et chez maint individu l'être intime ne paraît qu'à la dérobée et dans des mouvements inconscients qui échappent par inattention. En réalité, c'est chez l'enfant et chez l'adolescent seulement que l'âme paraît dans toute sa fraîcheur et son naturel, car, ici, le cœur n'a point encore senti les troubles et les ravages de la vie. C'est quand le rude contact du monde nous a jeté dans le cœur la pensée de masquer ce beau miroir au nom de la prudence, que nous apprenons à garder tout ce que le monde ne doit pas voir; on ne voit plus alors ce qui se passe dans le cœur qu'aux rares instants où l'homme se laisse surprendre par ses impressions.

Les habiles mêmes dans l'art de dissimuler, ne réussissent pas toujours à réprimer l'expression naturelle et involontaire de leurs yeux. Que les yeux disent une chose et la langue une autre, un

homme expérimenté saura démêler la vérité. Vous pouvez lire dans les yeux de votre interlocuteur la valeur de votre argument bien que sa langue ne vous le dise pas. Dans le discours improvisé, la mimique prête au langage son appui d'expression et les yeux de l'orateur semblent indiquer d'avance les pensées qui vont être exprimées.

On pourrait comparer l'aspect de l'œil à celui de la mer. Claire et transparente quand l'ouragan n'agite pas sa surface, la mer perd sa couleur et sa transparence à mesure que la tempête soulève les impuretés du fond : sans prendre les choses à la lettre, il en est de même de l'œil. Un caractère léger se peint facilement dans le regard tout comme une eau limpide, calme et basse laisse voir tout ce qui s'agite sur son fond, tandis que l'œil d'un esprit profond, d'une âme concentrée. semblable à une mer insondable, demeure souvent inaccessible et rebelle à l'investigateur le plus pénétrant.

Quand les organes et les systèmes de notre vie de relation sont fatigués des réactions du monde extérieur, c'est l'œil qui traduit le premier ce besoin de repos; ce n'est ni la bouche, ni le nez, ni l'oreille, mais l'œil qui est chargé de fermer

les volets pour introduire le silence et le calme dans la maison.

Les pensées riantes et aimables qui parcourent notre esprit, l'amour, le bonheur ou l'enthousiasme qui affectent notre âme viennent animer notre œil et lui donner un éclat plus doux, une couleur plus profonde.

Que des pensées sombres nous agitent, que la maladie ou la tristesse nous enchaînent, notre regard prend un aspect gris et terne. Si les passions sont déchaînées, si le cœur se remplit de haine ou d'amertume, tous les mouvements intimes vont se peindre surtout dans les yeux et font jaillir comme un éclair menaçant et sinistre qui parfois agite et effraye même l'animal.

Il est difficile de décrire en langage clair et précis l'expression d'un regard et sa signification. C'est au sentiment à le saisir, à l'imagination à le réaliser, c'est sur la nature qu'il faut le voir et le comprendre; aussi me verrai-je forcé de ne parler qu'en termes généraux de cet organe si important.

De grands yeux doux et clairs, dont l'iris s'étend d'une paupière à l'autre, tel est le type de la beauté dans cet organe, et on peut les considérer en toute

assurance comme l'indice certain d'un caractère plein de franchise, de douceur et d'amabilité [1].

Des yeux petits et vifs annoncent invariablement un esprit vif et alerte ; et quand les paupières sont minces et transparentes, quand les yeux sont situés profondément sans que la maigreur en soit la cause, et qu'ils font le guet derrière les sourcils avec un petit sourire vague errant sur des lèvres minces et sur des traits nettement dessinés, on peut être certain que toute la vivacité et l'activité de l'individu sont au service de sa ruse et de sa malice. Mais qu'ils soient accompagnés de grands traits arrondis et dignes qui semblent réunir à la fois la douceur et la gravité, qu'ils soient surmontés d'un front court et proéminent aux sourcils, ils annoncent la force, l'activité, la disposition au travail la perspicacité, la circonspection, avec un fond inépuisable d'esprit pratique.

[1] Les personnes qui ont de grands yeux ont la pensée et la parole rapides ; leurs sentiments sont sincères et spontanés, l'émotion leur est facile.

Les animaux dont les yeux sont remarquables par la grandeur se distinguent par des mœurs douces et paisibles : tels sont les moutons, les cerfs, les gazelles, etc. Les animaux carnassiers, au contraire, surtout ceux de la famille des chats, ont des yeux petits et ronds.

De grands yeux, surtout chez les femmes, sont des conditions de la beauté, et l'Arabe parlant d'une femme belle dit qu'elle a des yeux de gazelle et le répète dans le refrain de ses chansons.

Des paupières charnues, bien dessinées, et reposant sur de grands yeux, accompagnés de traits doux, calmes et sans passion, désignent toujours un caractère franc, bienveillant, mais peut-être un peu porté à la paresse (fig. 22).

Il est rare que des yeux profondément enfoncés dans une face osseuse coïncident avec le fier sentiment de la poésie ou avec une brûlante imagination.

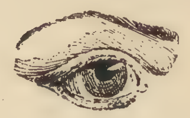


Fig. 22.
Œil franc.

Plus l'œil est profond, enfoncé et les régions voisines osseuses, anguleuses et nettes, plus l'esprit est positif, raisonnable, et moins il est poétique.

L'imagination, la fantaisie et le sentiment poétique adoucissent et unifient les traits du visage.

Quand la peau qui couvre la région sise entre les sourcils et les paupières retombe sur ces dernières et vient reposer sur les cils, nous serons en présence d'un tempérament ardent et passionné (fig. 23).

Si ce repli est charnu et de forme arrondie, à teinte légèrement rouge, la vivacité trouve sa raison d'être dans une circulation plus active du sang,

ce qui suppose toujours un tempérament sanguin et bilieux.

Mais quand au lieu d'être charnu, ce repli n'est constitué que par la peau seule et qu'il donne à l'œil un air quelque peu désagréable et répulsif, il est l'indice d'un tempérament irritable et bilieux et d'un système nerveux facile à affecter, surtout quand les traits sont rudes et le teint d'un brun pâle (fig. 24).



Fig. 23.
Œil ardent.



Fig. 24.
Œil dur.



Fig. 25.
Œil apathique.

Des yeux, dont les angles extérieurs sont très petits et qui recouvrent des paupières si fines et si transparentes que l'œil semble veiller même pendant le sommeil, sont le signe infaillible de la ruse et de la supercherie, surtout quand le front est court et anguleux.

Quand les paupières supérieures, comme dans un demi-sommeil, se laissent tomber partiellement sur des yeux clairs et d'un éclat mat, quand entre l'iris et la paupière inférieure se voit une zone blanche de la sclérotique, les traits sont généra-

lement mous et relâchés, et l'individu est borné, apathique ; son esprit dort, il végète et ne vit que matériellement (fig. 25).

Quoiqu'un œil ainsi disposé signifie également paresse et nonchalance, on ne pourrait accepter une pareille signification sans tenir compte en même temps des autres traits du visage ; et comme il est assez rare de trouver un tempérament quelconque sans mélange, un œil phlegmatique pourrait être uni aux traits d'un tempérament bilieux ou même à une intelligence indiscutable ; on se trouverait alors en présence d'un caractère ferme et réfléchi, d'un penseur profond et positif.

Certains yeux ont une expression apparente qu'on peut confondre aisément avec celui du tempérament flegmatique, ce sont ceux dont les sourcils couvrent bien au delà du tiers de l'œil. mais dont l'iris et les paupières sont en contact. Cette forme, qui caractérise un tempérament flegmatique, bilieux et mélancolique, annonce parfois du génie ou tout au moins souvent un esprit fortifié et soutenu par une intelligence claire et pénétrante, qui sait garder son calme et son assurance dans le péril (fig. 26).

Ceux que l'on appelle des esprits clairvoyants,

ces champions de la raison qui savent se rendre compte rapidement sans avoir une profondeur et une pénétration particulières, portent leur cachet dans la lucidité et la vivacité de leurs grands yeux bien ouverts, clairs et vifs, sur leurs fronts hauts, fuyants et à courbe régulière.



Fig 26.
Œil flègmatique.

Sous le rapport de la couleur, on trouve de la passion, du feu et de la vie dans les yeux noirs ou bruns froncés, tandis que les sentiments doux et les passions pures sont plutôt le partage des yeux clairs. Quant à dire que les yeux foncés dénotent plus de perspicacité, une volonté plus forte que les yeux clairs, comme on semble le croire, ce n'est à mon avis qu'une assertion sans fondement et que l'expérience n'a jamais vérifiée. Au contraire j'ai trouvé très souvent toute la profondeur de l'âme, la perspicacité la plus fine, de la circonspection et même une volonté très énergique chez des sujets qui avaient les yeux clairs et intelligents. Pourquoi la fable représente-t-elle la déesse de la sagesse avec de grands yeux bleus et brillants[1]; pourquoi

[1] On appelait Minerve *Ophthalmitis*, *Ophtiletis* (qui conserve les yeux); *Glaucopis cæsia* (aux yeux bleus).

la fable dit-elle aussi que cette déesse avait une dignité si sublime, si noble, si douce et pourtant si grave, calme et imposante, que celui qui la contemplait ne pouvait supporter la noblesse de son regard? Parce que, à mon avis, l'antiquité mythologique voyait beaucoup plus juste que nous, à cause de la délicatesse incomparable et de la sûreté de son jugement encore exempt de préjugés.

La partie blanche de l'œil, la sclérotique, a une nuance particulière et déterminée pour chaque tempérament. Elle est d'un *blanc pur* chez le *sanguin*, de même que sa disposition d'esprit est plus facile, plus vive et plus calme. Chez le *flegmatique* elle est d'un *blanc graisseux* conformément à sa nature matérielle et lourde. Chez le *mélancolique* elle est *légèrement jaune* à cause de l'influence maladive de sa bile sur ses sens. Enfin elle est *rougeâtre*, parfois sillonnée de petites veines rouges chez le *bilieux*, ce qui est la conséquence d'un sang riche, d'une excitation violente et qui semblerait même devoir donner lieu à des congestions dans différentes parties du corps.

Il ne faudrait pas confondre cet état, qui est permanent, avec l'état transitoire d'un œil portant

les mêmes signes par suite de refroidissement, de rhume ou de toux violente.

Une conscience chargée, un cœur troublé qui redoute la lumière du jour, se reconnaissent toujours; le regard est mobile, mal assuré, détourné, oblique et louche, l'œil est masqué et se détourne sans cesse de côté. L'individu rôde çà et là, voudrait passer majeure; il a l'air tranquille, mais il est agité, ne fixe jamais personne en face. Dans cette catégorie se rangent les gens faibles de caractère, sensibles, ayant des sentiments moraux assez délicats, mais ils se sont laissés entraîner au vice que de leur nature ils sont portés à mépriser et auquel ils ne peuvent résister; de là l'incertitude et l'abattement qui laissent peu à peu leurs traces sur leur personne, sur leur caractère et sur leur existence.

Que de fois aussi rencontrons-nous des physionomies dont les traits durs et les fronts assombris semblent accuser des passions profondes et ténébreuses et qui après mûr examen décèlent de nobles sentiments basés sur des principes solides. De même nous trouverons bien souvent des hommes pervers et sans conscience sous le couvert d'un sourire agréable et d'une physionomie calme et tranquille en apparence. Mais voici l'explication de

cette contradiction : chez les uns la conscience est entièrement endormie ou n'oppose plus qu'une résistance impuissante à leurs mauvais penchants; chez les autres il se livre sans cesse un combat violent et acharné entre la vertu, l'amour et les mauvais penchants de la nature.

Le fourbe rusé, froid, sans conscience et sans honneur, me fait l'effet d'un étang calme, enfermé de toutes parts, que le souffle rafraîchissant du vent ne saurait troubler, mais qui cache sous sa surface unie et tranquille la vase empoisonnée des bas-fonds et la vermine repoussante des eaux stagnantes.

Avez-vous jamais vu une rivière qui court agitée sur un sol inégal et pierreux? Elle se précipite sauvage et furieuse dans l'abîme où elle cherche à retrouver son cours tranquille et normal ; mais à peine apaisée, elle écume et mugit de nouveau sur d'autres obstacles de la nature, jusqu'à ce qu'enfin, vers le terme de sa course, elle trouve un lit plus uni, où elle dépose peu à peu tout ce qu'elle a entraîné d'impur dans ses mouvements violents, et va déverser paisiblement ses eaux pures et limpides dans le sein de l'Océan. C'est l'image de l'homme passionné, qui

lutte en vainqueur contre ses mauvais instincts en révolte.

Les trois ou quatre petites rides qui avec l'âge s'établissent sous la paupière inférieure un peu relevée et vers l'angle interne de l'œil indiquent un esprit éveillé, tendre et bienveillant (fig. 27).



Fig. 27.
Œil éveillé.

L'expression de bêtise ou de ruse que des yeux louches ou obliques impriment à la physionomie provient de la fâcheuse impression que nous cause un œil mal organisé plutôt encore que de l'expression physionomique d'une mauvaise conscience. On verra maintes fois des gens rusés qui loucheront ou de sottes gens qui auront le regard oblique.

Voici, à mon avis, la règle que l'on pourrait établir pour les yeux, chaque fois que le reste de la physionomie permettra ce jugement :

De grands yeux, pleins d'âme et de vie, signifieront clarté, lucidité;

De petits yeux, vifs et profonds, signifieront profondeur;

Des yeux hardis, purs et nettement dessinés, signifieront finesse et pénétration.

Quant à l'iris je me bornerai à faire remarquer

l'importance au point de vue expressif qu'on doit attribuer à sa forme et à sa situation par rapport aux paupières.

Lorsque l'iris occupe à peu près une situation intermédiaire entre les paupières supérieure et inférieure et que les cils supérieurs paraissent voiler en quelque sorte un peu l'œil, il reste une partie libre située entre les paupières et le sourcil, qui traduit l'équilibre des sentiments, et cet état de l'âme dans lequel les passions ne se sont pas encore livrées de combat, ou du moins, n'ont pas encore laissé les traces persistantes des luttes réitérées (fig. 28).

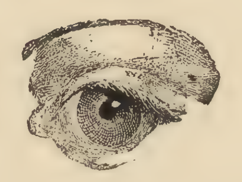


Fig. 28.
Œil dénotant un esprit équilibré.

Un œil beaucoup plus ouvert et non voilé comme le précédent par les cils de la paupière supérieure indique que l'équilibre des sentiments est rompu et le regard prend une expression anxieuse, fixe et comme égarée, annonçant jusqu'à un certain point la difficulté de l'esprit à bien comprendre et

à bien juger. L'obstacle qui s'élève sur la route rend encore le regard incertain et mobile, disposition qui s'oppose à la profondeur et la hauteur de la pensée (fig. 29).

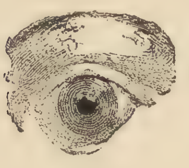


Fig 29.
Œil anxieux.

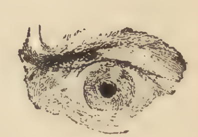


Fig. 30.
Œil violent.

Lorsque l'iris s'abaisse vers la paupière inférieure (fig. 30), tandis que la supérieure arrive à peine à toucher le rebord supérieur de l'iris, toute la partie intermédiaire au sourcil et à la paupière se trouve abaissée et le regard prend une expression de colère froide et d'animosité qui ne perd jamais ce caractère même dans les plus violents accès et qui survit même au souvenir de l'objet qui l'a provoquée.

Si la partie supérieure de l'ouverture de l'œil est largement ouverte de manière à découvrir nettement le blanc du globe, sans toutefois que les sourcils s'abaissent, le sujet accusera ainsi les mouvements violents de ses passions ; son caractère est plus que rude et querelleur, il est violent et dangereux.

En général, quand on sait se mettre à l'abri de ses effets, ce genre de colère est moins à craindre que cette colère froide dont nous avons parlé, car dans son aveuglement elle cherche à détruire tout ce qui se trouve sur son chemin, mais elle va rarement jusqu'à la vengeance. Cette expression de l'œil est le propre de la passion excitable, d'une colère prompte sans calcul qui ressemble à une grêle dévastatrice de courte durée, mais dont l'explosion est d'autant plus impétueuse (fig. 31).

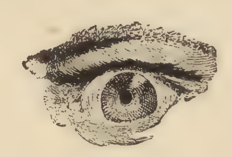


Fig. 31.
Œil impétueux.

Dans la furie et le délire, proches parents l'un de l'autre, l'iris prend une position à peu près identique, les parties environnantes seules diffèrent dans leurs dispositions. Dans l'explosion aveugle et destructive des passions et des penchants violents, la colère humaine déchire ce qui l'entoure avec la rage aveugle de l'animal; la raison et l'empire de soi-même sont complètement étouffés, nos actions sont dépourvues de tout mobile sensé,

et si cet état de l'âme est désigné du nom de furie, on pourrait avec autant de raison l'appeler une folie partielle ou momentanée, car celui qui reste sous l'empire de la passion perd son empire sur lui-même, et, comme le fou, la conscience de ses actes. Chaque nouvelle explosion de colère fait perdre de l'empire à la raison, jusqu'à ce que les périodes lucides, devenant de plus en plus courtes, la furie dégénère en une folie totale et permanente.

Du reste, l'expression que cette folie furieuse laisse sur la physionomie, surtout sur le pourtour

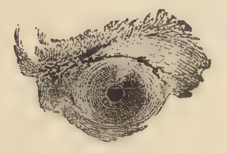


Fig. 32.
Œil menaçant.

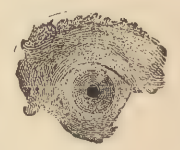


Fig. 33.
Œil langoureux.

de l'œil, est très différente de l'expression de la folie calme qui semble surtout provenir des illusions et des hallucinations qui hantent l'esprit. Bien que la position de l'iris soit respectivement la même dans les deux cas ainsi que le montrent les figures 32 et 33, les sourcils, dans le premier état, s'abaissent avec une expression sombre, menaçante et sauvage au-dessus de l'œil étincelant

de rage; dans le second état, au contraire, les sourcils, en se soulevant, donnent à l'œil langoureux une expression anxieuse et égarée.

Plus l'iris se glisse au-dessous de la paupière supérieure, ou ce qui est peut-être plus exact, plus la paupière supérieure s'abaisse sur l'iris, mieux elle indique le calme de l'âme qui résulte de l'équilibre des sentiments, et l'on pourrait dire que les sens sont calmes, que les affections sont douces, saines et bienveillantes lorsque l'iris touche par son bord inférieur la paupière inférieure, tandis que son bord supérieur est un peu croisé par la paupière (fig. 34).



Fig. 34.
Œil calme.

Si la paupière supérieure descend un peu plus sur l'iris, sans faire perdre à l'œil son éclat et son expression intelligente, on pourra croire à l'empire de l'esprit sur la matière, à un jugement sain, à un cœur susceptible de sentiments modérés (fig. 35).

Mais si l'iris étant divisé à peu près de la même

façon que précédemment, les parties environnantes sont pourvues d'un embonpoint exagéré, c'est alors la matière qui domine l'esprit, et le calme du cœur ainsi que la satisfaction sont plutôt dus au bon fonctionnement de nos organes qu'à l'équilibre intellectuel (fig. 36).

Que la paupière descende encore plus bas sur



Fig. 35.

Œil indiquant l'équilibre intellectuel.

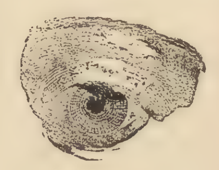


Fig. 36.

Œil indiquant l'équilibre physique.

les yeux, l'iris devient terne et incolore, le pourtour perd toute expression, et le calme des sens devient bien vite de l'indolence (fig. 37).

On rencontre parfois une forme spéciale des yeux dans lesquels la partie supérieure est cachée assez profondément sous les sourcils; les paupières sont longues, et bien que l'expression soit mélancolique, l'œil est assez ouvert pour que l'iris soit libre et très peu recouvert par la paupière supérieure. Bien que tout observateur perspicace reconnaisse facilement l'expression de cet œil, il est peut-être intéressant de faire remarquer ici

qu'elle subit la loi qui souvent rapproche les contraires. Le faible cherche le fort. la femme délicate et débile aime à se confier à l'homme fort et courageux, et cette influence secrète qui se fait plus ou moins sentir dans toute la nature se montre dans les traits de cet œil et lui donne son expression particulièrement intéressante (fig. 38).



Fig. 37.

Œil indolent.



Fig. 38.

Œil pétulant.

Tandis que la partie supérieure trahit l'empire sur soi-même, et la victoire obtenue sur les sentiments et les illusions, l'ouverture franche de l'œil et la couleur vive et non coloriée de l'iris montrent par leur expression la plénitude de la vie, la pétulence de l'esprit et du cœur; et ces dernières qualités exercent leur aimable influence en s'alliant à des sentiments calmes.

Il n'est pas rare de trouver des yeux dont la paupière supérieure s'abaisse très bas sur l'iris sans cependant rien lui enlever de son expression de vigueur; l'ouverture de l'œil est oblique et se

dirige en pointe vers les tempes. Cette conformation, sans être un signe général et infaillible de ruse, trahit cependant cette finesse incisive de combinaison qui caractérise surtout l'adresse des diplomates consistant à suivre les extrêmes limites de la vérité sans se fourvoyer dans les écueils (fig. 39).

Il existe encore une autre sorte de ruse qu'on pourrait appeler animale pour la distinguer de la précédente. Tandis que celle-ci cache ses manœuvres sous le voile impénétrable du calcul, que la



FIG. 39.

Yeux de diplomate.

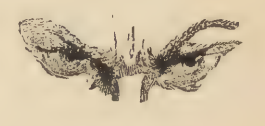


FIG. 40.

Yeux rusés.

langue ni le geste ne trahissent jamais les pensées et les sentiments secrets, et que les passions et les penchants savent se cacher sous l'élévation des idées, la ruse animale ne met l'esprit en jeu que pour la satisfaction des instincts violents (fig. 40). L'œil se caractérise ici aussi par sa direction oblique, par la fente étroite des paupières, tandis que

tout ce qui se trouve au-dessus de la paupière supérieure est déprimé et surmonte immédiatement un œil rapace et guetteur (fig. 41).

On rencontre parfois, surtout chez les femmes, un œil ouvert, apparemment dépourvu de passion, qui semble porter l'empreinte de l'innocence et qui cependant cache un abîme infini de bassesse. L'œil rond, bien ouvert, par sa direction, oblique comporte alors une expression féroce rappelant l'œil du tigre ou du chat et qui trahit une nature cruelle unie à un caractère froid, déloyal et fourbe. C'est sans doute cet œil qu'on a attribué au diable personnifié, quoique sa forme puisse rappeler en certains points l'œil de l'ange.

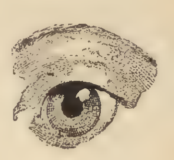


Fig. 41.
Œil rapace.

Ces yeux surplombés par des sourcils ouverts et très relevés désignent toujours des instincts sauvages et n'accompagnent qu'une conscience assoupie. Mais lorsque la conscience et la raison mettent en jeu les bons sentiments pour combattre les funestes inclinations, les sourcils s'abaissent et l'œil s'enfonce et occupe une position plus profonde.

La réflexion, la prudence ou le calcul abaissent

toujours les sourcils, aussi ne rencontre-t-on jamais dans les sourcils bas et les yeux enfoncés la méchanceté qu'on trouve dans les yeux saillants à sourcils élevés.

CHAPITRE IX

LE NEZ

Le nez, comme organe de l'odorat, comme annexe de l'appareil respiratoire et de l'appareil vocal, offre certains aspects que le physionomiste n'a pas le droit de négliger. La finesse de l'odorat est en rapport avec la délicatesse des formes du nez. La dimension de cette partie du visage est généralement en rapport avec le développement des poumons et de la poitrine. C'est probablement ce qui a fait que les anciens associaient de grandes narines aux statues exprimant le courage, car l'exercice en fortifiant la respiration distend les narines. Cependant l'effroi et la colère peuvent produire le même effet. Enfin l'ampleur des cavités nasales, qui sont évidemment en rapport avec les dimensions du nez, concourt à

donner du volume à la voix. Aussi voit-on le timbre et l'échelle de la voix se modifier à la puberté lorsque ces organes participent à l'évolution qui s'opère à cette période de la vie.

Considéré dans son expression physionomique, le nez peut nous rendre compte de la valeur et de l'utilité pratique de celles de nos facultés qui lui ont communiqué son aspect ; il nous fait connaître également l'intensité de notre activité intellectuelle, la finesse et la délicatesse de nos sentiments moraux.

Le nez appartient à la fois aux parties mobiles et aux parties immobiles du visage, et, tout en reflétant fidèlement les mouvements fugitifs de nos passions et de nos inclinations, il indique toujours bien nettement la qualité de nos forces intellectuelles et contribue pour une large part à donner du relief à la beauté du visage. Remarquons seulement, pour l'instant, que la portion dorsale du nez est peu mobile, et que celle des ailes l'est beaucoup.

Tous les traits du visage, et le nez en particulier, prennent toujours des formes plus fines et plus délicates quand l'instruction et l'éducation ont adouci les sentiments et les mœurs du sujet, quand par suite son goût s'est raffiné, et que les idées de noblesse et d'honneur ont germé dans son cœur.

A ce compte le nez nous rend compte du développement général de l'individu. Chaque progrès, soit dans le sujet, soit dans la race, se traduit dans la variété de ses contours.

Chez l'enfant c'est la partie la plus insignifiante et la moins développée du visage. Son nez est celui de la faiblesse, et il conserve sa courbe jusqu'à la puberté, âge auquel le développement du système osseux donne aux parties leurs formes permanentes. Un nez droit ou aquilin entre des joues potelées d'un petit enfant est un signe de précocité de l'esprit ou du corps. Les exemples de ce genre ne sont pas rares dans nos pays où le système d'éducation forcée est en honneur. Lorsque le nez, malgré les progrès de l'âge, conserve sa forme enfantine et fait peu saillie, on pourra s'attendre à trouver un caractère incomplet et non formé comme chez les enfants. A mesure que les qualités faibles ou nulles chez l'enfant, telles que la fermeté, la profondeur du caractère, l'empire sur soi-même, s'accentuent, le nez prend un développement plus considérable, et l'on peut admettre en règle générale que là où le développement incomplet du nez n'est suppléé par aucun trait du visage, la forme enfantine à l'âge adulte indique l'indécision, la légèreté du caractère, et

les actions seront placées plutôt sous un mobile instinctif et sentimental que sous l'empire de la réflexion.

Mais c'est surtout lorsque la valeur intellectuelle et morale a été en quelque sorte l'objet d'un culte depuis plusieurs générations que le nez acquiert d'une façon stable ces contours élégants qui sont l'apanage des races cultivées. Quelle différence avec ces nez développés seulement dans le sens de la difformité, que l'on peut observer chez les sujets deshérités tant au physique qu'au moral et qui ont croupi dans l'ignorance et la dégradation !

C'est dire qu'il en est des nations comme des individus. Les races les plus cultivées sont aussi celles qui ont le nez le plus fin. Chez le nègre et généralement chez tous les peuples grossiers et sauvages il a l'aspect d'une sorte de petite masse rude et informe, qui se rapproche du museau des animaux. « Le nez de l'homme n'a rien de sensuel, a dit Ch. Bell, cependant si on le comprime et si on le ramène vers la lèvre il donne à l'expression quelque chose de sensuel comme chez le satyre. »

Le singe, qui pourtant a déjà bien des points communs avec nous, possède un nez réduit à une sorte d'ébauche mal réussie.

Les caractères qui sont l'attribut d'un beau nez doivent surtout être cherchés dans les justes proportions de sa longueur, de sa saillie et de sa base. On sait que nos artistes prenant pour type le blanc caucasique donnent au nez le tiers de la hauteur de la face ; chez le Mongol, cette longueur se réduit à un quart, elle est encore plus petite chez le nègre. Dans la plupart des cas, le nez a un pouce de long, mais les sculpteurs de l'antiquité ont ajouté quelques lignes de longueur pour donner aux faces humaines des héros les caractères de la puissance et de la majesté. Les grands peintres de la Renaissance ont porté les formes à la perfection dans la représentation de leurs personnages sacrés, comme dans l'*Ecce Homo* du Corrège, les madones de Raphaël.

La forme du profil du dos du nez a pu servir à caractériser des races qui avaient des tendances et des goûts fortement développés. C'est ainsi que le nez, chez les représentants du génie et du bon goût, chez les Grecs, avait en général une forme droite et déliée, tandis qu'il était recourbé chez les Romains qui représentaient plutôt la force et la raison. C'est la forme qui domine dans toutes les productions des anciens Grecs, surtout quand les

artistes représentaient la femme (Junon, Vénus de Milo, Apollon). Parmi les modernes on retrouve cette forme chez Pétrarque, Milton, Rubens, Murillo, Titien, Mme de Staël, Laure, Béatrice. On voit donc par cette énumération que les poètes et les artistes ont eu souvent ce nez grec que possédait même Virgile qui était Romain. Nous pouvons donc dire en termes de conclusion :

Un nez fin et droit à base horizontale terminé par une pointe délicate et bien dessinée, avec de grands yeux éveillés et expressifs et des joues bien modelées appartiennent à un esprit d'un goût pur et d'un sentiment délicat et profond [1].

Le dos du nez peut être plus ou moins voûté. Tantôt le nez est fin, le dos aigu, les faces latérales bien dessinées, le lobule médian bien détaché des ailes et constitue le type franchement aquilin commun aux anciens Romains ; tantôt le nez gardant la même voussure est un peu plus gros et plus déprimé du bout, ce qui constitue un caractère propre aux nez de la race sémite. La première de ces formes qui appartient au nez franchement aquilin (fig. 42) représente l'énergie, la décision, l'esprit de conquête.

[1] Lavater disait qu'un beau nez ne s'associe jamais à un visage difforme.

Platon en fait un signe de la puissance ; Jupiter, Hercule, la Minerve belliqueuse et les autres divinités énergiques possèdent cette forme qui témoigne de la puissance et de l'esprit dominateur. Les portraits historiques de Sésostris, de Lucrèce, de Charlemagne, de la Reine Élisabeth, de François I[er], de Henri IV, des Bourbons, reproduisent le nez aquilin.



Fig. 42.
Nez aquilin.

D'autres personnages historiques tels qu'Alexandre, Napoléon, Richelieu, ont eu des nez composés du type romain et du type grec.

A coté de ces types bien tranchés on peut trouver de grandes variétés et tous les intermédiaires possibles dans la forme de la racine, de base, ou de saillie du nez.



Fig. 43.
Nez indiquant la force de la pensée.

Un nez à racine et à dos larges et puissants indique la force de la pensée, la solidité du caractère et la fermeté de la volonté ; nous pouvons en juger par les bustes de Socrate, Cromwell, Luther, Pierre le Grand, etc. (fig. 43).

Un nez à large racine, entre deux yeux assez rapprochés et cernés d'anneaux bleuâtres, qui semblent creuser le nez de part et d'autre, annonce des passions profondes et puissantes. Le dessin plus net ou plus lourd du dos et de la pointe nous permet alors de voir dans quelle mesure le sujet domine ses passions ou se laisse vaincre par elles. Les nez saillants indiquent certainement la force, l'énergie, un développement achevé. Leurs formes diffèrent suivant que les diverses portions du dos sont plus ou moins accusées, mais toutes sont l'apanage des facultés plus ou moins agressives suivant que la proéminence siège plus ou moins haut sur le dos du nez. Chez les uns elles indiquent une disposition naturelle à la défensive ou à la contradiction. Ce caractère se retrouve chez les peuples irritables, patriotes ou portés à la guerre. Réuni au plus haut degré dans le nez aquilin il forme le trait principal de la physionomie des anciens Romains.

Les anciens avaient placé dans le nez le siège de la colère : nous en avons la preuve dans les satires de Perse et dans les comédies de Plaute. Cette idée vient de ce que chez celui qui se met en colère,

[1] DUCHENNE de Boulogne, *Mécanisme de la physionomie humaine.*

le muscle de la racine du nez (pyramidal) en se contractant abaisse et rapproche la tête du sourcil et produit en même temps un pli entre les sourcils [1]. De là la dureté du regard, signe de l'agression. Il convient d'ailleurs de faire remarquer que l'expression passionnelle que donne à la face la contraction des muscles du nez est toujours violente, qu'elle indique le plaisir ou la colère. Aussi les mouvements des ailes du nez sous l'influence des émotions s'observent surtout dans les races inférieures et donnent à leur physionomie une expression de férocité.

Chez les sujets dont le nez petit ou grossier rompait toute proportion avec les autres parties du visage, je n'ai jamais trouvé que l'égoïsme.



Fig. 44.
Un égoïste.

Un nez long, tranchant, aigu sur un menton fuyant et sous un front également fuyant, accompagné d'une petite bouche à lèvres étroites, annonce une nature froide, petite et égoïste (fig. 44).

[1] De tout temps, on s'est moqué des grands nez. Il n'est donc pas surprenant que chez les Juifs le *Lévitique* ait exclu du sacerdoce et du trône ceux qui avaient le nez ou trop petit, ou trop grand, ou de travers (*Lévitique*, chap. XXI, vers. 18).

Un long nez n'indique jamais un esprit prompt à la décision; il est au contraire l'apanage d'une réflexion lente, froide, surtout si le front est élevé. C'est parmi les longs nez que l'on trouvera les personnes propres à un travail uniforme et exact et à la gestion d'affaires qui demandent une attention égale et soutenue.

Si cependant on désire des personnes habituées à prendre hardiment et sans retour une résolution, qui savent poursuivre de près une idée et tourner habilement et facilement les obstacles qui se dressent sur la route, il faudra les chercher parmi celles qui portent un nez court, un peu retroussé.

Quand la physionomie exprime le mépris, l'impertinence ou la présomption, le nez se fronce, tandis que la lèvre supérieure se soulève suivie dans ce mouvement par la lèvre inférieure qui ferme étroitement la bouche. En même temps la partie placée au-dessus des yeux et des sourcils se rétracte en haut et la tête se rejette en arrière.

On retrouve ici les mêmes conditions qui régissent les autres sentiments dont on peut rechercher les traces sur le visage. Lorsque, en effet, cette expression de la physionomie se renouvelle souvent, elle finit par imprimer de la permanence et la

stabilité à ces traits, de même que ces sentiments d'abord passagers, forment bientôt le fond de ce caractère petit, sot et vaniteux (fig. 45).



Fig. 45.
Caractère sot et vaniteux.

Lorsque quelque chose de désagréable affecte l'organe de l'olfaction ou que quelqu'un nous inspire du dégoût ou du déplaisir, nous fronçons également le nez ; mais alors la bouche joue un autre rôle; la lèvre supérieure se sépare de l'inférieure et laisse voir une partie de la rangée supérieure des dents (fig. 46).

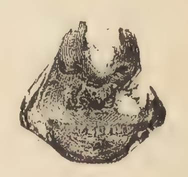


Fig. 46.
Nez froncé.
Signe
de déplaisir.

Lorsque le nez subit en quelque sorte un arrêt de développement et devient camus, il paraît indiquer la faiblesse du caractère. Ceux qui les portent

n'arrivent jamais à acquérir quelque notoriété, à moins qu'il n'y soient poussés par la force des choses.

Il n'en est plus de même du nez dit retroussé (fig. 47), plus allongé que le dernier, mais offrant cependant une ligne dorsale concave. A l'inverse des nez plus ou moins aquilins, ils nous donnent l'idée de la faiblesse et de la docilité. Aussi nous les trouvons bien placés chez les petits enfants; pour la même raison peut-être, ce nez a trouvé des admirateurs qui l'ont observé chez la femme et qui pensaient ainsi trouver chez elle la confiance et la soumission. Ajoutons que certains physionomistes ont fait du développement antéro-postérieur de la cloison des narines un signe de curiosité.



Fig. 47.
Nez retroussé.

Un petit nez retroussé dans un visage éveillé comme on en trouve chez les soubrettes, annonce de la légèreté, de l'esprit et de la ruse, une sagesse pratique, l'amour de l'intrigue, comme aussi le tact et l'assurance qui sont nécessaires dans les circonstances communes de la vie. Les sujets



Fig. 48.
Nez de soubrette.

peuvent être intéressants et piquants, mais ils sont vains et impertinents (fig. 48).

Chez les personnes timides et craignant de paraître en public, surtout quand il s'agissait de prendre la parole, j'ai remarqué sans cesse de petites narines. Les battements trop violents du cœur paralysent chez eux la respiration que l'étroitesse des narines rend insuffisante.

Les nez rouges, que l'on attribue d'ordinaire à l'intempérance, peuvent aussi résulter d'une disposition de la circulation et un examen attentif rendra toujours compte de cette cause. Quand cette coloration n'a pas une origine naturelle, le reflet rougeâtre est graisseux, il tire légèrement sur le bleu et s'étend jusqu'entre les deux sourcils. Sinon la couleur se retrouve vers l'extrémité sans autre nuance spéciale.

Quand par suite d'excitation, on porte fréquemment la main à son nez et surtout quand on pleure il se forme dans le nez et dans les parties voisines des yeux une légère congestion qui peut à la longue modifier la forme du nez. C'est ainsi que j'ai toujours remarqué plus de compassion, de pitié, de confiance et de franchise chez les sujets à nez

charnu, arrondi et légèrement coloré que chez ceux à nez pâle, sec et rigide.

Chez l'homme sentimental toute cause d'émotion fait affluer le sang à la tète et fait rougir le visage. Chez l'homme froid et réfléchi, chez l'homme de jugement, au contraire, le sang semble fuir cette partie du corps, et son visage devient plus pâle que d'habitude; mais de même que par sa volonté l'homme parvient à suspendre dans ses émotions, le jeu de la physionomie, qui n'est en réalité qu'une série d'actions réflexes, de même il peut arriver à dominer l'effet de ses sentiments moraux.



FIG. 49.
Nez retroussé.



FIG. 50.
Nez long.

« L'homme, dit à ce sujet Cl. Bernard, peut arriver par la raison à empêcher les actions réflexes sur son cœur; mais plus la raison pure tendrait à triompher, plus le sentiment tendrait à s'éteindre. »

Ce pouvoir de maîtriser son cœur, qui n'est autre que « la puissance nerveuse capable d'arrêter les actions réflexes, est en général moindre chez la femme que chez l'homme : c'est ce qui lui donne la suprématie dans le domaine de la sensibilité physique et morale, c'est ce qui a fait dire qu'elle a le cœur plus tendre que l'homme ». (Cl. Bernard.)

Règle générale :

Ruse et finesse, chez les sujets à petit nez retroussé ;

Goût et délicatesse, chez ceux qui ont le nez droit et fin.

Jugement, raison et égoïsme, chez ceux qui ont le nez recourbé ;

Lourdeur et manque de tact, chez ceux qui ont le nez informe et grossier.

CHAPITRE X

LA BOUCHE

La bouche est la partie de la physionomie qui, après l'œil, nous fournit les meilleurs renseignements sur nos penchants comme sur les états de l'âme. Par la variété des mouvements que produisent dans les lèvres les diverses passions, la bouche est un véritable centre d'expression. Comme l'œil, elle n'a rien de caché pour le physionomiste, lorsqu'elle trahit tour a tour l'amour et la haine, la joie et la tristesse. Le caractère même se révèle dans sa forme, car il y a des lèvres ardentes qui ne s'ouvrent que pour parler le langage de l'amour, il y a des lèvres froides dont l'attouchement suffit à glacer le cœur.

Notre passé aussi se lit dans ses traits, et nos

passions y impriment peu à peu leurs traces avec l'âge.

Par une beauté expressive dans sa forme, la bouche peut nous révéler toute la profondeur des sentiments du cœur, comme aussi elle peut dans des traits repoussants et désagréables nous dévoiler toute la bassesse et l'avilissement de l'être. Quel charme et quelle tendre émotion n'éprouve-t-on pas à l'aspect de ces petites bouches tendres, nobles et souriantes sur lesquelles reposent l'innocence, l'amour et la grâce ! Et quelle répulsion ne ressentons nous pas à la vue de ces formes grossières et repoussantes sur lesquelles on lit la vie d'un dissipateur prématuré !

Le baiser est un signe presque universel et naturel d'affection, et tous les poètes ont reconnu dans la bouche l'interprète de l'amour et des sentiments du cœur. Tous ont comparé à l'arc de Cupidon la ligne gracieuse que forment entre elles deux lèvres bien modelées ; c'est d'elles que dépend surtout la beauté du visage (fig. 51).



FIG. 51. — Deux lèvres bien modelées.

En général, une bouche large indique plus de caractère qu'une petite. La ligne droite formée par les lèvres, plus commune chez les hommes que

chez les femmes, est un signe de force et de hardiesse.

Une bouche serrée, droite et si bien fermée que l'œil distingue à peine le rouge des lèvres, est le signe constant d'un esprit froid, actif, exact, aimant l'ordre et la propreté (fig. 52), et appartient aux personnes réservées, rentrées en elles-mêmes, tandis que, un peu entrouverte, la bouche est le signe d'une nature communicative et franche. L'empire sur soi-même ferme les lèvres et dissimule la passion contenue, tandis que lorsque celle-ci domine en souveraine, les lèvres s'ouvrent et se portent en avant.



Fig. 52. — Bouche droite. Signe d'un esprit froid.

Il y a des personnes qui, contrariées ou irritées, serrent aussitôt les dents, contractent les lèvres en même temps et serrent si étroitement la bouche que celle-ci n'est plus représentée que par une simple ligne. Cette manière d'exprimer le mécontentement dévoile une nature froide, un manque de sentiment et une vanité pleine d'égoïsme. En même temps il se passe ici ce qui a lieu pour le nez, l'expression devient permanente avec l'âge et par sa répétition, et les défauts loin de s'effacer prennent

de profondes racines dans le caractère (fig. 53). Quand les extrémités de la ligne droite de la bouche se relèvent, le sujet a un cachet de mobilité qui tourne à la prétention, à la petitesse et à la pédanterie. Si ce caractère se trouve dans un visage à traits rudes et sévères, il n'est pas rare de trouver de la finesse, du goût, de la prévoyance chez le sujet, mais aussi un cœur dur et qui connaît peu la pitié.



Fig 53.
Lèvres contractées.

Pour trouver un cœur tendre, un esprit flexible et facile, il faut chercher des traits adoucis et des lèvres pleines et bien formées.

La passion et la sensualité se trouvent sur des visages à lèvres grosses, rouges et charnues, sans contours bien nets, et dont les yeux, enfoncés à l'ombre des sourcils, sont très rapprochés de la racine du nez.

L'épaisseur ou la finesse des lèvres peut nous donne une idée des qualités d'un gourmet ; sous ce rapport, la délicatesse des lèvres du Français concorde avec son goût recherché.

On trouvera souvent des visages insignifiants et communs en apparence, et qui cependant appartien-

nent à des caractères de grande valeur; mais cette contradiction disparaîtra bien vite quand on aura remarqué deux belles lèvres aux formes antiques et qui ont échappé au premier examen. La partie médiane de la lèvre supérieure débordera légèrement sur la lèvre inférieure, et toutes deux seront unies sans efforts et dessineront une forme pure, nette et noble. Une volonté claire, un caractère ferme, puissant et flexible tout à la fois, sont l'apanage de ces lèvres antiques (fig. 54).



Fig. 54.
Un passionné.

A des lèvres déprimées, tortueuses et mal réussies correspondent toujours des sentiments de même nature.

Là où la lèvre supérieure sera proéminente, nous trouverons surtout de la noblesse et de la fermeté (fig. 55); une lèvre inférieure proéminente indique plutôt de la bonté et de la bienveillance.

La disproportion entre les lèvres détruit l'harmonie du visage. Une bouche très distante du nez a toujours des lèvres minces et insignifiantes. La preuve évidente en est dans ce fait, constaté bien des fois, que la moustache naissante sur la lèvre

supérieure donne toujours au sujet une physionomie plus agréable et plus attrayante ; elle vient corriger pour ainsi dire sur le visage les résultats de son manque de caractère. Ces lèvres se trouvent généralement chez des gens sans cœur et d'une raison froide et égoïste (fig. 56).



Fig. 55.
Lèvre supérieure proéminente.
Signe de fermeté.



Fig. 56.
La bouche loin du nez.
Un égoïste.



Fig. 57.
Bouche ouverte.
Esprit obtus.

Une bouche ouverte (fig. 57) est généralement le signe d'un esprit obtus et simple ; mais elle peut avoir des origines différentes. Ce caractère est réel quand la lèvre inférieure tombe et va s'écartant de de la lèvre supérieure : dans ce cas, le sujet témoigne ainsi son étonnement, son admiration, ou bien c'est une tension inaccoutumée de la pensée, ou une circonstance imprévue qui le paralyse et le domine. Si au contraire l'esprit étant en éveil, la bouche reste ouverte, parce qu'une nécessité physique force le sujet à respirer par là, ce n'est plus la lèvre in-

férieure qui tombe, c'est la lèvre supérieure qui se relève (fig. 58) et découvre légèrement la rangée des dents supérieures, tandis que l'autre garde sa direction horizontale habituelle.



Fig. 58. — Relèvement de la lèvre supérieure.

Le même cas peut encore se présenter chez une personne qui va malgré elle au-devant d'une scène désagréable, pénible ou dangereuse; ici la lèvre supérieure s'écartera visiblement de la lèvre inférieure, et si les yeux sont grands ouverts et les traits tendus, on peut être certain qu'on n'a point affaire à un héros.

Il semble ici que la bouche soit ouverte à cause d'une plus grande activité de la respiration.

Celui qui a gardé la bouche ouverte pour une raison purement physique ne manquera pas de la fermer, sitôt qu'il sera poussé à agir ou à commander.

Le caractère se trahit quelquefois d'une façon évidente dans les traits dessinés dans la partie limitée entre les ailes du nez et l'angle de la bouche. Lorsque ces sillons sont secs, rudes, sans inflexion et sans se rencontrer avec la ligne que forme la bouche ouverte (fig. 59), on ne trouvera que faiblesse, indécision ou simple naïveté.

Si la ligne (fig. 60) se répète dans plusieurs directions avec une bouche contractée dont les angles sont un peu relevés en haut, il faudra s'attendre à plus de volonté et d'énergie; mais habituellement le caractère sera étroit et prétentieux, plein d'une ambition non justifiée par les moyens.



Fig. 59.
Indécision.



Fig. 60.
Énergie et ambition.



Fig. 61.
Froideur et cruauté.

Lorsque les lignes légèrement brisées (fig. 61), sans être interrompues, accompagnent l'abaissement marqué des angles de la bouche, et que le nez se trouve séparé de la lèvre supérieure par un large intervalle, on verra dans ces traits un signe infaillible de stupidité, de froideur et de cruauté; c'est aussi l'indice d'un caractère qui s'acquitte de ses fonctions avec une fermeté inébranlable, et dont la rigidité inexorable et souvent peu motivée devient un fardeau insupportable à ceux qui ont le malheur de lui être soumis.

Si cette portion du visage est adoucie et arrondie (fig. 62) on retrouvera une nature plus sensible, des sentiments doux et délicats, un cœur tendre là même où il semble dur et aride. On rencontre quelquefois aussi le retrait de la partie supérieure des ailes du nez et un léger soulèvement de la lèvre supérieure, ce qui donne à la bouche un aspect doux, aimable et compatissant, mais ce qui, d'un autre côté, lui enlève un peu d'énergie.



Fig. 62.
Sensibilité.



Fig. 63.
Irritabilité

Lorsqu'on retrouve les mêmes rapports entre le nez et les angles de la bouche, mais avec les traits plus accentués, en même temps que la lèvre supérieure laisse découvrir les dents, on a encore affaire à un bon caractère et à un cœur compatissant, mais sous une nature un peu aigre, sensible et irritable (fig. 63). Mais on ne peut compter sur la sympathie qu'on avait le droit d'espérer, car ici le caractère est en général assez capricieux.

Les deux ou trois ligne à direction presque parallèle, situées entre le nez et la bouche, qui s'exagèrent chez beaucoup de personnes pendant le rire (fig. 64), sans qu'il y ait une conformation correspondante de l'angle buccal, indiquent toujours la niaiserie, un caractère insipide et de la stupidité.

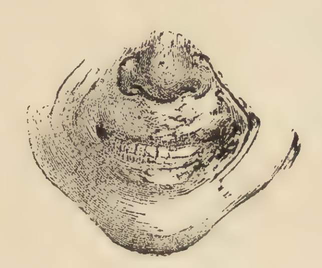


Fig. 64.

Rire.

L'admirable disposition des muscles et des nerfs qui mettent en mouvement les parties intermédiaires au nez et à la bouche sert à la fois nos besoins et nos états physiologiques d'un côté et les manifestations de notre vie psychique.

Si les traits que dessinent sur notre visage nos instincts et nos émotions s'accusent de plus en plus avec les années, on pourra saisir dans ce fait le rapport direct qu'il y a entre l'usage et l'usure.

Quand nous voyons déjà dans la jeunesse ces

traces d'usure qui sont, en général, le propre d'un âge avancé, cet état anormal nous indique que le sujet en question a abusé de ses forces soit en se laissant aller à ses passions et à ses penchants, soit parce que ses passions étaient précoces.

La disposition d'esprit qu'on appelle audace se manifeste sous des formes de caractères tout à fait différentes en même temps qu'elle se traduit par deux variétés très nettes d'expression.

L'une, que je pourrais appeler l'audace humaine, ne se caractérise pas seulement par un grand courage personnel qui oppose la témérité au danger, mais aussi en ce que l'homme ne se précipite pas aveuglément et sans crainte dans ce danger à la grandeur duquel il sait proportionner la force de résistance; au moment d'agir il ne calcule ni ne raisonne, et supporte plutôt la mort que de céder la place. Cette audace trouve son expression dans (fig. 65) une lèvre supérieure courte, dont la courbure traduit la fierté, dans le renversement léger de la lèvre inférieure abaissée vers les angles, dans un menton arrondi et saillant, enfin dans le caractère hardi et résolu de l'œil. L'autre sorte d'audace, qu'on pourrait par opposition appeler de l'animale, se montre sous la forme d'une obstination stupide

et intraitable qui sans réfléchir barre le chemin au premier venu; ni les paroles sensées ni le sentiment ne peuvent ramener dans le droit chemin cet entêté qui reste comme pétrifié dans sa place jusqu'à ce que son caprice l'en arrache. Si cette particularité ne se trouvait pas primitivement chez l'animal



Fig. 65.
Audace.



Fig. 66.
Entêtement.

(têtu, dit-on, comme un mulet), on pourrait la chercher dans certaines dispositions mentales chez l'homme. L'expression de l'entêtement de l'animal se traduit surtout dans les parties supérieures du visage sous la forme de front court, plat, sillonné par des lignes dures et parallèlles, surmonté par des cheveux qui croissent très bas sur lui ; les sourcils sont épais, irréguliers, broussailleux, surplombent les yeux ; la partie intermédiaire aux yeux et à la bouche est longue, plate et manque de caractère; les lèvres sont étroites et serrées (fig. 66).

Le sourire permet de pénétrer bien avant dans le

cœur de l'individu. Le sourire, en effet, qui anime le visage est une parole silencieuse que nous pouvons traduire par des mots.

Chaque caractère a son sourire, et la différence est notable entre celui du penseur et d'un esprit pénétrant; entre celui de la raison et celui de la simplicité et de la faiblesse d'esprit, entre les sourires de la volupté, de la tristesse, de la complaisance, de l'affectation, de la franchise, de la bienveillance, de la cordialité, du sarcasme, de la ruse, de la méchanceté ou de la bassesse. Chacun sourit à sa manière et nous fait ainsi connaître ses sentiments intimes.

Le sourire qui accompagne un sentiment agréable, un état sympathique de l'âme, se caractérise par la rétraction des commissures, de la lèvre supérieure et l'exagération des plis qui l'accompagnent. Le regard, en même temps, prend du brillant et de l'éclat, ce qui tient à la fois à la sécrétion exagérée de la glande lacrymale et probablement aussi à la tension intérieure du globe de l'œil qui résulte de l'accélération de la circulation sous l'influence du plaisir. Toute cause, en effet, qui ralentit la circulation atténue la vivacité du regard.

La bonne humeur s'exprime par la tendance à la

rétraction des coins de la bouche sans qu'il y ait sourire, mais il est possible que l'habitude de sourire produise une rétraction imperceptible et permanente des commissures buccales.

Peu de gens ont un sourire agréable et fin; bien moins encore ont ce sourire vrai et pur, langage sublime du cœur qui répand sur les traits du visage ce rayon de douce lumière, pour l'animer et mettre en relief toutes ses beautés. Si chaque mouvement de l'âme, si chaque sentiment du cœur a son sourire, un seul d'entre eux est vrai, un seul plaît vraiment et attire, c'est celui qui désigne l'innocence, l'amour et la douceur.

Les visages doux et tendres semblent tout faits pour sourire, tandis que les visages aux traits anguleux, rigides et secs, sont rebelles à ce mouvement.

On doit bien se garder de se confier au sourire qui ne met en mouvement que la bouche, tandis que les yeux et les autres traits du visage restent impassibles. Ce rire contre nature indique toujours la simulation, la légèreté ou même la bassesse.

Le rire ou le sourire tendent à élargir le visage, aussi les figures larges nous paraissent plus gaies, tandis qu'un visage allongé est un signe de chagrin.

Si par hasard ces visages moroses sont appelés

à rire ou à sourire, ils sont eux-mêmes étonnés et l'on pense involontairement à ces grandes portes de fer qui crient et gémissent sur leurs gonds rouillés, quand par extraordinaire on vient les tirer de leur inertie.

Le cœur dur et pervers n'a point de sourire, le mouvement qui sillonne ses lèvres n'est qu'une longue grimace.

Nous dirons du *rire* ce que nous avons deja dit du sourire. Quiconque a vu rire dans une société pour un motif ou pour un autre a senti la différence qui existe entre le rire de tel ou de tel individu, et quels éclairs rapides échappent à ce moment aux côtés les plus secrets d'un caractère. Le rire du reste est un mode de manifestation, de l'excitation des sens, spécial à l'être humain. Rien de semblable chez l'animal. Un rire lourd et grossier, qui éclate partout sans réflexion, même là où la délicatesse doit faire rougir, qui couvre bruyamment la parole d'un interlocuteur, parfois au moment le plus intéressant de son discours, ne dénonce que rarement un esprit formé, du goût et un tact délicat. C'est le rire du sot. Jamais la bêtise, la folie, la légèreté, la bonté ou la méchanceté d'un homme ne s'expriment plus clairement que dans le rire.

Un rire franc, cordial et sain qui échappe à un cœur chaud, à une tête éveillée n'a jamais d'éclat dissonant; il serre les lèvres contre les dents, permet aux yeux de jouer leur rôle et laisse sur la physionomie les traces de son passage, la satisfaction et un sourire bienveillant.

Mais quelle dissonance, quelle froideur au contaire dans le rire affecté, quand un esprit pauvre et vide veut cacher son apathie et son ignorance en riant comme les autres, quand un esprit mal équilibré rit par complaisance et pour approuver un dire, une action que sa raison désapprouve.

Quel manque d'harmonie dans le rire mordant, froid, impitoyable, diabolique qui échappe à la méchanceté et à l'ironie! La voix est creuse et renforcée à dessein, et le visage contrefait ne montre que des muscles durs, pétrifiés, impassibles sous leur excitation apparente.

La langue.

Comme la langue est cachée, son observation offre quelques difficultés; on ne peut guère la voir que chez le gamin et chez le malade qui sous ce

rapport ne donne malheureusement lieu à aucune observation physionomique. Si le regard ne peut atteindre la langue nous pouvons du moins par le moyen de l'oreille écouter ses secrets. La langue a un double emploi et sert deux maîtres à la fois; celui-ci l'utilise comme un portier judicieux qui émet des opinions plus ou moins justes sur tout ce qui doit passer par la bouche pour la plus grande satisfaction de nos besoins physiques, celui-là s'en sert comme d'un interprète fidèle de ce qui agite le cœur ou occupe l'esprit. En ce qui concerne les bons offices de la langue sous le rapport des services qu'elle rend au premier, elle s'en rapporte généralement aux connaissances plus étendues du nez, car celui-ci améliore et aiguise le goût en vertu de son odorat délicat. Le second, pour une bonne élocution, demande à sa langue docilité et prestesse. Une langue épaisse, lourde, charnue sera toujours une servante maladroite de la parole et appartient au bègue et au flegmatique; au contraire une parole légère et coulante et un goût fin demande toujours une langue fine, plate et pointue. De même que la pensée coule plus facilement sur le papier avec une bonne plume, de même aussi la parole s'echappe plus docile et plus

belle avec l'aide d'une langue agile; et cependant, ce n'est ni la plume qui écrit, ni la langue qui parle; la première n'est que l'instrument de la main, la seconde n'est que celui l'esprit.

CHAPITRE XI

LE MENTON

Tandis que le front, la partie la plus importante du visage, nous introduit pour ainsi dire dans la physionomie et règne sur elle en maîtresse absolue, le menton vient la terminer et y jouer le dernier rôle et le moins significatif. Le caractère de force ou de faiblesse qu'il imprime à la physionomie semble se rapporter plutôt aux qualités morales inférieures.

On a dit que l'homme seul possède un menton. Si cela est vrai, on pourrait regarder cette partie comme un signe de supériorité. En général un beau menton est celui qui est arrondi et de forme ovalaire. Les mentons fuyants nous paraissent difformes et nous semblent un signe d'infériorité.

Un menton grand et proéminent annonce de la volonté, et se rencontre comme caractère ethnique chez les Anglais ; un petit menton effacé signifie incertitude et manque d'activité.

Le menton proéminent est la marque du déve-



Fig 67.
Napoléon.

loppement des facultés volontaires telles que la persévérance, la résolution, la ténacité qui sont constamment en jeu, quel que soit le milieu dans lequel vit l'individu. On peut observer cette forme de menton bien accusée sur les bustes de Néron, sur les portraits de Napoléon (fig. 67), de Wellington, de Franklin (fig. 68).

De forme longue et aplatie, il indique chez le sujet

de l'inconstance, de l'impuissance quand il faut agir et prendre une résolution.



Fig. 68.
Franklin.

Gros, gras et pendant, il annonce un sujet qui aime ses aises, une vie tranquille et facile, et une bienveillance flegmatique auxquels cependant s'ajoute parfois de la force et du caractère.

On a voulu voir dans l'existence du repli qui forme ce qu'on appelle le double menton le signe de l'économie. Il est certain qu'avec l'âge le double menton s'accentue à mesure que se développe la propension à thésauriser, mais l'observation n'a pas été faite avec assez de constance pour qu'on puisse poser le fait en principe [1].

[1] Des proverbes ont fait de la fossette du menton un attribut de la bonté, ce qui est aussi l'opinion de Lavater.

Sur une série de médaillons représentant en relief les personnages historiques les plus marquants, j'ai pu constater que les profils avaient une convexité d'autant plus grande que les sujets étaient notoirement plus faibles d'esprit et de caractère, et que les mentons étaient d'autant plus courts, plus effacés ou plus fuyants (fig. 69, 70 et 71).

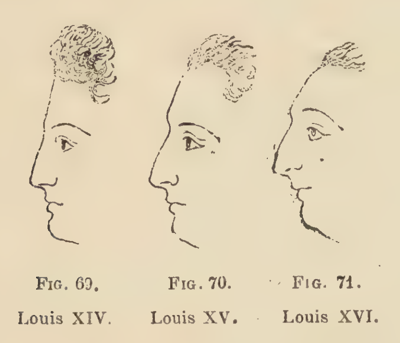


Fig. 69. Louis XIV. Fig. 70. Louis XV. Fig. 71. Louis XVI.

La force de la pensée, l'activité et la fermeté de caractère correspondaient toujours au contraire aux profils les plus perpendiculaires (fig. 69).

Certaines formes du menton peuvent ainsi nous faire connaître la provision de forces de l'individu; mais elles peuvent nous indiquer également les tendances particulières des facultés intellectuelles. Les uns déploient une vigueur toute particulière dans les efforts de leur pensée, une patience rare dans leurs études, dans leurs recherches, dans la poursuite

d'une idée; enfin ils peuvent avoir pour eux toute la puissance d'une pensée aussi féconde que profonde, et cependant sous le rapport des forces morales et du sens pratique, dans les relations de la vie ordinaire, ils peuvent être on ne peut plus mal doués.

D'autres ont une force d'âme et une patience qui semblent grandir plutôt avec les difficultés et les luttes de l'existence; ce sont des gens qui supporteraient les tourments et la mort avec toute la patience et tout l'héroïsme des martyrs sans que pour cela ils soient doués d'une intelligence hors ligne. D'autres enfin, sans avoir une grande valeur morale ou intellectuelle, vont au-devant de leur but avec le courage le plus indomptable, qu'aucune difficulté, qu'aucun obstacle, ne sauraient arrêter ni faire chanceler.

On observe des facultés affectives d'autant plus développées que le menton est plus large ; la rondeur des formes appartient aux affections stables et sérieuses, tandis que des formes carrées expriment plutôt des passions violentes; enfin un menton pointu et arrondi s'accorde plutôt avec un esprit à la recherche du beau.

Le menton est légèrement mobile et contribue à l'expression du visage. Quand il est relevé par les

muscles sous-jacents, il se produit au-dessus de lui une ride transversale courte, signe du dédain ; lorsque la lèvre supérieure se soulève en même temps, ce dédain se change en mépris.

Si nous voulons trouver sur les contours du visage l'expression physionomique de toutes ces qualités de l'être intime, il faudra chercher, je crois, le degré de puissance, l'intelligence pure, dans la grandeur et la forme du front; la force morale, dans le dessin large et massif de la racine du nez, et l'esprit pratique et entreprenant dans les formes hardies et proéminentes du menton.

Jamais on ne trouvera la pensée grande et noble sur des traits lourds et grossiers, massifs ou osseux, surtout quand le front sera déprimé et que les oreilles seront grandes et élancées (fig. 72).



Fig. 72.
Traits lourds et grossiers.

Il y a une classe d'individus auxquels la petitesse de leur activité intellectuelle ne permet jamais de s'élever au-dessus du commun; ils vivent dans un cercle étroit et borné ; leur activité et leur pensée n'ont que des buts égoïstes et personnels, et leur caractère est un mélange bien égal de passions et

de tendances intellectuelles indépendantes. Avec l'âge leurs traits insignifiants prennent l'aspect d'un mouchoir crasseux et froissé, leur peau se sillonne en tous sens d'une foule de rides, dont aucune n'est assez forte pour les caractériser.

Tous les hommes vraiment doués, les hommes d'intelligence, qui travaillent sans effort et se produisent par une force intérieure irrésistible, gardent des traits calmes, sans passion et sans rides, même dans l'âge le plus avancé. L'effort et la passion peuvent seuls dessécher la machine humaine, mutiler et le corps et l'âme. Le calme des sens, l'équilibre et la satisfaction ne peuvent que les polir. C'est ainsi que l'activité fiévreuse dessèche et amaigrit l'extérieur, et nous voyons par l'ouvrier et le pauvre que des causes purement physiques amènent le même résultat.

Le pauvre manœuvre qui s'épuise chaque jour dans un travail meurtrier pour subvenir aux besoins des siens vieillira toujours avant l'âge ; son corps et son âme se ruineront bien plus tôt que chez celui auquel ses moyens permettent de ne faire qu'un travail ordinaire, des efforts modérés, et d'arriver ainsi sain de corps et d'âme à l'âge le plus avancé.

CHAPITRE XII

LES JOUES

LA ROUGEUR DE LA FACE ET L'EXPRESSION DES ÉMOTIONS

L'importance du rôle des joues dans la physionomie est loin d'ètre en proportion avec la place et l'étendue qu'elles occupent dans le visage ; elles se caractérisent surtout par leurs lignes et leurs sillons mobiles et aussi par la plus ou moins grande pureté de leurs contours. Arrondies et replètes, les joues dominent tous les autres traits chez l'enfant. A mesure que le feu de la jeunesse commence à envahir les systèmes, les joues ont une consistance ferme, mais une forme moins arrondie. Les fatigues, les passions, les luttes de l'existence, font sentir leur action sur les joues dont les lignes gagnent en

sécheresse et dureté ce qu'elles perdent en douceur. A l'approche de la vieillesse, lorsque la machine humaine est usée, que le feu s'éteint, les formes prennent des contours encore plus durs et plus sévères, et le visage, mais surtout les joues, prennent un aspect ridé, sec et amaigri.

Ces quatre figures (73 à 76), que je suis heureux



Fig. 73.
Les joues chez un enfant.



Fig. 74.
Les joues chez un jeune homme.

de placer ici, sont celles d'une ancienne famille du Holstein, dont j'ai pu voir en même temps les quatre générations. J'ai voulu représenter ici ces types non seulement par ce qu'ils sont de très bons exemples des différents âges, mais encore parce qu'ils sont très propres à montrer l'influence de l'intelligence sur les formes extérieures. Du premier jusqu'au dernier, on retrouve la même bienveillance et bonhomie que la nature a imprimées dans leurs traits.

Celui qui conserve jusqu'à un âge avancé des formes arrondies et potelées avec un teint pâle ne possédera jamais cette chaleur de tempérament et cette énergie qui donnent de la fermeté au caractère. Quand cet état n'a pas sa source dans quelque disposition morbide, il dénote une nature froide, lourde et flegmatique. Les contours très secs, des

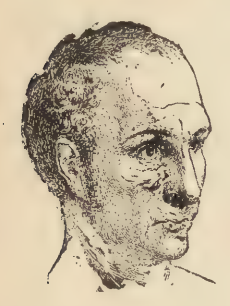


FIG. 75.
Les joues chez un homme mûr.

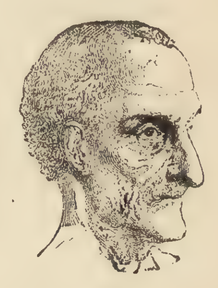


FIG 76.
Les joues chez un vieillard.

traits sillonnés et brisés que l'on pourrait comparer à ceux d'un cratère éteint, dénotent par contre des passions violentes et profondes, plus de chaleur que de tendresse, plus de volonté que de docilité, des pensées fortes et ardentes, mais un manque de profondeur dans les sentiments.

Si les traits fortement gravés sont le résultat de la lutte intérieure des passions violentes, il existe cependant une autre sorte de sillons un peu sem-

blables aux précédents, mais qui ont une autre origine. Ces rides molles de la maigreur relèvent de la maladie ou du surmenage corporel; on les trouve liées aussi aux états pénibles de l'âme, comme le chagrin, l'inquiétude, le doute ou l'ambition. Tandis que les états de cette dernière catégorie émoussent la force et l'activité des organes, les passions paraissent plutôt agir en apportant aux systèmes un surcroît de force et une activité exagérée. Ce qui peut faire comprendre comment un homme chétif mais nerveux peut être plus fort, plus opiniâtre et plus énergique qu'un homme d'une complexion plus robuste. Les rides des passions se trahissent par leur aspect dur, des incarnats violents, des yeux vifs et profonds, tandis que les sillons mous du chagrin ou de la maladie s'accompagnent de couleurs pâles et uniformes, d'un regard languissant et éteint. On ne peut nier que la ligne droite du profil des joues depuis les yeux jusqu'au menton (fig. 77) ne prête à la physionomie un caractère de noblesse; on la trouve en effet presque toujours comme caractérisant les traits aristocratiques. Il est bien rare que les familles qui ont gardé sans mélange leur sang aristocratique avec leurs principes, n'aient pas également conservé, à travers

leurs générations, les traits indiqués, peut-être plus ou moins modifiés. Cette ligne caractérise surtout la race caucasique; elle a été l'apanage du type grec pendant la belle période de culture intellectuelle de la Grèce, on la retrouve dans les maisons princières et même dans l'aristocratie anglaise.



Fig. 77.
Les joues chez les races supérieures.



Fig. 78.
Les joues chez les races inférieures.

Mais les grosses pommettes saillantes que surmontent (fig. 78) des arcades sourcilières épaisses forment une ligne irrégulière et brisée; elles diminuent ainsi la valeur esthétique de la physionomie, même quand la finesse et la noblesse seraient imprimées dans les autres traits. Cette forme de joues que l'on rencontre chez les races humaines sauvages ou inférieures, comme les nègres, les Kalmouks, les Mongols, etc., indique une nature

grossière pourvue plutôt d'aptitudes physiques que de qualités intellectuelles. Chez les nations cultivées on la retrouve surtout dans la classe des travailleurs. Quand le visage se modifie sous l'influence d'efforts intellectuels prolongés à travers les générations dont les tendances deviennent plus élevées, c'est cette partie qui subit la première l'action de cette nouvelle direction, bien que ces formes rudes et grossières aient besoin d'une culture constante et prolongée pour disparaître complètement.

Les joues ne présentent pas moins de variétés dans leurs formes te leurs colorations que les autres parties du visage. Les variétés de formes sont d'ailleurs en partie commandées par la configuration des régions voisines et des plans osseux sous-jacents. Si l'os de la pommette est saillant, élevé et projeté par côté, la face est élargie et ressemble à celle des Indiens.

La réplétion et l'incarnat des joues se trouvent souvent liés aux conditions de santé et de tempérament. Des joues pleines, rondes, indiquent une bonne nutrition et une santé florissante ; elles coïncident souvent avec des yeux bleus, des cheveux clairs, avec un caractère ardent, aimable et com-

municatif. Des joues flasques, pâles, sont l'apanage d'un tempérament flegmatique.

Avec la saillie des pommettes la face devient anguleuse ; en même temps on voit cette particularité se reproduire dans le reste de la personne : les systèmes osseux et musculaire sont bien développés ; les épaules sont larges, la physionomie est plutôt celle de la force que de l'élégance, le caractère est tranché et énergique.

Des joues à contour arrondi et fin donnant à la figure une belle forme ovalaire sans embonpoint sont un signe de culture intellectuelle.

La coloration des joues traduit les conditions du tempérament et constitue jusqu'à un certain point un caractère de race. Un teint foncé, mat, bilieux, comme on dit souvent, s'allie avec une certaine force physique et un caractère bien défini ; on le rencontre souvent chez les habitants des régions tempérées ou chaudes.

Un teint clair nous donne de suite l'idée de la délicatesse et de goûts raffinés. Il indique plus de vivacité que de force.

C'est surtout sur les joues qu'apparaît la rougeur émotionnelle qui, comme tous les autres phénomènes expressifs, a généralement son siège sur le visage.

La rougeur est peut-être un des modes les plus caractéristiques de l'expression de la physionomie humaine. Bien qu'elle ait pour condition physiologique d'existence les phénomènes réactionnels du cerveau sur le tissu vasculaire quasi érectile de la face, la rougeur n'en a pas moins pour cause exclusive les impressions qui viennent atteindre l'âme. Son existence suppose le développement de l'être moral et intellectuel. Un mot qui blesse notre amour-propre ou choque la pudeur provoque immédiatement et malgré nous la rougeur de la face, et cependant au point de vue physique, il n'existe au fond qu'un ébranlement du tympan, produit par des vibrations. « Comme il est dans l'ordre de la nature, a dit Gratiolet, que l'être social le plus intelligent soit aussi le plus compréhensible, cette faculté de rougeur et de pâleur qui distingue l'homme est un signe naturel de sa haute perfection. » Il n'est donc pas étonnant que cette rougeur émotionnelle soit rare chez les disgraciés au point de vue de l'intelligence. En général la rougeur commence par les joues, et de là irradie dans diverses directions, vers le front, les oreilles, le cou, pour descendre jusque sur la poitrine chez la femme. On a pu voir rou-

gir une grande partie du corps, ou seulement la portion des téguments exposée à l'air, sous l'influence d'une situation embarrassante ou de la confusion.

Comme la tendance à rougir est placée sous l'influence de l'hérédité, il en résulte que les particularités observées dans les formes de cette expression passent dans les descendants. Darwin a ainsi rapporté des exemples où l'on observait dans une même famille une tendance extrême à rougir au point de devenir gênante; dans une autre famille, la rougeur apparaissait chez ces personnes par plaques successives sur le visage et sur le cou.

Presque toutes les races rougissent sous l'influence de certaines émotions, et, si l'on a dit que le nègre ne rougit pas, c'est bien plutôt affaire de couleur, car on observe chez lui la même expression de confusion dans les circonstances qui nous feraient rougir.

Les observateurs qui ont porté leur attention sur ce point ont vu la teinte de la peau chez les nègres s'assombrir encore. De plus, la rougeur s'accompagne généralement de certaines sensations de chaleur et de frissonnement qui se générali-

sent parfois sur tout le corps, sans rester localisées à la face. Or, dans les circonstances qui font rougir, un nègre éprouve les mêmes sensations. On peut donc croire que la rougeur est un mode d'expression commun à toute l'humanité et que si elle a été contestée chez les nègres, l'injection sanguine de la peau n'en existe pas moins, bien qu'elle soit masquée par la pigmentation.

Cette conclusion se trouve encore légitimée par l'observation faite par Buffon sur une négresse albinos qui rougissait lorsqu'elle se montrait nue.

A l'inverse d'autres phénomènes émotionnels purement réflexes comme la rougeur, celle-ci ne fait que s'accuser davantage lorsque l'attention ou la volonté interviennent pour essayer de la réprimer. On en pourrait trouver la raison dans ce fait que la rougeur a pour cause les circonstances qui attirent notre attention sur nous-mêmes dans nos rapports avec nos semblables. Ces circonstances mettent en jeu ou exagèrent certains états de l'esprit, tels que la timidité, la honte, la pudeur, la modestie qui toutes ont pour effet de nous rappeler à notre amour-propre ou d'éveiller la crainte du qu'en-dira-t-on? L'intervention de la volonté ajoute son effet à celui de la timidité par exem-

ple, et toutes deux s'unissant pour rappeler notre attention sur nous-mêmes ne peuvent qu'exagérer la rougeur.

On pourrait d'autant mieux accepter cette explication donnée par Darwin que dans son état primitif, chez les enfants par exemple, la rougeur s'accompagne de mouvements involontaires tendant à soustraire en même temps le visage à la vue des personnes qui les ont mis dans cet état (regard baissé, mains cachant le visage).

Quant à la raison du siège de la rougeur sur le visage, elle existe dans les relations nerveuses établies entre les vaisseaux de la face et les centres vasomoteurs encéphaliques. De cette disposition anatomique naît l'étroite sympathie entre les états cérébraux et la circulation de la face qui produit la rougeur.

CHAPITRE XIII

LE COU

Le cou est la partie intermédiaire à la tête et au tronc. Son caractère est subordonné à sa proportion par rapport à la tête. De même qu'une colonne courte, surmontée de son chapiteau, a quelque chose de lourd, de même un cou très court, pourvu d'une nuque très large, indique en général de la rudesse et des dispositions bornées; un cou trop long est, au contraire, le signe de la faiblesse et du manque d'énergie, de même qu'une colonne grêle paraît fragile. Bien que dans les classes animales inférieures, chez les poissons et la plupart des amphibies, on ne trouve pas de cou, la règle indiquée a néanmoins toute sa valeur sous le rap-

port des proportions chez les animaux qui sont pourvus de cette partie. Même chez l'homme, le cou commence seulement à prendre du développement lorsque toutes les autres parties du corps ont acquis la justesse des proportions. Chez l'enfant le cou existe à peine ou du moins il est très incomplètement développé. Un cou bien fait, svelte, bien proportionné, ennoblit encore la tête qu'il porte; on peut même rencontrer dans les belles formes et lignes du cou un tel degré de noblesse et de grâce, une expression si charmante qu'on se réconcilie de suite avec mainte imperfection qui gâterait la physionomie. La mode qu'ont les femmes de se découvrir le cou et la partie supérieure de la poitrine nous fournit à souhait l'occasion d'étudier à fond cette partie intéressante de la physionomie; il n'en est plus de même chez l'homme dont le cou protégé en général par les vêtements ne permet que des appréciations approximatives.

La femme comprend en quelque sorte d'instinct et tout naturellement l'importance pour la beauté de la figure des formes gracieuses du cou. Bien que la modestie et la pudeur lui fassent recouvrir cette partie, il est d'usage dans certaines classes de laisser le cou découvert. Mais même dans le cas

où la femme cherche à soustraire avec soin cette partie aux regards, un observateur attentif et perspicace saura toujours trouver l'occasion de remarques physionomiques intéressantes dans le maintien et les proportions du cou. Un cou long et grêle, par exemple, et porté en avant, est toujours un signe de curiosité ; lorsque le cou se penche en avant de manière que la tête paraît tomber dans la même position, sans que cet effet soit causé par la maladie ni par l'âge, cet état indiquera toujours un caractère faux, tortueux et un peu méchant, si en même temps le regard est éteint et vague. Un cou long, droit, raide, enfoncé comme un pieu dans le tronc, se trouve allié à la sécheresse des pensées et à l'opiniâtreté ; si cette raideur est exagérée encore par la propension à étendre le cou ou à redresser la tête en arrière, on pourra admettre sans se tromper de l'orgueil et de la présomption. Un cou fort, une large nuque, sont les signes d'une constitution vigoureuse accompagnée d'énergie et de résolution dans le caractère ; jamais on ne trouvera cette forme chez les personnes légères et sans caractère.

Quel est celui qui ne regarderait pas comme une difformité une paire de fortes épaules reliées à

une tête vigoureuse par un cou élancé et grêle ! Lorsque cette forme du cou dépare une physionomie masculine, la personne qui porte ces signes se fera sans doute remarquer par un caractère un peu féminin. Il est intéressant de remarquer que la portion antérieure du cou qui livre passage à des organes nécessaires à nos besoins physiologiques, tels que l'œsophage et la trachée, est soumise à beaucoup plus de changements que la région de la nuque qui conserve invariablement sa forme même dans un âge avancé. La complexité de la région antérieure du cou répondant à la multiplicité des fonctions fait que cette partie porte à un certain âge les traces de l'exercice de ses fonctions physiologiques.

La rigidité des lignes comme leur trop grande courbure fait perdre de la beauté aux contours du cou ; la beauté et la noblesse, surtout chez la femme, se retrouvent toujours dans le dessin onduleux et harmonique des lignes.

CHAPITRE XIV

L'OREILLE

EXPRESSIONS DIVERSES DE CELUI QUI ÉCOUTE

De même que tout ce qui est expressif et beau dans la forme est transmis à notre âme par l'intermédiaire des yeux, ainsi les sons et leur harmonie lui sont communiqués par le moyen des oreilles. L'oreille, elle aussi, reçoit le cachet de l'activité spéciale du sujet. J'aurai peu de choses à dire au sujet de sa forme et de sa situation, mais il me serait possible d'indiquer des preuves innombrables de l'activité que cet organe développe dans l'esprit.

Si en examinant la tête par sa partie postérieure, on trouve une disproportion marquée dans la distance des oreilles eu égard aux autres proportions,

on verra là un signe certain de penchants brutaux et sauvages, bien que ce caractère se trouve allié à un très grand courage instinctif. C'est cette forme qu'on trouve immanquablement chez le criminel qui commet le vol et le meurtre poussé par ses instincts bien plus que par des circonstances du milieu dans lequel il vit.

Dans les grandes oreilles élancées et dressées il y a toujours quelque chose d'animal et de diabolique, comme aussi dans les oreilles petites, bien formées et restant en contact avec la tête il y a toujours quelque chose de noble, d'antique et de purement humain.

Grandes, bien formées, écartées sur une tête fine et un visage délicat, elles tiennent à la fois du lièvre, de la belette et du chat.

Avec les mêmes traits si elles sont grandes, lourdes et pendantes, elles rappellent plutôt le caractère du porc.

Dressées, elles saisissent mieux les sons que pendantes et annoncent l'éveil et l'attention ; pendantes elles dénoncent un caractère flegmatique.

Trop grosses et très développées à la partie supérieure, elles signifient crainte et incertitude ;

très développées à la base elles annoncent plus de vigueur, mais moins d'activité.

J'ai trouvé souvent des oreilles trop petites chez des sujets craintifs et soucieux par étroitesse d'esprit.

Une oreille bien conformée du reste sera toujours proportionnée à la longueur normale du nez.

Pourquoi se gratte-t-on derriere l'oreille ou la tête quand on se trouve dans l'embarras? Darwin, qui a excellé dans l'interprétation de nos expressions, pense que l'homme agit ainsi poussé par l'habitude qu'il a contractée sous l'influence du léger malaise auquel il est le plus exposé, savoir : la démangeaison de la tête qu'il soulage par cette manœuvre. Tel autre qui se trouve perplexe se frotte les yeux ou tousse légèrement, agissant dans les deux cas comme s'il ressentait un léger malaise dans les yeux ou la gorge [1].

Il semble que la nature ait voulu donner à l'animal privé de la bouche pour se faire comprendre une sorte de compensation dans l'oreille. L'oreille de l'animal est en général beaucoup plus saillante, plus mobile et plus significative que l'oreille plate

[1] Darwin, *L'Expression des émotions chez l'homme et chez les animaux*. Traduction française. Paris, 1874. 1 vol. in-8.

de l'homme, presque toujours cachée sous les cheveux, insignifiante par rapport à l'expression et aux autres traits. Malgré cela l'oreille joue certainement chez un grand nombre d'animaux un rôle incontestable; aussi on la trouve placée en vedette sur la partie la plus saillante de la tête, comme chez le cheval, le chien, le renard, le chat. le tigre, l'hyène, etc. Il faut cependant remarquer que, par une sorte d'anomalie, plus cette partie est saillante et développée, moins elle est expressive et plus elle est insignifiante dans son langage, On trouve ainsi de grandes oreilles chez les chevaux lourds et stupides, chez l'âne, le lapin, le cochon, le vampire, etc; la grandeur disproportionnée de l'oreille chez ces animaux, comme chez l'homme, lorsque cela arrive, indique un faible degré d'énergie et d'intelligence.

L'observation simultanée et de la façon d'écouter et des traits du visage nous permet de faire nombre de découvertes intéressantes.

Quel sentiment de malaise n'éprouve-t-on pas en présence d'un auditeur ironique, qui semble vous guetter avec une mine diabolique et prêt à vous lancer à tout instant les traits acérés de sa mordante critique. N'est-on pas frappé péniblement

quand, avançant modestement son opinion ou exposant une idée intéressante, on se trouve en présence d'un être arrogant, dédaigneux, inattentif en apparence, ou d'un vaniteux qui semble faire fi des arguments les plus sérieux? Leur froideur et leur dédain, qui seraient incapables d'amener le moindre aliment sérieux à la conversation et qui ne cherchent qu'à poser pour le philosophe et l'homme d'expérience, font sur vous l'effet d'une douche, vous coupent la parole et selon les sujets interrompent parfois totalement le fil des idées. Leur sotte vanité paralyse et s'il leur fallait prendre la parole sur la même question leur fatuité éclaterait certainement dans l'ignorance la plus manifeste.

Mais combien ne se sent-on pas réchauffé et encouragé devant un auditeur bienveillant, attentif, qui vient en souriant au-devant de votre idée et cherche à la saisir et à la pénétrer ! La langue alors se délie et les pensées se communiquent rapides et pleines de sympathie.

Qui n'a vu de ces faux importants qui vous interrompent à tout moment par leurs manières brusques et leurs sentences tranchantes, jugeant en dernier ressort, et faisant l'effet de ces chiens

hargneux avec lesquels il faut compter sans cesse, sous peine de se voir déchirer froidement et méchamment? La grossièreté de tels personnages est toujours visible sur leurs traits lourds et passionnés.

Il en est d'autres qui cherchent à se donner des airs de critiques profonds et de connaisseurs; il est fort curieux de voir la révolution qui s'accomplit sur leur mine quand on leur adresse une question directe; le masque tombe subitement et leur air sot et embarrassé n'est que le prélule d'une réponse plus sotte encore.

Mais que peut-on conclure quand parlant à ces individus de choses de la plus haute importance et capables d'émouvoir même l'esprit le plus obtus, ils restent totalement distraits, bâillent ou s'endorment.

En général on peut dire sur la façon d'écouter : Comme on écoute on saisit ; et comme on saura saisir et retenir on saura agir.

CHAPITRE XV

LA VOIX

EXPRESSIONS DIVERSES DE CELUI QUI PARLE

La voix comme le visage prend un caractère propre souvent en rapport avec celui de la personne qui parle, avec son tempérament, ses habitudes, etc. Il en résulte que nous pouvons distinguer entre mille personnes celles que nous connaissons rien qu'au caractère de leur voix. La voix humaine émet des sons qui varient de hauteur et dont les extrêmes constituent l'échelle des voix. La voix de la femme diffère par une octave de celle de l'homme, et dans chaque sexe la voix parcourt une échelle plus ou moins élevée qui fait les voix soprano, mezzo, ou contralto chez la femme, de

ténor, baryton ou basse chez l'homme. Les voix de ténor se trouvent plus particulièrement chez les sujets petits, trapus et blonds; celle de basse et de baryton s'observe plutôt chez les hommes d'une stature plus élevée, et d'un teint brun.

Dans le langage ordinaire, la voix prend pour ainsi dire toutes les inflexions de la pensée, soulignant des intentions qui passeraient inaperçues à la simple lecture. Quelle différence entre l'orateur qui lit son discours d'une voix un peu monotone et celui qui l'improvise après avoir simplement coordonné ses pensées ! C'est que la pensée donne par elle-même peu de phénomènes réactionnels, tandis que l'intensité des sentiments et des émotions que l'orateur éprouve en parlant son discours se reflète dans l'énergie des mouvements expressifs. Ces deux phénomènes se trouvent toujours associés l'un à l'autre : c'est une loi qu'il faut que l'émotion se traduise par l'expression, ce que Herbert Spencer a exprimé en disant que : « Tout sentiment est un stimulus d'une action musculaire. »

L'expression de la voix est donc le complément de l'expression parlée. Comme le langage elle se

raffine et se perfectionne chez les nations policées [1]. La musique n'est elle-même que la traduction portée au plus haut degré des sentiments humains.

La voix reflète les nuances du caractère. Clair et net avec la clareté des conceptions, le timbre de certaines voix n'accuse qu'incertitude, confusion et manque d'idées. Ce défaut peut disparaître avec le temps si le sujet apprend à penser plus juste. Peu d'hommes du monde conservent l'intonation primitive de leur voix. Dans la jeunesse elle est naturelle, sans dégénérescence et traduit fidèlement les sentiments et les passions du sujet. Avec l'âge et l'expérience le ton baisse et prend un caractère de prudence et de mesure.

Mais ici encore la nature reparaîtra au galop, quand il s'agira de donner un ordre ou de convaincre quelqu'un; la voix reprend alors l'intonation qu'elle a le plus souvent, celle qui est conforme au tempérament et au caractère de l'individu. Il suffit donc que le sujet soit amené à l'état d'activité et hors de cette réserve calculée qu'il s'impose par prudence, pour pouvoir deviner facilement quels sont les passions et les sentiments qui le dominent

[1] Legouvé, *Art de la lecture* — Voy. aussi Riant, *Hygiène de l'orateur*. Paris, 1886, 1 vol. in-18-jésus.

d'habitude. La physionomie dans ce cas nous sera d'un secours puissant pour la découverte de la vérité.

Selon les circonstances, le rusé qui voudra jouer le doucereux, l'ange et le cœur tendre, laissera paraître ainsi malgré lui le renard dans ses yeux. Le séducteur ne sait-il pas adoucir sa voix pour attirer l'innocente victime dans ses filets! La coquette raffinée ne sait-elle pas prendre une voix douce et caressante quand ses intérêts lui conseillent de gagner celui qu'elle hait ou méprise au fond de son cœur! L'homme rude et grossier n'écarte-t-il pas de lui par ses paroles brusques et dures les cœurs sympathiques que le hasard lui amène! Un cœur doux et tendre ne se sent-il pas ému de ces voix sèches, saccadées, lourdes, brusques et glaciales qui viennent le surprendre tout à coup et frapper péniblement son âme sensible! N'avez-vous jamais éprouvé cette fatigue insurmontable que cause la voix monotone et froide d'un esprit sec, stérile et incolore? N'avez-vous jamais remarqué la voix doucereuse que prend le calomniateur quand il veut nous captiver pour mieux nous épier et nous déchirer ensuite?

Mais quel charme l'on éprouve quand on entend

une voix sympathique qui part d'un cœur délicat, pur, sensible et bienveillant!

Ce sont là mille nuances que l'on saisit involontairement à la seule intonation de la voix.

Quelle différence entre la voix du juge et celle de l'accusé!

De part et d'autre on prépare son terrain. Le juge tantôt avec douceur vise à réveiller le pécheur endurci; tantôt d'une voix sévère il essaye plutôt de jeter le trouble dans sa conscience pervertie et cherche à se former une opinion d'après l'effet qu'il produit sur la physionomie et le raisonnement de l'accusé. Le criminel, de son côté, étudie son juge pour savoir jusqu'où il doit aller et comment il peut agir. Aussi le juge arrivera-t-il plus souvent à son but en étudiant ainsi la physionomie de son sujet qu'en procédant par les voies et moyens ordinaires de l'enquête juridique.

On ne peut nier que le caractère de l'individu déteigne sur tout ses gestes, sur tout son port et sur toute sa tournure. Qui donc hésitera à croire qu'un geste calme, mesuré, caractérise un homme réfléchi, un penseur, et s'harmonise mal avec un esprit troublé ou surexcité? Qui donc s'imaginera que le calme d'esprit, la force et la profondeur

caractérisent aussi bien l'homme léger, incertain, sans caractère et l'homme sérieux posé et réfléchi? Cherchera-t-on la douceur, le calme et l'humilité là où l'individu se montre arrogant, orgueilleux, et surexcité? Celui qui tantôt court, tantôt s'arrête pour s'élancer de nouveau et qui ne saurait faire cent pas sans changer de place à tout moment, inspirera-t-il une autre idée de lui que celle d'un esprit incertain, mobile et changeant?

Nous arrivons ainsi à trouver des caractères physionomiques bien tranchés même dans les bras et les mains du sujet. J'ai pu faire sous ce rapport une série de remarques assez intéressantes.

CHAPITRE XVI

LA MAIN

En raison des services que nous rend la main, cet organe a excité de tout temps l'admiration des curieux de la nature.

La main d'ailleurs, tire son importance des relations établies entre elle et le cerveau : c'est dire qu'elle est l'instrument passif de l'intelligence et de la volonté et, que dans sa forme générale, elle peut révéler les aptitudes qui s'exercent par le jeu de ce petit appareil.

Il est très vrai qu'il y a une corrélation entre certaines formes de la main et certaines dispositions organiques et intellectuelles. C'est même sur ces données que repose cette prétendue science

qu'on appelle la chirognomie, à laquelle d'ailleurs il ne faut pas demander l'exactitude que ne peuvent lui donner les spéculations extravagantes d'un temps passé.

On doit à d'Arpentigny et à Carus quelques notions assez dignes de foi et qui peuvent être conservées. Ils ont ainsi admis une main élémentaire caractérisée par une grande paume, épaisse et dure et de gros doigts dénués de souplesse, c'est là la main vouée aux occupations grossières. La main motrice est la main carrée, à paume moyenne, creuse et ferme, à grand pouce, aux doigts spatulés : cette main exprime la locomotion, l'action et le mouvement. Courte et épaisse avec des doigts trapus cette main dénote la vivacité et l'inconstance, tandis que longue, elle dénote en général l'activité et l'amour du travail, se manifeste par sa force plutôt que par sa délicatesse et appartient aux personnes constantes dans leur sentiments.

La main svelte, délicate aux doigts effilés, dénote un sentiment développé et des goûts artistiques. Elle concorde généralement avec des traits expressifs, l'élégance des formes. Peu propre aux travaux manuels, elle est plutôt la main de la pensée et appartient aux littérateurs et aux artistes. On a

noté de légères nodosités dans les articulations phalangiennes chez les philosophes.

Ces mains fines semblent avoir été jusqu'ici une prérogative de l'aristocratie. La raison en est non seulement que des idées nobles et élevées raffinent également le corps, mais aussi et surtout peut-être en ce que la classe aisée a toujours été dispensée de ces travaux lourds et pénibles, se réservant seulement pour les travaux de l'intelligence.

Mais ces mêmes caractères peuvent se trouver dans la classe ouvrière, et les caractères opposés dans les classes aristocratiques, par suite sans doute du croisement des races ; le fait n'est pas rare. Il peut résulter aussi d'un changement devenu permanent dans la manière de vivre et dans les occupations qu'un revers de fortune peut entraîner. C'est ainsi que le fils du peuple qui par sa valeur et ses aspirations s'élève à des travaux supérieurs finit par avoir une descendance plus raffinée. Ajoutons encore que l'indolence, l'inaction et l'aisance ne sont point faits pour fortifier certains membres et les développer, que par suite leur forme plus délicate n'est que le simple résultat de leur inaction.

Ongles. — Pour les caractères à tirer des *ongles* je conseillerai à l'observateur de considérer ces derniers surtout en rapport avec les doigts qui les portent.

Chez les uns les doigts sont terminés par des ongles roses et jolis comme de l'émail tandis que chez d'autres ils ont un aspect dur et jaunâtre comme la corne. Le travail comme l'inaction exercent ici leur influence, je l'accorde, mais la raison n'est pas suffisante, car on trouve les deux sortes d'ongles dans toutes les classes de la société.

Il y eut un temps où l'on accordait une grande attention aux mains et à toutes les lignes qu'elles contenaient, sous prétexte que l'avenir s'y trouvait inscrit. Pure imagination toutefois, la nature n'agit point en marâtre, mais elle peut être aussi riche et aussi variée dans le grand comme dans le petit. On a remarqué également que ces lignes variaient d'individu à individu et que sur un million d'hommes, comme sur un même sujet, il était impossible de trouver deux mains aux lignes parfaitement semblables.

N'est-il pas remarquable avec quelle ironie la nature a forcé l'homme de mettre à nu précisément la tête et les mains, les parties qui peuvent dénon-

cer tout son être intime, alors qu'il est amené à cacher soigneusement ce qui ne révélerait presque absolument rien sur son compte. Le fait est d'autant plus curieux que celui qui peut avoir des raisons de se cacher sent parfaitement que ce ne sont ni ses jambes, ni ses bras, ni son corps qu'il devrait couvrir, mais bien ses mains et sa mine embarrassée.

Écriture. — Des observateurs se sont fait forts de reconnaître le caractère des individus à l'inspection seule de l'écriture. On peut, en effet, reconnaître des écritures énergiques ou molles, emportées ou calmes, élégantes ou grossières, selon que le sujet qui les avait tracées reproduisait des qualités correspondantes.

Une écriture égale, proprette, uniforme, indique certainement de l'ordre et de la précision, tandis qu'une écriture fuyante, tantôt nette et ornée, tantôt griffonnée et décousue, ne peut révéler un caractère de même nature.

Évidemment il peut y avoir de l'exagération à penser qu'on peut faire le portrait d'un homme à regarder seulement quelques lignes de son écriture. Beaucoup d'écritures sont insignifiantes comme

les caractères eux-mêmes. Mais ramenée à de justes proportions, la graphologie ou l'étude des caractères par l'écriture repose sur un fond de vérité et peut permettre des applications assez justes à moins que l'individu substitue de parti pris cette écriture apprise qui constitue la calligraphie courante et ordinaire enseignée par les maîtres d'écriture. Il n'est même pas rare de voir des personnes d'une même famille posséder une écriture ayant de grands points de ressemblance, de véritables airs de famille, sans même que le père ait appris à écrire à son fils.

Signes graphologiques.

La graphologie a pour but l'étude du caractère de l'individu d'après son écriture. De prime abord une telle prétention peut sembler surprenante et cependant rien n'est plus naturel. Cette courte étude pourra nous en convaincre.

En graphologie cependant comme en physiognomonie, la première condition exigée est le naturel, et j'appelle ici naturel tout ce qui ne vient pas d'un esprit qui s'étudie, qui pose et cherche à se mas-

quer. C'est ainsi que la plus jolie page d'écriture devient le plus déplorable sujet d'analyse tout comme une physionomie correcte ou étudiée devient indéchiffrable ; momentanément bien entendu, car sitôt que la nature reprend le dessus, sitôt que le sujet s'échappe un instant il devient la proie de son observateur.

Pour étudier une écriture il faut donc un passage écrit librement, couramment, sans recherche et sous la seule influence de l'état moral et intellectuel du sujet.

Les quelques règles que nous donnons ici sont le résultat d'observations sans nombre faites de tous côtés et sur les écritures les plus diverses.

Du reste rien de plus facile de nos jours que de se procurer une collection d'autographes ou de reproductions d'autographes. Et si le lecteur ne possède qu'une vingtaine de lettres ou écritures provenant de personnes dont il connaît la vie et les caractères, il lui sera fort aisé de vérifier ces règles et de les appliquer dans la suite à la correspondance qui pourra lui arriver.

1° Les lettres. — Les *natures douces* et

tendres affectionnent les *courbes* et les formes molles et arrondies.

Les *poseurs*, les vaniteux, les coquets, s'attachent toujours aux *fioritures*.

Les *orgueilleux* hissent très haut les jambages de leurs majuscules.

Les *natures fermes*, anguleuses, entêtées, tendent, au contraire, à *supprimer les boucles* et préfèrent les *jambages droits et anguleux*.

Les *excentriques*, les originaux, se reconnaissent toujours à des formes arrondies hardies et parfois agréables de leurs majuscules. Ils ne les hissent plus comme les orgueilleux, mais ils cherchent à leur donner une tournure artistique quelquefois assez mal réussie. En les lisant on pense à ces feutres à larges bords jetés négligemment sur une oreille.

Les *caractères mesquins*, avares, petits, égoïstes affectionnent de *vilains crocs*.

Les *francs égoïstes* qui ne voient qu'eux font *des massues* soit dans le corps des mots soit à la fin.

Les *natures aristocratiques*, orgueilleuses, qui aiment la vie brillante, ceux qui ont l'orgueil de supériorité, de famille, de situation ou de capacité

font des *jambages de hauteurs inégales* et en descendant.

Les *timides*, les gênés, joignent les jambages *sans aucune harmonie ;* on dirait que d'un jambage à l'autre ils ont changé de position.

Les *rigides*, ceux dont la tête travaille à dominer le cœur, redressent verticalement les jambages *sans la moindre courbe*. Ils affectent la lettre *perpendiculaire*.

L'*artiste* se reconnaît à son goût pour les formes gracieuses et légères, parfois aussi trop prétentieuses et excentriques.

Le *toqué* se reconnait toujours dans une écriture bizarre et singulière.

Une *imagination dévergondée*, en route pour la folie, ne sait que faire pour rompre la régularité et l'équilibre de son écriture.

2° Les mots. — Les lettres non liées dans les mots sont le signe graphique de la faculté de l'intuition. Tous les cerveaux intuitifs, théoriciens systématiques, arrivant à l'idée par le procédé de production, de création, d'intuition et non point par l'observation, la comparaison, la déduction logique et le raisonnement, affectionnent l'écriture

brisée, non liée, à lettres jettées brusquement l'une contre l'autre.

Les lettres liées dans les mots sont, au contraire, le signe graphique de la faculté de déduction. Les cerveaux déductifs, logiciens, raisonneurs qui arrivent à l'idée par la comparaison et la discussion ont cette écriture où tout est lié, enchaîné, où rien ne sépare les lettres.

Les dernières lettres des mots *plus hautes* que les premières signifient franchise, ouverture d'âme, naïveté et répulsion pour tout ce qui est ruse et dissimulation.

Les dernières lettres des mots *plus basses*, allant en diminuant ou gladiolées, signifient finesse, ruse, dissimulation et pénétration.

3° Forme des barres :

Très longues chez les vifs ;

Petites et fines chez les faibles de volonté ;

Terminées par des crocs chez les tenaces ;

Terminées par des traits massués chez les résolus.

4° Direction des lignes. — Les lignes sont :

Horizontales chez les calmes ;

Ascendantes chez les ardents ;

Descendantes chez les mélancoliques ;

Sinueuses chez les diplomates fins et rusés ;

Rigides comme de petites barres d'acier chez les inflexibles.

Quand les lignes et les mots sont fortement espacés ils signifient clarté d'esprit et de jugement.

Les lignes et les formes trop enchevêtrées et confuses sont la marque d'un esprit également confus et sans jugement.

Ce sont là des caractères généraux qui peuvent suffire pour compléter l'étude de l'individu. Nous terminerons ce chapitre en reproduisant quelques autographes de savants qui ont été commentés par M. Desbaroles, dont la compétence est bien connnue en cette matière.

La signature avait été supprimée sur les pièces soumises à l'analyse.

Montgolfier (Joseph-Michel), inventeur des aérostats, dont la première expérience eut lieu à Annonay, devant les états du Vivarais, le 5 juin

1782, né à Vidalon-lez-Annonay, en 1740, mort en 1810.

vous doutez Mon cher ami que cette Lettre n'est absolument
que pour vous et qu'il ne doit en rester aucune tracé.
je vous Salue cordialement. Vostre devoué amy.
Montgolfier

Homme de règle, de devoir, d'exactitude, cherchant la clarté, les causes, tenace, persévérant, assez dominateur de sa nature, déductif complet, ne sacrifie pas aux intuitions ; pour lui deux et deux font quatre, et il ne sort pas de là. Économe, réglé, résistant, calme, n'aime pas à être tourmenté, ni même à être distrait dans son travail ; il est appliqué, positif et même pratique, il ne croit guère que ce qu'il voit par lui-même, et n'admet pas les excentricités échafaudées sur des probabilités ; connaissant sa valeur, mais simple par cela même, d'une régularité absolue, il est esclave de tout ce qui est établi, esclave surtout de l'habitude.

Aime le spectacle de l'ordre, surtout dans l'endroit qu'il habite, est sérieux et même minutieux dans son travail, a quelque personnalité.

A. du cœur sans doute, mais peut-être plus de tête que de cœur ; est toutefois un ami sérieux et

de bon conseil, est despote sans orgueil, est clairvoyant et simple, homme utile.

Buffon (J.-L. Leclerc, comte de), né à Montbard (Côte-d'Or), en 1707, mort à Paris, en 1788. Membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française, intendant du jardin du roi.

quittance des 58 exemplaires en feuilles du sixième volume in 4° des oiseaux

Le Cte de Buffon

Plus Recu six exemplaires en la

Le corps de la lettre est épais, de grandeur inégale et de forme irrégulière; les lettres sont tantôt liées et tantôt juxtaposées ; les mots sont espacés harmoniquement et suivent un mouvement d'inclinaison descendante, les finales sont courtes.

C'est une combinaison heureuse, puissance égale d'intuition et de déduction; l'auteur est logicien un peu penseur, idéaliste et positif; il est capable de créer des idées et de s'assimiler les idées d'autrui ; il conçoit aussi facilement qu'il raisonne.

C'est un encyclopédiste ; c'est en tout cas un esprit d'élite.

Chaptal (J.-Antoine, comte), né à Nogaret (Lozère), en 1756, mort à Chanteloup en 1832. Professeur à l'École polytechnique, membre de l'Institut (Académie des sciences), ministre de l'Intérieur, pair de France.

mon cher et respectable ami,
j'aurois bien désiré pouvoir faire
quelque chose qui vous fut agréable

Le cte Chaptal

Les lettres sont petites, renflées, fortement appuyées, pâteuses ; leur mouvement est vertical, leur forme irrégulière ; les *t* sont barrés lourdement les finales allongées ; les lettres sont liées, les mots tassés ; les lignes descendantes.

C'est une nature à volonté forte, à instincts positifs, c'est un logicien, un raisonneur, un analyste, mais c'est un esprit un peu confus, qui voit mal les choses et qui ne les saisit que sous un seul aspect.

Cuvier (Georges-Chrétien-Léopold-Frédéric-Dagobert, baron), né à Montbéliard en 1769, mort à Paris en 1832. Professeur au Muséum et au Collège de France, membre de l'Académie des sciences, de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions, pair de France.

Vous me mettez ainsi à même de montrer pour cette affaire le même zèle que j'ai déjà eu occasion de témoigner lorsqu'elles ont passé au comité. Mille compliments et amitiés.

G. Cuvier

Les lettres sont de forme irrégulière, mais liées; les mots sont séparés; les lignes de mots sont rigides; les crochets, hardis ; les fioritures, élégantes ; les *t* sont barrés énergiquement ; les finales descendent.

L'auteur a une grande faculté pour développer les deux forces de la conception et de la comparaison, mais la force de comparaison domine : c'est un logicien ; il est maître de lui et se consacre à son œuvre d'investigation ; il arrive à ses découvertes plutôt par sa grande puissance de déducti-

vité que par celle de l'intuivité. C'est un passionné et un ambitieux.

Arago (Dominique-François), né à Estagel (Pyrénées-Orientales), en 1783, mort à Paris en 1853, membre de l'Académie des sciences, directeur de l'Observatoire et du Bureau des longitudes, député, ministre de la guerre et de la marine.

J'allai vous chercher dimanche dernier, boulevard des Italiens. Le magasin de Mr Pacini était fermé; dans l'allée voisine je ne trouvai aucun qui-vive à aucun étage, pas même chez la marchande de chapeaux de paille. Voilà donc

F. Arago

ce 10 juin 1835

L'écriture est harmonique, claire, facile, elle charme; les lignes sont onduleuses; les mots espacés régulièrement entre eux; les lettres ténues, minces, d'égale hauteur, bien liées; les majuscules et les fioritures élégantes; les finales, allongées et recourbées.

C'est une personnalité, une nature impressionnable ayant un vif sentiment de la forme et douée d'instincts élevés ; il y a de la clarté dans l'esprit, de l'ordre dans le jugement, de l'ardeur dans la conception, de la franchise dans le caractère [1].

Littré (Maximilien-Paul-Émile), auteur du *Dictionnaire de la langue francaise* (1871) et du *Dictionnaire de médecine*, sénateur, membre de l'Académie française, né à Paris le 1er février 1801. mort à Paris le 2 juin 1881.

Je porte un très vif intérêt au jeune de Mesmay, qui passe son examen de bachelier ès lettres vendredi 5 août. Soyez, je vous en prie, aussi bienveillant qu'il vous sera possible pour mon recommandé. Je vous en serai très reconnaissant. Il espère beaucoup en son travail et en ses bonnes dispositions, mais un peu d'aide fait toujours grand bien.

Agréez, Monsieur et cher confrère, l'expression de mon dévouement.

E. Littré

Intuitif, moins de consistance, moins d'énergie,

[1] Nous ajouterons un détail qui passe souvent inaperçu, c'est que le paraphe de la signature d'Arago est la répétition de son nom renversé.

plus de fantaisie, d'imagination, d'invention, plus fluctuant, moins solide, mais pourtant clair, un peu despote, de l'ordre, de l'*économie*, une certaine confiance en soi, ayant des éclairs de déduction qui peuvent le faire admettre parmi les équilibrés, nerveux, souvent agacé, *ambitieux*, cherche à s'élever, son énergie est tournée par là, est sensitif, un peu féminin, n'admet pas volontiers la critique, a de la finesse, du savoir-faire, de l'impénétrabilité, les qualités nécessaires à s'élever le plus haut et le plus rapidement possible, arrivera par conséquent, s'il n'est pas arrivé déjà.

Pasteur (Louis), né à Dôle (Jura) en 1822. Professeur à Strasbourg, à Lille, directeur des études à l'École normale, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française.

Je suis fort heureux de la confirmation que vous me donnez du calme dans l'état de santé de votre grand et illustre maître.

L. Pasteur

Écriture forte, énergique, de forme irrégulière ; les lignes des mots sont rigides ; les mots, bien espacés, mais non terminés ; les lettres, au corps renflé, verticales et tantôt liées, tantôt juxtaposées ; les finales, courtes et gladiolées ; les points, accentués.

C'est un homme à compréhension vive, il suppose qu'on doit le comprendre même dans ses à peu près ; il a l'esprit lucide, la vue claire des objets (clarté de l'esprit et du jugement) ; il est maître de ses impressions ; il a une égale puissance d'induction et de déduction, d'idéalisme et de logique ; il est capable de création et d'assimilation d'idées.

Lesseps (Ferdinand de), né à Versailles, le 19 novembre 1805. Diplomate, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française. A percé l'isthme de Suez, et perce l'isthme de Panama.

Écriture ferme, expressive, hâtive, mais calme; la ligne est droite; les mots ont un mouvement rectiligne : chaque ligne, chaque mot semble une petite tige d'acier inflexible ; les lettres sont inclinées, ténues, délicates, fines, liées ensemble; les finales sont allongées; les *t* barrés énergiquement.

C'est un homme pratique, décidé, actif, entreprenant, persévérant, sûr de lui, déductif avant tout; c'est en même temps une nature fine, sensible, noble et généreuse.

CHAPITRE XVII

DES FORMULES CONVENTIONNELLES DE POLITESSE DANS LEURS RAPPORTS AVEC L'EXPRESSION DES SENTIMENTS

Il est certaines formules conventionnelles admises de politesse dont l'usage habituel nous est devenu en quelque sorte une seconde nature. C'est à elles qu'appartiennent l'inclinaison de tête, le coup de chapeau ou la poigné de mains réciproque quand on aborde quelqu'un; toutes formules qui portent le nom de salut. Les manières dont on donne et dont on rend le salut peuvent encore constituer par leurs signes physionomiques un langage riche quoique muet. Sans doute c'est autant le caractère et la disposition d'humeur du moment que le degré d'éducation et les conditions sociales qui dictent la forme

et l'expression du salut. Tout homme sait comprendre d'un coup d'œil involontaire, presque instinctif, la signification du salut qui lui est adressé et sait ainsi en général mesurer exactement le degré d'éducation, de bienveillance, de considération ou d'indifférence qu'on lui témoigne. C'est dans le regard, l'expression et le maintien qui accompagnent le salut que l'ami cherche à son insu la confiance de son ami, l'ennemi la défiance chez son adversaire, l'employé l'espérance ou la crainte pour son supérieur. Tandis que le rusé serviteur connaît au premier salut l'humeur de son maître et sait régler sa conduite en conséquence, le solliciteur sait malgré lui conclure au succès ou au revers de sa démarche à la manière dont il est accueilli et congédié ; découragé lorsqu'une physionomie froide, ironique, malicieuse ou sévère accompagne le salut, il puisera la confiance et le courage dans l'expression de bienveillance et la prévenance de son protecteur.

Si l'orgueilleux soulève à peine son chapeau avec un maintien raide et paraît à peine remarquer de son regard distrait et arrogant celui qu'il a à saluer, le modeste et l'humble découvrent complètement leur tête, abaissent fortement leur chapeau et ac-

compagnent ce mouvement d'une inclinaison de tête et d'un œil attentif et soumis. Le salut de l'amitié ou de la confiance a sans doute une tout autre expression que celui de la simple politesse et des convenances mondaines. L'homme étourdi, léger ou distrait salue d'un geste tout autre que l'homme grave et réfléchi. L'homme faux, hypocrite et le servile qui cherchent à se glisser dans le monde par la souplesse de leur échine et par le mielleux de leur sourire repoussant mettent dans leurs formes de politesse une expression différente de celles de l'homme ouvert et loyal. La femme légère n'a pas le salut de la modestie. Lorsque la grossièreté et la rudesse sont passées dans les habitudes, le salut n'est plus le même que celui de l'éducation et de l'urbanité. L'affection et la frivolité se traduisent dans ce signe autrement que la simplicité et la modestie. La sincérité, le naturel et l'amabilité nous tendent la main librement et sans arrière-pensée; la vanité et la fatuité ne font jamais les premiers pas, soit par crainte de compromettre leur dignité, soit plus souvent par manque de tact. Ces indications éparses suffiront pour le lecteur, et je ne m'engagerai pas plus loin dans ces considérations, sous peine d'une énumération fatigante. Chacun, d'ailleurs,

s'il est pourvu d'un œil observateur, pourra facilement compléter les observations.

La manière d'incliner la tête en saluant nous dévoile aussi bien le caractère d'une personne que son degré d'éducation et d'instruction.

Tandis que l'homme d'usage, qu'une personne éduquée sait de cette manière donner des marques évidentes de son esprit, de sa grâce et de son tact, l'homme rude et grossier ne montre dans sa révérence gauche et gênée que niaiserie et maladresse. Une personne de rang incline la tête sans baisser les yeux, l'hypocrite ou l'homme servile courbe le dos et la tête d'une manière si raide et si exagérée que son visage tout entier se dérobe au regard. Entre ces deux extrêmes, on peut observer toutes les nuances qu'un œil attentif n'aura pas de peine à distinguer.

Si simple que soit une poignée de main, il y a dans les manières de la donner des traits révélateurs pour le caractère de la personne. Le lecteur n'a qu'à se rappeler les diverses particularités qu'il a observées à cet égard sur toute personne dont il a serré la main.

Qui pourrait, par exemple, attendre quelque générosité de celui qui offre deux doigts à serrer

et qui fléchit les autres dans la paume de la main? (fig. 79).

Une main offerte avec froideur et retirée aussitôt que les convenances l'indiquent montre un caractère froid, peut-être égoïste et dur. Au contraire la main qui cherche la vôtre et l'étreint avec force et chaleur décèle une réelle sympathie pour son semblable (fig. 80).



Fig. 79.
Poignée de main froide.



Fig. 80.
Poignée de main cordiale.

Au moment d'une poignée de main, il semble qu'une partie du cœur passe à travers les doigts. Quiconque en a fait l'expérience n'oubliera jamais ce qu'il a éprouvé en serrant la main d'un ami défaillant lorsque la langue a cessé de parler.

Une bonne et cordiale poignée de main (fig. 81) prouve un caractère chaud, ardent, actif, tandis qu'un serrement léger, mou (fig. 82) indique un caractère opposé. Une main froide, moite, offerte sans chaleur (fig. 83), fait naturellement penser à quelque mauvais état de la santé, alors que la

circulation languissante de cette partie témoigne de quelque souffrance, à moins que l'exercice corporel ne ramène la chaleur et la vie. C'est d'ailleurs le propre de l'activité d'obliger le sang à circuler



Fig. 81.
Poignée de main d'un homme actif.



Fig. 82.
Poignée de main d'un homme mou.

également dans toutes les parties du corps, et, lorsque quelque région du corps fonctionne plus



Fig. 83.
Caractère faible.



Fig. 84.
Caractère affable.

que les autres, la circulation y devient plus active et le sang plus abondant. On reconnaît à la force et à la largeur de leurs mains le forgeron qui manie le marteau, le matelot qui grimpe dans les cordages, le moissonneur qui se sert de sa faulx.

Une main donnée largement et cordialement est le véritable signe de l'urbanité et d'un caractère affable; elle signifie toujours : Soyez le bienvenu, ou : Que Dieu vous accompagne! (fig. 84).

Il est d'usage, dans la classe laborieuse surtout, de donner des poignées de main si vigoureuses qu'on retire une main toute meurtrie ; si c'est là un signe de bonté et de forte affection, c'est également celui d'une éducation peu raffinée.

En résumé, on peut dire que la main trahit très souvent notre caractère qui se révèle dans son énergie, dans ses émotions, dans sa faiblesse par la manière dont nous serrons la main de notre semblable.

CHAPITRE XVIII

LA DÉMARCHE

INFLUENCE DES CONDITIONS SOCIALES SUR LA DÉMARCHE ET LA PHYSIONOMIE

Tous les sentiments et les penchants se traduisent au dehors par une certaine manière d'être des mouvements. Cette sorte de langage naturel qui les exprime se comprend tout naturellement, et l'on pourrait même dire qu'il a souvent plus de poids que les paroles. D'ailleurs si nos mouvements, notre démarche, sont en désacord avec la parole, c'est celle-ci qui succombe dans la lutte, et l'action est en fin de compte le langage auquel on accorde sa confiance comme étant celui de la vérité. Une démarche dissimulée ne se soutient pas longtemps et le naturel ne tarde pas à reprendre le dessus.

L'allure d'un homme de taille élevée, bien conformé et droit (fig. 85) peut indiquer à la fois de la dignité et de la fermeté. Un tel homme, conscient du libre exercice de ses forces physiques, ne



Fig. 85.
Démarche ferme.



Fig. 86.
Démarche irrésolue.



Fig. 87.
Démarche vaniteuse.

mourra pas de consomption, car il porte la poitrine ouverte et les épaules rejetées en arrière. Sa respiration est libre et sa vie sobre ; toutes ses fonctions s'exercent avec une même intensité, et de leur bonne harmonie naissent la santé et la satisfaction de cet homme qui vit en paix avec lui et avec tout le monde.

Celui qui marche courbé, la poitrine basse, les épaules serrées, a peu d'orgueil, mais possède un grand degré de bonté et de prudence (fig. 86). Il

a l'habitude de saluer très bas et de rester un certain temps dans cette attitude, et lorsqu'il se retire il est toujours votre très humble serviteur. Il demande souvent pardon et cède le pas à tout le monde. Bien qu'intelligent, il n'est pas apprécié, et s'il a reçu une instruction solide, il n'a pas assez de confiance en lui-même pour exercer sans crainte sa profession. La vie est manquée pour lui, et son pas sera toujours timide, irrésolu et incertain.

Une grosse personne querelleuse, vaniteuse, mais peu prudente, ira toujours de l'avant, comme si rien ne devait lui résister. Si sa base de sustentation est large, elle marchera d'un pas lourd sur les talons (fig. 87). C'est une nature tapageuse et peu fine, que réjouit la vue d'une table bien garnie ; c'est pour elle que semble fait le dicton : *Charité bien ordonnée commence par soi-même*, et on lui voit joindre l'action au précepte. Sans négliger aucun de ses intérêts, un tel homme escompte à un taux usuraire et ne prête jamais que sur bonnes garanties. C'est un excellent juge de plats fins et de bons vins. Il se plaît dans le *statu quo* et s'oppose à toute innovation bonne ou mauvaise. Il n'aime pas les réformes et regarde presque comme du temps perdu celui qu'on met à apprendre à lire et à écrire aux enfants.

Tout son univers tient sous son habit. Sa démarche vaniteuse est plus lourde que légère, car il n'avance que sur les talons. Quand il vous tend la main, c'est qu'il vous accorde le privilège de la lui serrer.

Une mise recherchée est le comble de l'élégance (fig. 88). Le fashionable étudie les attitudes qu'il observe au théâtre ou dans les cercles ; il redit les pièces de vers à la mode et recherche la société des salons et des courses. Il est au courant des jeux en faveur. Son cerveau est étroit, son esprit petit et toute sa personne porte le cachet de son esprit. La femme qui l'a épousé a trouvé plus de mousse que de fond chez cet homme affecté et sans caractère.

La figure ci-jointe est le portrait de l'effronterie (fig. 89). Si l'extérieur est celui d'un homme, l'esprit est celui d'un dandy qui sait caqueter quelques mots d'anglais, d'allemand et d'italien recueillis comme il peut. Il se donne des airs d'étranger et sa parole scandée vante les belles actions qu'il a faites. Il ne vous salue jamais qu'à moitié et sa démarche est plutôt celle d'un dindon qui marcherait sur des charbons ardents. L'égoïsme la vanité, la fourberie et l'orgueil se sont donné rendez-vous chez lui pour en faire un homme commun, vaniteux et méchant. Il ne travaille pas,

mais vit de jeux et d'expédients. Il n'y a ni dignité, ni affection, ni loyauté à attendre de cet homme.

La vanité lui fait prendre des attitudes recherchées ; le chapeau est sur le côté de la tête, le pouce est souvent mis dans l'entournure de son



Fig. 88.
Démarche fashionable.



Fig. 89.
Démarche effrontée



Fig. 90.
Démarche grave.

habit pour lui permettre de faire parade des joyaux qu'il porte aux doigts. Son langage bizarre et ses remarques singulières sont en rapport avec sa démarche.

Une personne dont l'esprit est sincère, honnête mais peu cultivé, marche tout droit devant elle, sans pencher à droite ni à gauche, mais si elle possède une certaine énergie, son allure aura plus

de lourdeur que de légèreté. Avec l'éducation l'allure prend de la régularité et de la gravité (fig. 90).

Une personne dissimulée et rusée a une démarche furtive comme celle du renard, pèserait-



FIG. 91.
Démarche lourde.



FIG. 92.
Démarche somnolente.



FIG. 93.
Démarche du flâneur.

elle deux cents livres. Le caractère est difficile à connaître ; un esprit supérieur seul peut arriver à démasquer les desseins d'une telle personne.

Le paysan grossier et indiscipliné (fig. 91) marche pesamment avec ses gros souliers partout où il se trouve. Son allure est celle d'un cheval de trait à la remonte d'un fardeau sur une pente, elle est lourde, lente et traînante.

Lorsque le sujet manque d'énergie et de volonté, en même temps que de sensibilité, la démarche devient lente et lourde, et c'est à peine si le pied se détache du sol (fig. 92). Sans but ni ambition, de telles personnes passent leur existence dans une sorte de demi-sommeil, l'esprit à moitié congelé et propre à rien. Tout le travail de leur pensée se borne à calculer les misères de leur existence qu'elles regardent comme un malheur et à soigner les maladies imaginaires avec des remèdes charlatanesques.

Un homme rêveur marche en étourdi, tandis que celui qui s'arrête à tout objet qui frappe ses yeux prend la démarche d'un flâneur (fig. 93); le premier porte la tête penché en avant, le second la tient relevée à la recherche de toutes les nouveautés. Aussi cette démarche saccadée et irrégulière trahit-elle souvent l'étranger qui visite pour la première fois une grande ville et sacrifie la gravité de son maintien pour satisfaire sa curiosité et faire connaissance avec l'inconnu. Si cette allure passe dans les habitudes, elle devient désordonnée et traînante, et le regard distrait avec lequel l'individu voit toute chose lui donne une expression d'insignifiance et de légèreté.

Une personne prudente, redoutant toujours des dangers imaginaires, ressemble avec sa démarche à celle qui craint toujours de trébucher à quelque obstacle ou de tomber dans un fossé. Son allure est embarrassée, indécise, tranquille comme son caractère (fig. 94). Dans la vie, ces personnes prudentes épargnent ce que d'autres dépensent.

La démarche est toujours en harmonie avec le caractère. L'homme humble a une démarche humble; un dignitaire fier de ses titres a une allure posée; le vaniteux une allure hautaine; celui qui espère marche légèrement comme soutenu par l'espérance, tandis que le désespéré traîne les pieds et semble plutôt se rendre à la prison qu'obéir à son devoir; l'homme doué de volonté a une allure ferme et énergique, tandis que le paresseux et l'indolent ont l'allure de leur caractère.

Observez dans la figure 95 comme cet homme est étroitement boutonné dans sa redingote qui le serre. C'est la marque d'un esprit rusé et caché. Quand il ouvre sa bourse il prend soin de se tourner afin qu'on ne le voie pas et qu'on ne soit pas tenté par son argent. Ses poches sont verrouillées et le pick-pocket ne peut pas y pénétrer. Esprit ordonné, il met tout à sa place et cache si bien toute chose

qu'en devenant vieux sa mémoire le trahit et ne peut lui rappeler où il a caché ses objets. Sa conversation ressemble à son extérieur, et jamais cet homme ne vous donne une réponse franche, catégorique, mais s'il ne vous trompe pas sur le moment, soyez sûr qu'il vous laissera vous tirer seul



Fig. 94. Démarche embarassée. Fig. 95. Démarche de l'homme rusé. Fig. 96. Démarche du prodigue.

d'une fâcheuse affaire et ne vous tirera pas de votre erreur. Lorsque la ruse est portée trop loin, elle donne au caractère une fausseté qui déteint sur toutes les autres facultés. Cette fausseté se montre alors dans la démarche, la conversation et toutes les circonstances de la vie. L'écolier astreint à un travail gênant cherche dans la supercherie le

moyen de trouver des distractions. Il s'établit même entre la ruse de l'élève et la surveillance étroite du maître une lutte qui finit par tourner à l'avantage du premier.

L'absence de ruse s'allie généralement à une certaine prodigalité. L'individu prodigue possède une face ouverte, il ne boutonne qu'à moitié ses habits (fig. 96). Si la mode le permet, il porte des cols bas et souvent il laisse son argent épars dans sa poche sans prendre la peine de le cacher. La vraie sincérité ne dit que ce qu'elle sait et se chagrine de voir que le voisin n'agit pas de même.

L'amour de la notoriété se montre dans la mode et l'originalité. Hommes et femmes expriment leur caractère en faisant étalage de leur toilette. Les meilleurs esprits, dépourvus de toute excentricité, font preuve de bon goût en n'attirant pas l'attention par leur extérieur. Les hommes d'esprit vulgaire portent sur leur personne de véritables collections de bibelots et marchent en se démenant. Un individu peut montrer autant de vanité en rabattant un vieux chapeau sur les yeux qu'en collant exactement chaque cheveu de sa tête à sa place.

Les personnes d'un goût raffiné portent en général des vêtements d'une couleur nuancée et rompue

appropriée à leur caractère et adaptée aux circonstances. Par une sorte d'association naturelle les tempéraments sanguins préfèrent les couleurs rouges; les personnes d'un tempérament bilieux portent surtout des couleurs foncées, tandis que les lymphatiques aiment le jaune ou l'orange. Mais l'éducation et le bon goût modifient beaucoup les tendances naturelles et font mieux apprécier l'association des couleurs dans l'habillement.

CHAPITRE XIX

PHYSIONOMIE DES TEMPÉRAMENTS



FIG. 97.

Les tempéraments.

La *physionomie en général* nous indique aussi l'état de la santé du sujet, et c'est là du reste un détail auquel nous sommes déjà tous habitués.

La première parole que l'on adresse à son ami n'est-elle pas pour sa santé, et ne cherche-t-on pas à vérifier sur-le-champ par un coup d'œil sur le visage, la vérité d'une réponse souvent évasive?

L'amitié et l'intérêt que l'on porte à quelqu'un nous font découvrir la moindre modification. Quand nous avons reconnu de la sorte un œil un peu mat, des paupières allongées, des yeux cerclés, une bouche un peu lâche, une peau pâle ou troublée, nous sommes sûrs que le sujet souffre et nous ne devons cette conviction qu'à notre inspection physionomique. Le physique réagit sur le moral et l'intelligence réagit à son tour sur les traits correspondants de la physionomie. Quel ne serait pas l'embarras du médecin s'il n'avait pas cette ressource?

Cette indication générale suffit pour mettre l'observateur sur la bonne voie. Quelques idées jetées dans une tête intelligente et une piste indiquée valent souvent mieux qu'une foule de règles peu précises.

En dire davantage serait sortir de notre sujet, et l'étude si intéressante du facies au point de vue de la santé est du ressort de la médecine.

Cependant la prédominance de l'un des systèmes organiques sur tous les autres entraîne pour l'économie et en particulier pour l'habitude extérieure du corps et de la physionomie des modalités spéciales que le physionomiste doit connaître.

On admet généralement quatre tempéraments : ce sont les tempéraments *flegmatique*, *bilieux*, *sanguin*, et *mélancolique*. Leur mélange produit une foule de modifications parmi lesquelles l'un quelconque des quatre tempéraments nommés prédomine toujours.

Au *tempérament flegmatique* correspondent les formes pleines, rondes, unies, des joues et un menton charnu, des yeux souvent clairs, un peu mats, un nez rarement bien modelé, et un sang où la lymphe et l'eau prédominent. Le flegmatique est froid et lourd ; il se fait toujours remarquer par une certaine apathie. Sa démarche, son regard, toute sa mine, portent un cachet de calme et de repos ; tout en lui annonce la quiétude, l'immobilité et une satisfaction difficile à troubler. En toutes choses il préfère le repos, et comme la parole lui demanderait de mettre son corps et son âme en activité, il préfère le silence et l'on pourra le fréquenter des

heures et des journées entières sans le voir desserrer les dents ; pour faire connaître son opinion il dira tout au plus le strict nécessaire. Les passions sont pour lui comme si elles n'existaient pas. Si par hasard il est enfin surexcité, la tempête devient épouvantable. Mais il est difficile à émouvoir et il ne sacrifie son calme ordinaire que dans l'espoir de le rendre plus agréable encore; pourvu toutefois que l'effort qu'on lui demande ne soit pas de trop longue durée. Chaque fois qu'un obstacle vient à s'opposer à sa tranquillité, il développe une énergie presque étonnante pour la retrouver.

Le *tempérament bilieux* étant un des plus importants, nous le traiterons ici avec quelques développements. Particulier aux climats secs et brûlants, il est entretenu et développé encore par un régime trop animal, à viandes noires, salées, fumées, épicées; par l'usage habituel de boissons excitantes telles que le thé, le café; par la vie sédentaire, agitée par des contradictions, par les combats littéraires, les polémiques, les travaux excessifs de cabinet et les passions violentes.

Les sujets d'ordinaire ont une stature assez carrément établie; leur peau est basanée ou d'un jaune terne, rugueuse, épaisse, chaude et sèche;

leur système pileux noir et parfois crépu. On peut les reconnaître aussi à la fermeté de leur station, à leurs mouvements brusques, énergiques et significatifs, à leur contenance fière et audacieuse. Leur physionomie est sérieuse, quelquefois même sombre et sévère, exprimant l'indépendance et la résolution.

L'intelligence chez eux est moins de l'imagination et de l'esprit que du génie, et ils se font apprécier plutôt par la précision de leur jugement, par la puissance de leur raisonnement, par la profondeur et l'importance de leurs aperçus, que par le brillant et la finesse de leurs conceptions. Leurs pensées vastes et sérieuses s'appliquent moins aux détails qu'à l'ensemble des choses. Il y a de la hardiesse dans leurs conceptions, de la maturité dans leurs résolutions, du courage, de la persévérance dans l'exécution de leurs projets. Leur attention forte et soutenue recherche les travaux graves et utiles et leur fait éviter les occupations et les distractions frivoles. Leur style est rapide, expressif et brûlant; leur élocution calme, mesurée et positive dans la conversation ordinaire, devient âpre, saccadée et foudroyante, dans les grandes émotions.

Les passions chez eux offrent des contrastes impossibles à comprendre sans une étude sérieuse et approfondie. A côté de la grandeur d'âme, de la générosité, du courage sans exaltation, de l'audace, d'une vertu sévère et d'un dévouement héroïque, on trouve la jalousie, l'ambition, l'envie, la dissimulation, la haine et jusqu'à la perfidie et la cruauté. Le bilieux nous offre alternativement l'exemple des vertus les plus sublimes et des forfaits les plus affreux. C'est ce tempérament qui fournit presque seul ces hommes extraordinaires qui viennent étonner l'univers par leur brusque apparition, et dont l'histoire dit alors : Ils ont fait trop de mal pour qu'on en puisse dire du bien, et trop de bien pour qu'on en puisse dire du mal.

C'est ici que l'empire de la raison sur les impulsions de l'instinct est le plus nécessaire et le plus difficile à maintenir.

Le sujet bilieux est excessif en tout ; la plus faible contradiction l'irrite, le blesse et entraîne la fermentation de son fougueux caractère. Aussi devient-il insupportable et aveugle quand il se laisse aller à ses mouvements irréfléchis. Mais s'il maîtrise par une raison supérieure la force et la vivacité de ses passions, il parvient à faire de

grandes choses, à vaincre les obstacles les plus insurmontables en apparence, et à révolutionner le monde au besoin. Tels furent Pierre le Grand, Mahomet, Cromwel et Napoléon Ier.

Si le sujet a des vertus, elles sont le résultat de luttes et de victoires de la raison sur l'instinct. Aussi l'indulgence doit-elle amoindrir ses défauts et la reconnaissance encourager ses efforts. Il est capable de tout; à la société de le deviner, de le diriger quand il en est temps encore et d'en faire un instrument utile au progrès et à l'humanité.

Le sujet au tempérament *sanguin* a les traits fins, le visage oval, bien proportionné, franc, ouvert et alerte, des yeux clairs, un nez rarement trop long et jamais un front trop haut et mal proportionné, le teint finement coloré, un sang riche et une circulation active. Toute sa physionomie a la mobilité du mercure, une mobilité de tout instant. Fait pour le plaisir et les joies de la vie, plein de bienveillance, toujours éveillé et gai, il pourrait goûter le bonheur le plus pur de la vie terrestre si sa légèreté insurmontable n'entraînait le plus souvent de fâcheuses conséquences. Il entreprend tout avec ardeur et perd courage sitôt que les difficultés ne cèdent pas au premier effort. La

nature ne lui a rien refusé des charmes extérieurs, mais il semble, chez certains sujets, qu'elle leur ait donné ces dons en pure perte, tant ils sont dépourvus du reste ou paralysés par leur légèreté.

Avec la vive imagination qui lui est propre, il saisit tantôt et poursuit avec la plus grande rapidité l'idée la plus compliquée, et l'instant d'après il l'abandonne inachevée pour courir après une autre dont le sort ne sera pas meilleur. C'est le résultat d'un caractère trop superficiel, trop mobile, qui manque de persévérance et vit sans souci. Le sanguin est objectif et tire ses connaissances des circonstances communes de la vie. Il ne voit et n'entend que rarement ce qui n'est pas directement sous son nez, jamais il n'essaiera de chercher ni d'abstraire.

A chaque instant il commet une erreur ; mais il se pardonne aussi facilement à lui-même qu'aux autres. Sa démarche est toujours légère, alerte et vive ; son extérieur vif et agréable ; il a l'air aimable, ouvert et entreprenant. Il a toujours mille choses charmantes et nouvelles à vous dire, mais qui n'ont aucune valeur ni portée. Se taire, il ne le saurait ni de la bouche, ni des yeux, et dans ses moments d'éveil il se fera toujours à lui-même et

aux autres mille promesses avantageuses, mais qu'il ne tiendra jamais. Son bavardage irréfléchi devient parfois insupportable, mais sa gaieté toute cordiale et sa bienveillance naturelle lui assurent toujours le pardon de ses fautes. Ce qu'il ne comprend jamais, c'est pourquoi les autres ne lui ressemblent pas?

Le tempérament mélancolique a le front proéminent et un peu excavé du côté des tempes; ses lèvres sont minces et serrées; les yeux ont une expression péniblement sérieuse; le nez est souvent long et pointu; les traits secs et très prononcés sont recouverts d'une peau mate et jaunâtre; il est nerveux, excitable et sensible.

Le mélancolique reste renfermé en lui-même; il est craintif, prévoyant et peu communicatif, car il est toujours long et difficile de gagner sa confiance et de se mettre avec lui sur le pied de l'intimité. Dans son caractère méfiant et calculé, il trouve à chaque instant un motif pour revenir sur le passé, un reproche à faire à propos de choses insignifiantes. L'effet de l'ironie, du ridicule ou du satirique se montre chez lui mieux que partout ailleurs, et dans une conversation il aime à s'attacher à une idée, à la retourner et à lui trouver toujours

le côté le plus pénible ; quand d'autres changent le sujet du dialogue il ne quitte qu'avec peine la pensée qui s'est emparée de lui. Sa nature le rend propre aux recherches calmes et patientes. Mieux que tout autre il est fait pour vivre d'abstractions et pour s'attacher d'autre part à ceux qu'il aime et qu'il a admis une fois dans son cercle. Il sait poursuivre son but avec une patience telle que rien ne l'arrête ni ne le décourage. Tandis que le sanguin cherche son bonheur dans le bruit du monde, le mélancolique le trouve en lui-même, dans la solitude, dans l'équilibre et dans la juste mesure qu'il sait garder.

Dans le bruit du monde il est dépaysé et incompris, car il trouve rarement de la sympathie; il s'imagine qu'il est dédaigné ou abandonné. Mais on dirait que la nature lui a réservé les sentiments les plus profonds et les plus sacrés; triste et souriant au milieu des larmes, il s'élève au-dessus des vulgarités de la vie quotidienne; sa pensée devient un vaste désir qui semble lui prêter des ailes et lui permettre de s'envoler vers une existence plus parfaite. La douleur du Christ à la vue des misères humaines n'est autre chose que cette mélancolie dont nous parlons; et c'est elle encore qui pénètre

le poète dans ses moments de grande inspiration; c'est elle qui fortifie l'esprit religieux; rend la douleur supportable et fait de la mort pâle et froide, à l'aspect effrayant, un ange aimable de la délivrance.

Quand ce tempérament est dirigé par une forte raison, un esprit sans préjugé et des sentiments purs et profonds, il produit les plus beaux génies.

Un heureux mélange du tempérament sanguin avec le tempérament bilieux, uni au calme et à la force d'un caractère mélancolique, formeront le meilleur et le plus solide caractère.

Chez ces différents tempéraments les lignes des profils sont : la perpendiculaire chez le bilieux, la ligne convexe chez le sanguin, la ligne concave chez le mélancolique, et une ligne ondulé chez le flegmatique (fig. 97).

Pour arriver à connaître et à appliquer aussi exactement que possible les règles de la physionomie il faut posséder certaines dispositions naturelles indispensables. La nature restera toujours un mystère inabordable pour celui qu'elle n'aura pas doué d'un coup d'œil et d'une sympathie spéciale pour ses vérités. Aussi ne saurait-on avertir

assez ceux qui ne pourraient se servir de ces données que pour se nuire à eux-mêmes et aux autres. Il n'a rien à faire avec cette science celui qui n'a jamais senti une sympathie ou une répulsion naturelle pour certaines gens dans ses relations avec le monde, celui qui n'a jamais été affecté par certaines physionomies, celui qui n'est pas à même d'être ému à l'aspect des formes attrayantes de la vertu, de la beauté et de l'innocence, celui qui ne se sent pas repoussé violemment par la vue du vice effronté et grossier. Sous ce rapport la nature n'a rien de caché pour celui qui est sensible à la beauté et à la noblesse de la pensée, de l'esprit et du corps; il faut savoir comprendre qu'entre la beauté physique et la beauté morale il existe un enchaînement harmonieux et qu'un extérieur peu sympathique en apparence peut cacher parfois un cœur noble et une pensée solide. Il n'est pas un seul sujet qui ne provoque chez nous, tout instinctivement, une appréciation, une opinion, d'après un examen extérieur. Nous en avons journellement la preuve : à chaque instant nous jugeons d'une chose d'après sa forme, sa couleur, sa surface ou sa grosseur. Du berceau à la tombe, dans toutes les situations sociales, d'une extrémité du monde à l'autre et du premier homme jusqu'au der-

nier, depuis l'être le moins doué jusqu'au plus grand génie, c'est la physionomie, image de notre vie intérieure, qui est la base de toutes nos appréciations, de toutes nos connaissances. Aussi ne devons-nous pas négliger le moindre détail et le moindre sujet d'observation dans la nature.

CHAPITRE XX

INFLUENCES DES CONDITIONS SOCIALES SUR LA PHYSIONOMIE

Les occupations journalières de notre position exercent par les pensées, les habitudes et les tendances spéciales qu'entraîne avec elle l'exercice d'une profession, une influence des plus manifestes sur l'expression et la forme de la physionomie; en même temps elles produisent une fusion parfaite entre les tendances naturelles et le caractère.

Les professions qui modifient le plus profondément l'expression de la physionomie sont celles qui demandent incessament dans leur exercice une modification particulière des traits du visage par le travail cérébral. On n'a qu'à jeter un coup d'œil sur la figure des agents de police, par exemple,

qui ont exercé leurs fonctions depuis un certain temps et ont eu le temps de développer leurs dispositions investigatrices, pour se convaincre des traits particuliers et communs aux hommes de cette profession. Le regard est sérieux, perçant, inquisiteur, la bouche est froide, ironique, pincée en même temps que les angles sont tirés en arrière; les lignes du pourtour de la bouche sont bien marquées ainsi que les rides horizontales du front qui s'accentuent encore pendant l'exercice des fonctions. On peut s'expliquer ce résultat par la communauté des facultés et des tendances qui poussent toutes ces personnes dans une même direction; il semblerait ainsi que cette ressemblance commune de l'expression ne devrait être que le résultat immédiat de l'identité de leur nature, mais si l'on examine les choses sous leur vrai jour on verra qu'il n'en est pas absolument ainsi. Quiconque suit avec attention les individus dans les divers stades de leur développement n'aura pas de peine à remarquer que la plupart d'entre eux n'acquièrent que peu à peu cette similitude de l'expression et du caractère à mesure que leur vocation s'affermit davantage, alors qu'au début de leur carrière, ces sujets manifestaient des dispositions très diverses

et offraient des expressions non moins différentes. Il est incontestable qu'à se mouvoir toujours dans la même sphère on prend malgré soi quelque chose de la société qu'on fréquente. Par un effet sympathique en quelque sorte, le juge prendra au contact du délinquant certaines de ses particularités sans lesquelles il lui est impossible de sonder et de découvrir le fond du coupable. De même le pédagogue trahit par sa physionomie sa position sociale et son activité professionnelle. En face de sa petite troupe écolière difficile à gouverner, pour laquelle l'obéissance et l'attention sont les conditions fondamentales du succès des efforts du maître, celui-ci prend en général une figure et un maintien impérieux; par la répétition des mêmes actes, cet état finit par s'identifier avec son caractère à un tel point que son expression physionomique particulière le suit non seulement dans son existence journalière, mais encore s'exagère à propos des circonstances les plus insignifiantes.

Quel est celui qui ne s'imagine pas le vieux maître d'école emporté et sévère, avec un visage sérieux, plein d'onction, un œil examinateur, avec une bouche en suspens prête à dicter de sa chaire une leçon d'un ton monotone accompagné d'un

d'un geste insipide de satisfaction et d'une voix autoritaire? La manière d'être de ces personnes se révèle d'une façon plus ou moins manifeste dans toutes les circonstances de la vie, toutes les fois qu'elles ont voué à leur vocation un zèle ardent, exclusif.

Que de fois ne voyons-nous pas le comédien transporter sa personne pour ainsi dire à son insu de la scène dans la vie journalière et reproduire sa mimique au point qu'on aurait peine à reconnaître ce qui appartient à l'homme et ce qu'il faut rendre au comédien. La puissance de l'habitude et le caractère primitif de l'acteur se fusionnent si complètement, que celui-ci ne sait même plus s'orienter dans son expression réelle et fictive. Lorsque cet autre se retranche derrière le plus strict incognito, le maintien et la démarche raides et composés, le visage sérieux et immobile, la tête portée en arrière, un pas ferme mais d'une régularité invariable, sont autant de particularités qui par des exercices longs et répétés, sont devenues inséparables de sa personne. La volonté et les incommodités les plus pénibles ne peuvent plus dès lors lui faire perdre ce qui nous le montre immédiatement comme un vieux militaire.

Qui ne reconnaîtrait pas aussitôt le marin de profession quand bien même on le rencontrerait dans la société la plus insolite pour lui, vêtu d'un costume étranger, à sa physionomie ouverte, rude et souvent un peu massive, à sa démarche libre un peu oscillante, à sa parole franche, naïve et sincère, à la mise négligée qu'il affecte? Si l'homme habitué à parcourir un chemin inégal échange ses habits avec celui qui est familier avec un parquet bien uni, ce caractère de la démarche sera d'autant plus sensible. Que l'on mette, ne fût-ce que pour un instant, le vieux copiste routinier à la place de son chef qui représente l'action : le premier, comme un zéro devant un chiffre, fera une piteuse figure. L'homme affairé, actif, vigoureux, qui se voit parfois forcé par les circonstances ou par simple convenance de subir le rôle du désœuvré dans des jours de fête, traitera ses distractions comme ses affaires.

Ce n'est pas l'extérieur, l'habit, ni même le maintien composé qui produisent les modifications expressives de la physionomie et du caractère, mais bien plutôt les changements successifs qui se produisent dans notre intérieur. Ce n'est pas l'habit du moine ni sa figure pénitente qui transforment les traits infimes du coupable seulement masqués, ce n'est pas

l'imitation servile des formes ni l'exécution des pratiques qui font du païen un chrétien, pas plus que le nègre ne peut se débarrasser de sa couleur et de son enduit en se lavant, pas plus qu'une perle fausse n'a la valeur d'une perle vraie parce qu'elle en a l'éclat.

CHAPITRE XXI

APPRÉCIATION DES CARACTÈRES D'APRÈS LES SIGNES FOURNIS PAR LA PHYSIONOMIE

JUGEMENTS INSTINCTIFS ET JUGEMENTS BASÉS SUR L'OBSERVATION

On peut arriver à juger une physionomie, autrement dit à reconnaître la valeur morale et intellectuelle d'un individu par les traits de son visage, par deux moyens d'une nature en apparence opposée, l'instinct et l'observation. Ces deux moyens se complètent mutuellement.

La première impression que fait sur nous notre semblable au moment où nos yeux rencontrent les siens est un sentiment involontaire, inconscient de sympathie ou d'antipathie. L'attraction qu'un homme éprouve pour un autre provient moins de

la réflexion que d'un sentiment primitif, irréfléchi qu'on appelle instinct. On pourrait voir dans l'instinct une sorte d'appui correctif de nos imperfections, qui nous accompagne toujours dans les progrès de notre être moral. L'instinct, comme on l'observe toujours, est à son degré le plus pur et le plus puissant chez l'enfant ou le sauvage. La notion instinctive qui fait juger à l'enfant des sentiments de sa mère d'après sa physionomie n'est en somme que le résultat de nombreuses observations faites à son insu.

C'est cette observation inconsciente et répétée qui rapproche le sentiment et l'expression correspondante, qui finit chez nous par passer à l'état d'instinct nous permettant de juger immédiatement des qualités morales de nos semblables. Il en résulte que, comme pour l'observation, un instinct exige pour bien se développer un système nerveux sensible, facilement impressionnable, une organisation complète et délicate, comme celle que possède un homme doué d'excellentes facultés.

Si utile que soit l'observation instinctive, elle ne pourrait donc nous conduire à des résultats un peu complets si nous ne perfectionions nos facultés observatrices par l'exercice, tout comme nous

exerçons d'autres aptitudes. Il est d'autant plus nécessaire d'aiguiser nos sens sous ce rapport que bien des caractères peuvent être pour nous une source d'erreur par suite d'une généralisation fautive. C'est ainsi que nous jugeons parfois à tort qu'un individu est doué d'excellentes qualités morales parce que sa physionomie est belle ou qu'il est pervers à cause de sa laideur.

Dans bien des cas il est difficile de juger une physionomie parce qu'elle n'a d'autre caractère que son insignifiance, qui est aussi celui de la médiocrité. En effet, la seule particularité de cet état est de n'en avoir aucune.

Le caractère individuel étant la résultante des luttes que le sujet soutient contre les passions qui l'excitent, il est clair que si le sujet ne réagit pas contre tout ce qui l'agite, aucune note dominante ne se développera dans son caractère. L'individu médiocre n'est ni bon ni méchant, ni fort ni faible, ni ardent ni froid ; il n'inspire ni sympathie ni haine : ardent sans amour ni enthousiasme, empressé sans passion. Son caractère est celui de l'uniformité, de l'égalité qui nivelle tout ce qu'il s'assimile ; il passe paisiblement une existence, de la naissance à la mort, absolument inaperçue. La

médiocrité n'est cependant pas sans importance; dans l'ordre général de la création, elle a une place parfaitement définie et importante; elle assure la solidité de l'édifice sans en tirer vanité; elle est comme le fond d'une tapisserie servant à faire valoir la variété des couleurs. Aussi la physionomie de l'homme médiocre porte la marque de la négation. On n'y trouve rien de saillant, rien de marquant, ni rien d'attrayant, tout y est insignifiant et ordinaire. L'impression que nous laisse un tel personnage est celle d'une parfaite indifférence.

La médiocrité se rencontre souvent avec la beauté uniforme des traits, coïncidant avec le manque de fond; la forme est égale et unie comme l'esprit, semblable au beau papier qui ne prend de la valeur que par les idées qu'il nous montre en écriture ou en peinture.

« Il y a des beautés insupportables, a dit Stahl, quoique incontestables, et qui loin de vous attirer, vous feraient fuir au bout du monde. Ce sont celles qu'aucune intelligence, qu'aucun sentiment, qu'aucune passion n'éclaire et n'éclairera jamais. Il y a presque toujours une ou deux de ces beautés dans un salon... Elles sont en émail, en porcelaine, je ne dirai pas en cire, la cire

ayant sur elles un avantage, celui de pouvoir fondre. Elles ont de ces beaux yeux bêtes qu'on a l'air d'avoir achetés chez les Turcs. On pense, en les voyant, à des alexandrins sans défaut, mais sans saveur, ou au dedans à des coquillages bien polis. C'est de la nacre, c'est de la soie peut-être, c'est quelque chose, mais ce n'est pas quelqu'un. On se fatigue à les voir comme on se fatigue à regarder nager les cygnes. C'est très beau pendant cinq minutes ; mais au fond, les cinq minutes passées, on se dit qu'on aime mieux les oies ! qu'on aime mieux les canards ! parce que c'est plus pittoresque et plus vivant[1]. »

Il en est de même de l'enfant : Lorsque sa physionomie est à l'état de repos, elle est incapable de nous livrer un caractère ; ce n'est que vers trente ans que la vie intellectuelle et morale peut avoir laissé sur le visage quelque trace des restes ou des vices.

Nos attributs moraux, nos passions, nos penchants, les mouvements de l'âme, se traduisent bien plus dans les parties molles et mobiles de la physionomie que dans les portions dures et fixes ; toutes

[1] Stahl, *L'Esprit des femmes et les femmes d'esprit.*

les émotions ne se montrent que par les phénomènes passagers et fugaces de l'expression du visage, du maintien, des gestes, de la démarche, de la voix, etc.

L'intelligence de tous ces mouvements est confiée à un sentiment instinctif qui nous permet de saisir immédiatement la signification de ces expressions. Le courage et la présomption, par exemple, se font reconnaître à l'assurance du maintien, la position dressée du cou et de la tête, et au retrait du menton, au regard froid, hautain dirigé sur l'assistance ou sur les objets, enfin au caractère impérieux, un peu moqueur du reste, de l'accent et du geste.

La modestie et la discrétion, au contraire, font courber la tête, baisser les yeux, diminuer le volume de la voix ; le modeste évite tout mouvement qui peut attirer sur lui l'attention, et à l'inverse de l'orgueilleux qui se grossit toujours et ne trouve jamais la place assez grande pour lui, il semble rentrer en lui-même pour ne pas gêner les autres. La loyauté et la franchise, conformes à nos convictions, cherchent toujours le droit chemin ; la voix, dans la parole, reste toujours au voisinage du même ton; le geste franc, non embarrassé, accom-

pagne un regard ouvert, tranquille, invariablement fixé sur l'interlocuteur. Dans la fausseté et la fourberie, le regard n'est jamais fixé que d'une façon passagère et précipitée sur l'œil du voisin, et ce n'est qu'avec un exercice soutenu pendant longtemps que l'homme rusé réussit à vaincre l'incertitude de la contraction des muscles de la face et à donner à ses traits mous et incolores l'expression de la fermeté et de la fixité. Nous reconnaissons malgré nous la bienveillance et la bonté dans une voix douce et égale, dans un regard ouvert et affectueux, dans des sourcils calmes et tranquilles, enfin dans un front découvert à belle voussure. « La face de l'homme bienveillant, dit Mantegazza, est par-dessus tout franche parce qu'il n'a rien à cacher ; elle est sereine et riante parce que l'exercice des affections douces est une des joies les plus sûres et les plus durables de notre vie. » Un demi-sourire permanent éclaire cette physionomie aux traits expansifs, ouverte à toutes les émotions.

On ne peut méconnaître les traits d'une nature méchante et cruelle, d'un esprit mesquin, chagrin et violent, à la voix courte et brève, à la parole entrecoupée, qui ne cède jamais mais qui a toujours un démenti à opposer à tout argument bienveil-

lant et sérieux. Dans cette disposition d'esprit la physionomie est dure, de forme triangulaire, les mâchoires sont larges, les yeux sont petits, vifs et cependant sans expression, les mouvements des lèvres brefs et convulsifs font prendre à la physionomie une expression grimaçante qui ressemble à un sourire, mais tout à fait isolé, car aucune expression des yeux ou du front ne vient le corroborer.

La haine et tous les vices dont l'homme méchant est la proie perpétuelle finissent par imprimer sur la physionomie les traces de la lutte qu'il soutient constamment contre ses semblables. De là son expression de tristesse et de mécontentement continus, de là aussi la fausseté son regard qui se dérobe à celui qui voudrait y lire ses mauvaises inclinations.

Enfin tous les attributs moraux ont leurs caractères particuliers, quoique fugaces, mais toujours bien accentués; l'intensité de leur expression varie selon le développement de chacun de ces attributs comme aussi suivant les influences momentanées plus ou moins puissantes du milieu qui réagit sur l'individu,

La *faiblesse* possède des lignes mobiles, mais molles et incertaines; l'*énergie*, au contraire, offre

des traits fermes, accentués et souvent un visage à direction perpendiculaire.

La *timidité*, avec son caractère de modestie et de réserve, se fait remarquer par la mobilité des couleurs de la figure ; l'*audace*, par son maintien assuré, raide et orgueilleux. La *ruse et la présence d'esprit* aiment mieux se servir de l'oreille que de la langue ; l'*impatient*, l'homme pressé et le bavard donnent la préférence à la parole sur l'ouïe. Des mouvements vifs, des traits petits, mais accentués, caractérisent l'*activité*, tandis qu'une démarche lente, paresseuse, des traits mous, un menton petit mais bouffi et charnu appartiennent à la *stupidité* et à la paresse. L'*avare* possède une physionomie très petite, sèche et dure, un regard dérobé, un nez crochu, un menton pointu et saillant; l'homme *généreux* a un œil doux et ouvert, une expression bienveillante, non contenue, des traits arrondis, harmoniques. Il en est de même de la gravité et de l'étourderie, de la noblesse et de la bassesse, de la pudeur et de la lubricité, qui toutes possèdent leurs caractères particuliers facilement reconnaissables.

Il est plus difficile de juger de la valeur intellectuelle d'une personne. Dans nos rapports avec

nos semblables, ce qui nous est le plus utile de savoir ce sont les intentions et sentiments secrets qu'une personne nourrit à notre égard. Dès la première enfance, l'homme exerce ses facultés dans ce sens afin d'éviter tout ce qui le menace et de rechercher tout ce qui peut concourir à son bien-être. L'utilité d'un jugement intellectuel est moins immédiate, et il nous importe journellement beaucoup plus de savoir si un individu est sincère que s'il est intelligent. D'ailleurs la pensée donne peu de mimique, elle ne s'accompagne pas comme l'émotion de phénomènes réactionnels, et par suite elle laisse peu de traces sur la physionomie.

On s'accorde généralement à regarder comme intelligente une grande tête à contour ovale régulier, à front large, élevé et un peu bombé. Une tête petite, irrégulière, à front fuyant, étroit et lisse ne prédispose pas en faveur de celui qui la possède, surtout s'y l'on y ajoute des oreilles grandes et difformes, de petits yeux surmontés de sourcils élevés et dont le regard est mou et vague, une bouche épaisse à demi ouverte, un menton fuyant et une face en générale osseuse ou très musculeuse. Un homme intelligent, au contraire, possède des caractères opposés. Mais on ne doit

regarder ces signes comme n'ayant de valeur que par leur ensemble. L'expression intelligente est surtout donnée par le jeu de la physionomie et surtout par l'expression de l'œil et des parties qui l'entourent. Les yeux intelligents sont en général un peu grands, bien ouverts, vifs, c'est-à-dire mobiles, car, comme le dit Mantegazza, « il se dégage incessamment des énergies centrifuges qui trouvent une large issue dans les nombreux muscles de l'œil; de là les mouvements et les oscillations de ces muscles; de là le voile de larmes qui rend l'œil brillant ». La mobilité de la face, la rapidité avec laquelle elle exprime les émotions de l'âme ne sont que le témoignage d'une bonne organisation physique répondant à une vive intelligence. Dans une figure stupide on ne trouve que des yeux sans expression, des traits lourds, flasques, qui répondent peu aux excitations qui viennent réagir sur l'âme.

CHAPITRE XXII

IMPORTANCE DES ÉTUDES PHYSIONOMIQUES

On se dira sans doute que l'étude physionomique n'a qu'un attrait de simple curiosité pour un esprit ingénieux, mais en réalité sa portée est beaucoup plus longue. En dehors de la jouissance qui peut résulter de fines observations, l'étude de la physionomie a une valeur qui intéresse à la fois le savant et le moraliste.

Qu'il me soit permis à ce propos d'ajouter quelques réflexions qui n'ont peut-être pas trait directement à la physionomie, mais qui peuvent présenter quelque intérêt parce qu'elles en découlent immédiatement.

Nous portons en nous le germe du bien et celui du mal; et tandis que d'un côté nous pouvons nous élever par la noblesse de nos pensées et de nos efforts, nous pouvons d'un autre nous ravaler dans la même mesure bien au-dessous de l'animal. L'aptitude de l'homme pour le bien est souvent égale à son aptitude pour le mal. C'est de la libre volonté, de la conscience, de l'éducation du milieu et aussi de nos penchants que dépend le sort du capital que la nature nous a confié; ce sont là les puissances qui vont décider s'il sera mis au service du bien ou au service du mal.

Aussi n'y a-t-il que les hommes éminemment doués par la nature qui puissent atteindre selon les circonstances les antipodes du bien ou du mal.

Il peut nous arriver souvent de trouver enfouies et à l'état latent chez certains sujets des qualités et des dispositions toutes particulières; elles sont demeurées inaperçues soit à cause de la mauvaise direction reçue par le sujet, soit à cause d'un concours de circonstances défavorables. Un œil superficiel ne découvre alors chez eux qu'une terre aride et déserte. Leur âme à un moment donné avait bien conscience de sa propre valeur; mais le monde dur,

impitoyable qu'ils ont rencontré partout a fini par étouffer, ou tout au moins par engourdir peu à peu une foule de belles qualités qui ne demandaient qu'une main bienveillante pour diriger leurs efforts et leur permettre enfin de trouver leur voie. Sans espoir et sans confiance en eux-mêmes, trop faibles ou trop découragés pour oser lever la tête et aborder vaillament le combat de la vie, ils se sont laissé abattre et paralyser à tout jamais peut-être, semblables à ces plantes qui meurent faute de nourriture et de soutien.

Nous-mêmes pouvons posséder de telles qualités à notre insu, faussées le plus souvent par la direction que les circonstances ou la nécessité nous ont fait prendre. Que de fois l'homme à son entrée dans la vie ne sent-il pas en lui-même que tous ses sentiments, toute sa nature, se révoltent contre certaines directions qui lui sont imprimées. Ses aspirations vaincues finissent par s'endormir lorsque le cœur n'a pas la force nécessaire pour réagir, ou lorsqu'il est privé de cet air pur et de cet aliment réconfortable dont il a besoin pour conserver et développer ses forces.

A ce sujet je crois avoir fait une remarque importante sur une certaine période de l'existence

humaine et qui mérite assurément d'attirer l'attention de tout homme réfléchi. Je veux parler de cette époque capitale dans la vie de l'homme où il passe de la jeunesse à l'âge mûr, où pour la première fois il a conscience de sa valeur et du rôle qu'il peut ou doit jouer dans l'existence. L'importance de cette période résulte de la nouvelle vie que la nature lui prépare.

Je veux parler de cet instant dangereux et sacré où l'homme clairvoyant ou ébloui, fort ou faible, est introduit dans la vie active pour continuer son chemin, se rendre utile ou échouer misérablement. C'est aussi l'instant où l'homme sent le plus vivement la différence entre le bien et le mal, le mérite de l'innocence et la nécessité de lutter sans cesse pour le triomphe du bien. Cet instant est capital; de lui va dépendre l'existence tout entière peut-être, car l'âme est encore cette cire molle qui reçoit aussi bien l'impression du bien et celle du mal, et c'est l'instinct plutôt que l'expérience et la raison qui va lui servir de guide. La conscience, il est vrai, reste là comme un protecteur, mais si des circonstances défavorables ou une mauvaise direction l'emportent en ce moment, l'arbre ne peut plus donner que de mauvais fruits. Les joies de la jeunesse qu'il

faut quitter, la vie austère et sérieuse, la lutte souvent amère qu'il faut entreprendre, agissent également sur l'âme encore sensible et la font fermenter, jusqu'à ce qu'il sorte enfin de la lutte un caractère définitif, résultant de toutes les actions et de toutes les influences qui ont contribué à sa formation. Le corps de son côté reçoit au fur et à mesure la marque de toutes ces luttes et reste enfin ce qu'elles l'ont fait. La physionomie d'abord calme, harmonieuse et franche commence à se troubler; parfois elle change entièrement et prend un cachet de tristesse ou une expression pénible. Mais si l'être sort vainqueur de cette crise passagère, sa physionomie devient plus noble, plus pure et plus expressive qu'auparavant. Peu de gens semblent comprendre tout ce qu'il y a d'important et de solennel dans cette époque décisive de l'existence; moins encore sont capables de donner, au jeune homme encore faible et chancelant, l'appui et la direction nécessaires. Combien même ne traitent pas d'indolence cette phase de la vie et que de fois cet aveuglement et cette étroitesse de jugement n'ont-ils pas eu la plus grande part dans les troubles et les égarements ultérieurs d'un être ainsi dévoyé et méconnu à l'origine!

Encore quelques mots sur une sorte de contradiction qui se présente parfois en physiognomonie et qui pourrait jeter sur elle quelque ombre désavantageuse. On a dit souvent : Il n'est pas rare de voir des gens vicieux et même de grands criminels se cacher sous le couvert de traits calmes et innocents, tandis qu'une physionomie sévère, sillonnée de rides profondes, ou parfois repoussante couvre les plus nobles sentiments. Duchenne, de Boulogne, a fait la même remarque à propos du sujet qu'il a choisi pour démontrer le mécanisme de la physionomie humaine. « En l'absence de beauté plastique, dit-il, malgré les défauts de la forme, toute figure humaine peut devenir moralement belle par la peinture fidèle des émotions de l'âme. »

Peut-être pourrait-on expliquer cette contradiction apparente comme les effets de la lutte qui s'opère avec plus ou moins d'énergie suivant les sujets dans l'intimité de la conscience.

Chez une foule d'individus la conscience ne joue qu'un rôle secondaire, parfois même elle est entièrement étouffée, et commettraient-ils les plus noires actions, sa voix ne se fait plus entendre.

Chez beaucoup d'autres la conscience susceptible.

sans cesse en éveil, critique leurs doutes et se fait entendre dans leurs agissements les plus innocents. En raison de ces indifférences deux individus peuvent avoir des inclinations tout aussi mauvaises, sans que leurs sentiments moraux aient la même délicatesse, et tandis que l'un fera le mal sans lutte et sans trouble apparent, l'autre portera les traces du combat sur son visage que viendront rider les regrets. On peut donc trouver facilement des criminels aux dehors calmes et avenants, aussi bien que des hommes excellents sous des apparences dures, sévères et peu sympathiques.

C'est en combattant contre soi-même qu'on arrive à dominer ses passions et à jouir de la paix du cœur.

Le type idéal du criminel et de l'être pervers devrait donc avoir ces dehors calmes et polis.

Que de fois l'artiste et le poète ne sont-ils pas forcés malgré eux de représenter l'homme pervers sur le théâtre sous des formes dures, et repoussantes, à seule fin de le faire comprendre par un public trop superficiel, trop peu connaisseur en matière d'esthétique et qui serait trompé si on lui présentait le mal sous son véritable aspect, c'est-à-dire sous des traits masqués sous la peau de l'agneau?

Mais aussi combien cette image s'éloigne de la vérité ? Qui donc se laisserait séduire si Satan se présentait avec des cornes et des pieds de bouc? Il faut que le mal offre certains attraits, pour nous entraîner dans une voie, contre laquelle s'élève déjà d'avance le cri de notre conscience.

Souvent on a reproché à l'artiste d'avoir représenté un Judas par exemple avec des traits rudes et parfois effrayants ; on s'imaginait qu'un pareil Judas ne pouvait jamais être pris pour un disciple du Christ. Mais ici l'artiste se trouvait précisément dans le vrai, car si l'homme foncièrement mauvais et pervers se présente sous des traits calmes et exempts de passion, il faut admettre qu'un homme comme Judas, qui hésite et lutte entre la bonne voix de sa conscience et le mal qui le fascine, ne saurait avoir une physionomie tranquille, mais bien des traits tourmentés par la lutte violente qui s'agite en lui. N'est-on pas forcé d'admettre que si le Christ a cru Judas assez doué de cœur et d'intelligence pour l'accepter parmi ses disciples et que Judas l'a payé d'ingratitude en le trahissant indignement, il a fallu qu'une lutte terrible se livrât dans le cœur d'un tel individu entre ses bons

sentiments et ses mauvaises inclinations ! Il fallait donc que son visage fût d'autant plus troublé par la passion que ces luttes ont été plus vives dans son âme.

Si donc nous établissons en règle générale qu'un heureux équilibre des sens et de l'être moral correspond au calme et à la tranquilité des traits et de la physionomie, on pourra toujours résoudre ce problème des contradictions apparentes. On sait de quelle laideur, par exemple, était affligée la physionomie de Socrate, tandis que le sage pratiquait les plus belles vertus.

Le crâne de Socrate nous montre en effet une réflexion puissante, dans la partie supérieure du front, en même temps on reconnaît de grandes qualités morales dans la partie supérieure du crâne, mais des inclinations animales, puissantes, dans la grandeur et la forme de l'arrière-crâne. Ses lèvres épaisses nous trahissent assez la sensualité et son œil profond une volonté inébranlable. Les inclinations de la bête agissent les premières, comme étant les plus anciennes ; elles ont dû produire un puissant effet sur la jeunesse de Socrate et avant que ses forces morales n'eussent gagné

en influence. Rien de plus juste alors si sa physionomie porte les traces de la lutte acharnée qu'il a dû livrer.

En définitive sa physionomie et celle de Judas seront à peu de chose près les mêmes. Quand le vent d'orage souffle sur une contrée il enlève toutes les émanations pestilentielles et purifie l'atmosphère, mais le pays garde les traces de son passage dévastateur.

Partout dans la vie les deux extrêmes se touchent. Satan ne peut donc être mieux représenté que sous les traits de l'archange.

Nos qualités et nos aptitudes sortent un peu inégales des mains de la nature; mais le milieu, l'éducation, la direction et la conscience, développent les unes et affaiblissent les autres. Helvétius a été jusqu'à prétendre que nos aptitudes étaient dues entièrement à l'éducation et que tous les hommes naissaient avec des dispositions égales. C'est peut-être accorder un peu trop à l'art et pas assez à la nature. L'éducation est pour l'homme ce que le jardinier est pour la plante; il peut la soigner, la développer, la modifier passablement, mais jamais il ne la changera en une autre plante.

Nos capacités et nos aptitudes peuvent être comparées à la pierre précieuse qui ne reçoit toute sa valeur qu'après avoir été taillée. Mais la taille ne saurait remplacer l'œuvre de la nature.

DEUXIÈME PARTIE

ANALOGIES PHYSIONOMIQUES ENTRE L'HOMME ET LES ANIMAUX

CHAPITRE PREMIER

L'HOMME ET LES ANIMAUX EN GÉNÉRAL

Je me suis proposé dans cette seconde partie de démontrer par une observation rigoureuse qu'aux analogies physionomiques qui peuvent exister entre l'homme et l'animal, correspondent également des ressemblances au point de vue du caractère.

C'était une tâche difficile, vu le peu de documents qui existent sur ce sujet.

Les sources auxquelles j'ai pu puiser sont extrêmement pauvres, et il en est beaucoup que je n'ai

pu utiliser. Il m'a donc fallu avoir recours à l'observation qui, malgré ses difficultés, peut être par les faits qu'elle met au jour une mine d'une richesse inépuisable. Parmi ceux qui ont tenté de se livrer à ce genre de recherches en s'appuyant sur une base scientifique nous trouvons Aristote dans l'antiquité et le Napolitain Della Porta au moyen âge. Mais ces deux auteurs ne paraissent pas avoir eu d'autre but que celui de déterminer les ressemblances qui peuvent exister entre l'homme et l'animal. J'ai voulu aller plus loin en essayant de compléter les points de ressemblance par la recherche des analogies correspondantes du caractère. Pour cela je me suis efforcé d'opposer en même temps la physionomie d'un animal déterminé à la physionomie d'un homme ayant des points communs avec cet animal, empruntant ensuite la caractéristique de ce dernier pour l'opposer aux traits particuliers de l'individu pris comme exemple. Beaucoup de faits que j'ai pu citer se rapportent à des personnages historiques ; lorsque cette source m'a fait défaut, je me suis adressé aux documents que tout le monde peut trouver sous les yeux dans son milieu. Dans ces conditions, il serait difficile de porter un jugement définitif, mais j'ai l'espoir que

le résultat de ces comparaisons entre les traits biographiques des individus choisis comme exemple et l'histoire biologique des animaux mis en parallèle sera aussi instructif que les figures rapportées à l'appui. Dans tout cela je prierai le lecteur de ne pas perdre de vue que l'animal est et reste toujours un animal, et que pour si rapprochés que soient les deux êtres considérés, il est cependant impossible de ne pas retrouver les caractères particuliers à chacun d'eux et qui les séparent toujours. A la vérité, la ressemblance que j'ai cherchée n'est pas toujours également frappante, et plusieurs parties de la physionomie seront indécises dans leur signification, mais nous trouverons presque toujours dans l'expression des yeux un caractère très suffisant.

En dehors des imperfections qu'on pourra rencontrer et qui proviennent de la pénurie des moyens que j'ai eus à ma disposition pour cette étude, on pourra s'étonner du défaut de variété, défaut grave aux yeux de bien des lecteurs : mais que ceux-ci veulent bien considérer que je me suis imposé pour règle de ne montrer que ce que l'expérience m'avait appris ou a appris à des témoins absolument dignes de foi. Ce qui appartient d'ailleurs au domaine de

l'histoire devient ici une garantie pour la validité des opinions émises dans ce travail.

En m'écartant, dans cette étude, des sentiers battus, j'ai cru non seulement montrer les mêmes vérités par une voie détournée, mais encore j'ai pensé que je pouvais apporter quelques idées nouvelles.

L'homme est un animal bipède et sans plumes, avait dit Platon; cette définition que Diogène tourna en ridicule n'est vraie que si l'on considère que l'homme est attaché à la terre par ses besoins physiques tant qu'il a besoin de son enveloppe terrestre. Si l'homme a besoin de la terre pour appui, son maintien vertical dirigé vers le ciel montre et symbolise par là cette dualité qui le constitue : d'un côté les instincts et les penchants en commun avec l'animal, de l'autre les forces intellectuelles supérieures qui sont l'apanage de l'espèce humaine. Certainement l'étude des facultés de l'homme nous révèle certaines particularités dont nous ne voyons pas de traces chez l'animal : tels sont le sentiment du merveilleux, l'abstraction, la religiosité, la notion du beau, du bien, etc.; et cependant, la parenté (si l'on peut employer ce mot) avec l'animal se manifeste chez tout homme dans le moment où toute excitation violente s'empare de lui. Il en résulte que

jamais cette parenté ne se trahit mieux et plus souvent, même dans les moments de calme, que chez celui dont les facultés sont dominées par les instincts et les penchants de l'animal.

L'homme a reçu de la nature une somme de forces intellectuelles, de qualités morales et d'instincts animaux qui, à l'origine, forment entre eux un ensemble parfaitement harmonique et équilibré. Que cet équilibre cesse, qu'un groupe de ces attributs subjugue l'autre ou mette obstacle à son développement harmonique, on verra nécessairement l'extérieur refléter les traits de ces imperfections cachées. Supposons, par exemple, que l'intelligence prenne un développement prépondérant sur les qualités morales ou sur les instincts, nous verrons le caractère comme l'expression revêtir l'aspect du calme, de l'insensibilité et du calcul; si les attributs moraux dominent à l'excès, l'homme sera en proie à l'inquiétude, à l'irrésolution, au doute; devenu le jouet d'un enthousiasme irréfléchi, il sera poursuivi par des idées fixes, indécises et embrouillées. L'homme dominé par les instincts ou des penchants qu'il a en commun avec les animanx prendra plutôt pour guide de ses efforts et de ses actes des sentiments instinctifs et irréfléchis que les suggestions de sa

conscience ou les conseils de sa réflexion et de sa raison. La physionomie d'un tel homme trahira avec d'autant plus d'intensité le caractère et les traits de l'animal que ces attributs sont eux-mêmes plus développés. Mais comme il n'y a rien d'absolu dans la nature, il n'est pas non plus possible de pouvoir montrer dans la comparaison entre l'homme et l'animal des exemples qui montrent avec une complète évidence ces ressemblances.

Les parties dont se compose la nature humaine sont ainsi assemblées que chacune d'elle est dans un état d'équilibre avec les autres, de là l'harmonie de l'exterieur correspondant à une harmonie intérieure ; et cette harmonie se supprime dès qu'une partie de notre être moral cherche à se distinguer trop exclusivement des autres. Cet état particulier se traduit sur notre enveloppe extérieure qui en reçoit une conformation corrélative. Par son développement cette forme constitue le caractère qui fait distinguer chacun de nous au milieu de ses semblables.

On peut admettre en général que quiconque témoigne de penchants animaux prédominants, possède, en faisant abstraction de ses facultés intellectuelles et morales, une ressemblance plus ou

moins marquée avec l'animal doué lui-même de ces penchants au plus haut degré. A la vérité, il est toujours fort rare de rencontrer une physionomie qui porte exclusivement l'expression d'un animal donné. Il arrive, au contraire, le plus souvent, que les caractères de plusieurs animaux se sont fusionnés sur cette figure, parfois avec des nuances si légères qu'on se trouve embarrassé pour assigner au visage en question la ressemblance d'un animal déterminé. Il m'est arrivé de voir des physionomies sur lesquelles les caractères les plus opposés étaient associés ; sur un même visage, le nez et la bouche, par exemple, ressemblaient certainement à ceux du mouton, tandis que le front et les sourcils rappelaient ceux de l'âne et que l'œil avait l'éclat de celui du renard. De tels mélanges sont assurément très communs ; mais leur étude n'aboutirait qu'à une complexité infinie et fatigante, je me borne donc simplement à les signaler et je ne rechercherai comme étude que les physionomies portant l'empreinte et le caractère d'un animal pris isolément.

J'espère augmenter l'intérêt de ces remarques en produisant comme exemples les personnalités historiques qui se rattachent par ces particularités

au sujet que je me propose d'étudier. Mes lecteurs, à mon avis, auront ainsi la facilité plus grande de contrôler la vérité de mes assertions, en même temps qu'ils auront une base plus solide pour asseoir leurs convictions. Certainement ma tâche aurait été plus facile et même plus fructueuse sous beaucoup de rapports, si je m'étais toujours borné à prendre mes exemples dans un milieu rapproché. La génération vivante comme le cercle dans lequel je me meus tous les jours, m'ont toujours fourni des éléments plus nombreux, plus intéressants et en même temps mieux appropriés pour une étude impartiale que ne peuvent le faire beaucoup d'exemples historiques. On a bien souvent, en effet, des raisons de douter de la vérité de leur biographie et de leurs portraits qui sont rarement accentués dans le sens des particularités physionomiques que nous voulons décrire.

Cependant j'ai cherché à remédier à l'insuffisance de l'observation des portraits historiques en recueillant le plus grand nombre possible de portraits d'un même personnage tout en m'efforçant de tirer une conclusion de la comparaison de ces portraits. La lecture des meilleurs auteurs m'a fourni d'autre part un résumé biographique digne

de foi. Là, au contraire, où l'histoire ne m'a pas fourni des matériaux suffisants, je me suis vu forcé, à regret, de m'adresser aux exemples de la vie commune. Mais sauf quelques exceptions, ces portraits sont la reproduction sincère et absolument exacte d'individus existant réellement, que je ne puis ni appeler par leurs noms, ni désigner autrement, mais avec lesquels j'ai eu des relations journalières ou même qui m'étaient connus seulement par des témoins dignes de foi. C'est ainsi qu'il m'a été possible de recueillir tous les renseignements indispensables sur leur vie, comme sur leur caractère et leurs habitudes.

Il est forcément défectueux de se servir comme exemples physionomiques des portraits des personnages historiques, car le côté de l'expression physique qui peut offrir quelque point de ressemblance avec l'animal ne se détache jamais avec une netteté satisfaisante. L'artiste qui s'impose la tâche de faire ressortir et de faire sur la toile tout ce qu'il y a de noble et d'humain dans la physionomie de son modèle, qui en même temps doit faire un portrait fidèle, écartera certainement tout ce qui pourrait nuire au but qu'il se propose. De là vient que les portraits historiques perdent souvent beaucoup du

caractère particulier de la personne et qu'ils sont peu faits pour nous indiquer d'une façon satisfaisante les analogies physionomiques entre l'homme et l'animal. L'obligation était double pour l'artiste qui devait reproduire la figure de ces hommes influents et haut placés ; car il lui fallait souvent s'accommoder des exigences de la vanité, jusqu'à l'exagération : ce qui était se rapprocher d'un certain idéal aux dépens de la vérité. Souvent même le peintre avait une propension naturelle à flatter son modèle ou même l'insuffisance de son talent, parfois la gêne et l'absence d'indépendance envers ces personnes contribuaient à défigurer la ressemblance. Si on ajoute à ce qui précède la tendance qu'a tout bon artiste à imprimer dans son travail d'une manière plus ou moins visible le cachet de sa personnalité, on comprendra facilement la réserve qu'on doit mettre à se servir des portraits historiques en physionomie, et l'impossibilité de pouvoir se former une opinion définitive d'après l'inspection d'un seul portrait.

CHAPITRE II

LE LION

Je ne m'astreindrai à aucun ordre déterminé dans l'exposition des analogies avec les animaux que j'aurai l'occasion d'examiner sous ce point de vue spécial ; mais comme il faut commencer par l'un d'eux, je parlerai d'abord du roi des animaux, ce sera ainsi une sorte d'hommage rendu à sa force.

Aucun animal autre que le lion ne peut développer autant de force comparativement à sa taille ; aucun ne possède autant de fierté, d'orgueil et de générosité. Le lion, en général, ne se mesure qu'avec les grands animaux ; que la nécessité ou la fureur soit son mobile, il ne s'attaque jamais

aux faibles. Son intelligence plus développée lui fait plus facilement comprendre que pour d'autres animaux la supériorité de l'homme, et cet animal se laisse assez bien apprivoiser. Dans ce dernier état, comme le dit Buffon, il ne peut complètement dissimuler sa nature féroce, car il est encore prêt à exercer contre son maître de sanglantes vengeances quand il se croit lésé; il peut cependant garder le souvenir fidèle des bienfaits qu'on lui témoigne et de la reconnaissance pour son bienfaiteur. Le célèbre naturaliste a d'ailleurs cité nombre d'exemples qui témoignent de la noble colère, de l'intrépidité mêlée de générosité et du naturel sensible de cet animal; il ajoute encore que, courageux jusqu'à la témérité, il n'a jamais hésité à attaquer les plus gros animaux et, si la nécessité l'y pousse, il ne se retire jamais en prenant lâchement la fuite, mais se défend encore pied à pied.

Celui qui cherche instinctivement à anéantir l'objet de l'excitation de sa fureur et se précipite sans réflexion ni mesure dans le danger comme pour satisfaire en quelque sorte une impulsion, sans calculer les chances de l'issue du combat, ne possède que le courage instinctif et sauvage, également commun à l'animal. Au contraire, le véritable courage de

l'homme, celui qu'on appelle parfois le courage du lion, sait s'accommoder de la réflexion et de la prudence. La raison est maîtresse des passions au point qu'elle est capable de les tenir enchaînées jusqu'au moment où semblables à un ouragan dévastateur, elles renversent toutes les résistances ; mais ce même courage sait opposer une barrière sitôt que le but est atteint et ne laisse pas l'œuvre de destruction se prolonger au delà de ce qui est nécessaire. C'est ce courage indomptable que possédaient les vieux soldats de Napoléon. Après les combats les plus terribles et les plus sanglants dans lesquels chaque fibre était tendue jusqu'à la plus extrême limite de l'effort, on voyait ces guerriers reprendre tranquillement leurs occupations ordinaires, comme si rien d'extraordinaire n'avait traversé leur existence.

Bien peu de héros dans les temps passés se distinguèrent autant que Kléber par cette sorte de courage. D'une taille et d'une structure athlétique, il dominait comme un géant son entourage ; chez lui les yeux et la bouche respiraient une fierté et une ardeur indomptables ; la chevelure, semblable à la crinière du lion, poussait librement et avec hardiesse autour de son front, tandis que les autres

traits de cette physionomie si pleine de noblesse traduisaient la réflexion comme la générosité qui guidaient ce courage (fig. 98 et 99).

Mirabeau, ce géant de la tribune, Démosthène des temps modernes, possédait avec l'éloquence brillante et entraînante ce courage inflexible, plein



Fig. 98.

Un lion.

d'audace, que n'effraye aucun obstacle. Comme Kléber, son extérieur rappelait étrangement celui du lion ; mais chez lui les trais avaient beaucoup moins de noblesse que chez Kléber, de même que son caractère et ses actions possédaient beaucoup moins d'élévation et de dignité. Schleppegrell, un

brave général danois, tombé sur le champ de bataille, avait pendant le combat un courage invincible et irréfléchi ; sa physionomie trahissait la noblesse et la beauté de son caractère en même temps qu'elle montrait certains traits du lion. Chez beaucoup d'hommes, comme on sait, le caractère se montre bien nettement seulement sous l'influence



Fig. 99.

Le général Kléber.

des affections et des passions ; c'est ce qu'on pouvait voir plus nettement chez Schleppegrell quel chez un autre en raison de la franchise de son caractère. Quand il haranguait ses soldats, quand il s'élançait pour l'attaque, toutes les fois enfin que son ardeur intérieure l'emportait dans un moment suprême, sa physionomie prenait comme par en-

chantement l'expression d'un courage élevé, enthousiaste, fougueux comme celui du lion, qu'il cachait dans la vie journalière sous les dehors de la réserve et de la retenue. C'était surtout dans son front et dans ses yeux que ce général montrait sa bravoure et son enthousiasme, car ses autres traits moins expressifs trahissaient, surtout dans les lignes indécises de la bouche, ce défaut de sûreté et d'empire sur soi-même qui l'empêchait de se contenir. A coup sûr c'était un brave soldat; il manquait de quelques-unes des qualités que doivent posséder ceux qui sont destinés à conduire et à commander des masses.

CHAPITRE III

L'AIGLE

L'aigle possède en commun avec le lion plusieurs attributs physiques et moraux. Il a reçu la force en partage : en conséquence, il règne en maître sur les oiseaux, comme le lion sur les mammifères. La couronne qu'il porte, il la doit moins à sa taille qu'à sa force, à son opiniâtreté et à son énergie, mais il possède moins de noblesse et de générosité que le lion. Il a le mépris des offenses que peuvent lui faire les animaux plus petits et il se laisse ainsi longtemps railler par le croassement enroué et provocateur du corbeau avant de se déterminer à en finir avec lui. A l'état sauvage, il ne mange jamais que la créature deve-

nue sa proie dans le combat, et il n'en dévore que ce que ses besoins exigent pour l'instant. Il ne permet à aucun de ses frères de chasser sur ses terres et défend avec acharnement le domaine qu'il a une fois regardé comme le sien. Son œil perçant, vif et enfoncé (fig. 100) découvre des proies à des distances incroyables; il se précipite alors avec une vitesse féroce sur sa victime qu'il tue en



Fig. 100.
Un aigle.

général sans lui faire subir des tourments préalables.

C'est chez les peuples du Midi, chez les Italiens, les Turcs qu'on rencontre très souvent des physionomies ressemblant à celle de l'oiseau rapace, caractérisées par un nez fortement arqué, des traits durs et secs et des yeux ardents et enfoncés, tous caractères qui s'exagèrent encore avec les progrès de l'âge.

Je ne connais aucune figure historique qui

puisse mieux servir d'exemple que celle de Bernadotte, plus tard Charles-Jean, roi de Suède (fig. 101), pour montrer cette ressemblance avec l'aigle. Né[1] dans une des provinces les plus méridionales de la France, le Béarn, il avait reçu en partage le caractère heureux de ses voisins du



Fig. 101.
Bernadotte.

Midi auxquels il était même supérieur sous beaucoup de rapports.

Bernadotte pouvait montrer, certainement, autant de courage que Kléber; mais cette vertu tenait comme sa physionomie beaucoup plus du caractère de l'aigle que de celui du lion. Effet d'un

[1] A Pau, en 1764; élu prince royal de Suède en 1810.

calcul inspiré par l'égoïsme chez Bernadotte, le courage naissait chez Kléber des sentiments les plus nobles et de l'esprit du sacrifice. Le regard profond, pénétrant, vif comme celui de l'aigle, qui caractérisait à un si haut degré la physionomie de Bernadotte, troublait et terrifiait celui qu'il fixait dans le moment de la colère. L'ambition et l'opiniâtreté qu'il mettait à poursuivre un but presque chimérique; la force comme la ruse qu'il savait déployer pour parvenir au rang qu'il occupa et pour se maintenir dans la grandeur après son vol audacieux, tandis que la puissance au début de laquelle il avait assisté commençait à s'écrouler, tout cela prouve assez cette nature d'aigle qui le faisait agir.

C'était aussi le caractère du courage de Murat dont la forme et l'expression physionomiques tenaient cependant à la fois du lion, du cheval et de l'aigle.

Je ne puis m'empêcher ici de faire remarquer que la verticalité plus ou moins grande de la ligne du profil commande une somme plus ou moins forte de noblesse et d'énergie. J'ai cherché autrefois à démontrer ce fait par la comparaison des profils de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI,

sur lesquels on peut voir la direction perpendiculaire du profil décroître à mesure que ces attributs diminuent.

Nous pouvons citer un exemple du même genre, dans les profils des rois Charles-Jean (fig. 102) et



Fig. 102.

Charles-Jean, roi de Suède.



Fig. 103.

Oscar, roi de Suède.

Oscar Ier de Suède (fig. 103), et même dans celui du prince royal de Suède.

Dans ce qui précède, il a surtout été question de la qualité la plus noble du lion et de l'aigle; qu'il me soit cependant permis d'ajouter quelques remarques ayant trait à cette qualité chez l'homme. J'ai surtout trouvé ce courage résolu, instinctif, irréfléchi que nous paraissons partager avec les animaux, chez des sujets à petite tête, aux traits

audacieux, mais bien proportionnés. Des traits petits et féminins à quelque forme de tête qu'ils soient associés, n'expriment jamais l'empire de la volonté ou l'énergie; le courage ou la volonté associés à la petitesse des traits chez de grosses têtes sont d'autant moins capables de dominer, que la réflexion tient, en général, la place de la décision dans le moment où il faut agir. C'est peut-être là la raison pour laquelle les savants et les hommes d'étude sont si pauvres en résolutions et déterminations pratiques.

CHAPITRE IV

LE SINGE

Il n'y a certainement pas d'animal qui sous le rapport de la ressemblance de forme et d'organisation se rapproche plus de l'homme que le singe. Cuvier va jusqu'à dire qu'il est une expérience manquée que la nature fit en voulant créer l'homme. L'attitude en partie verticale, la correspondance parfaite de toutes ces parties avec celles de l'homme, la finesse des instincts et des penchants, la faculté d'imitation, l'intelligence, la vivacité de ses gestes et de ses mouvements aussi variés que curieux, l'air ironiquement contemplatif, la méchanceté, la ruse, la lascivité, etc., sont autant d'attributs qui appartiennent aux singes. Mais en raison du nombre considérable des espèces de cet animal, les facultés précédentes offrent beaucoup de modifi-

cations, de même que les formes extérieures et les expressions sont très variées : aussi me paraît-il impossible, à moins d'être inexact et de m'égarer, de prendre une espèce quelconque comme exemple explicatif. Les exemples pris dans l'humanité que je me permets de produire ici offrent en général une ressemblance suffisamment caractéristique avec le singe, tandis que leur expression particulière peut soutenir un parallèle avec une espèce déterminée de singe.

D'ailleurs la prédominance des attributs et des formes expressives de l'animal n'exclut pas la puissance et la souplesse de l'intelligence, mais elle s'oppose plus ou moins à la production des plus nobles facultés morales. Si je répète cette remarque à cette place, c'est que la ressemblance de l'homme avec le singe va justement nous en fournir la preuve. Une foule d'hommes très bien doués portent dans leur extérieur des traces manifestes de ressemblance avec le singe, et chez tous, cette ressemblance trahit plus ou moins la parcimonie avec laquelle la nature a distribué chez eux les qualités morales. Je vais même jusqu'à soutenir que plus les facultés intellectuelles se sont développées en compagnie d'inclinations animales, plus la lutte

intérieure est vive et plus l'extérieur, résultat de cette lutte, s'enlaidit.

Voltaire (fig. 104), qui avait reçu en partage ce fond extraordinaire d'intelligence qui produit les poètes et les philosophes, ressemblait à s'y méprendre à un singe et même à celui de la pire espèce. Cette ressemblance devint surtout frappante quand il atteignit un âge avancé. Toutes les productions

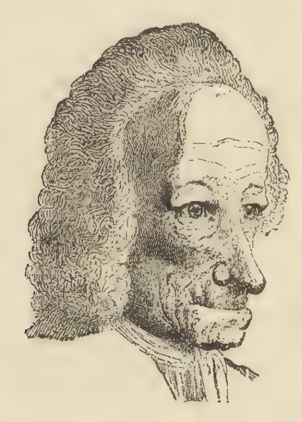


Fig. 104.
Voltaire.

intellectuelles de cet homme illustre, comme sa vie et son caractère, du moins à en croire l'histoire, portent l'empreinte profonde de cet intérieur excitable, inquiet, malicieux, de son esprit mordant, satirique, de son âme envieuse et égoïste, de sa nature athée et libidineuse. Tous ces défauts qui ont déshonoré et effacé de si brillantes qualités

justifiaient suffisamment les traits simiens de sa physionomie qui reflétait les particularités psychiques du singe.

Les fous que l'on aimait à voir à la cour des rois, et dont l'occupation principale consistait à remplir les heures de loisir par des bouffonneries et des reparties comiques, avaient souvent une ressemblance frappante avec les singes par la légèreté,



Fig. 105.

Gaspard de Limoges, fou du roi François Ier.

l'adresse de leurs mouvements félins, tout comme les chats captivent notre attention par leurs allures pleines de légèreté et de grâce. Les bouffons étaient ainsi chargés de fournir un passe-temps préféré. François Ier avait pour fou un sieur Gaspard de Limoges (fig. 105) que son maître n'appelait

jamais autrement que « mon singe ». On trouve à la Bibliothèque nationale un manuscrit qui mentionne ses faits et gestes; la figure ci-jointe y a été puisée. Outre quantité de saillies mordantes que relate ce manuscrit, on y raconte que le roi trouva plaisant de l'habiller comme un singe et de faire ajouter à son costume une véritable queue. Sous cet accoutrement Gaspard de Limoges gambadait avec l'adresse et aussi le ridicule qui caractérisent tous les exercices d'un bon singe. Sa raillerie comme ses réparties souvent très malicieuses n'épargnaient personne ; son maître lui-même, auquel il avait maintes fois donné des marques de dévouement, devint parfois victime de ses railleries. Mais sous les apparences de la folie, cet homme cachait un tel degré de sagacité qu'il confondait souvent l'entourage de son maître par la justesse de ses reparties revêtues d'une forme bouffonne.

Dans un voyage en Jutland je rencontrai, il y a quelques années dans uneville de la presqu'île un homme qui, dans la société de joueurs où il se trouvait, attirait par sa physionomie simienne mon attention à un tel point que je fus tenté de profiter l'occasion pour avoir son portrait (fig. 106).

En prenant mes renseignements, j'appris qu'il

était un des notables de la ville ; il apportait dans sa vie journalière la même préoccupation, la même activité fébrile dont il faisait preuve pendant le jeu. D'ailleurs, il ne manquait pas de dispositions et



Fig. 106.

Un indigène du Jutland.

contribuait à la prospérité de sa commune comme membre du conseil. Mais bien qu'il remplît ses fonctions avec une activité et une ardeur extrêmes, son importunité harcelante et perpétuelle, sa suffisance et son entêtement faisaient le malheur de ses administrés et de ses honorables collègues.

Il n'y a pas d'animal avec lequel l'homme offre plus de traits de ressemblance qu'avec le singe, précisément parce que la conformité étroite qui unit ces deux êtres fait plus vivement ressortir à

tous les yeux les moindres différences qui les séparent.

Aussi, lorsque nous trouverons chez un homme, certaines formes particulières au singe, comme des oreilles portées en haut et en arrière, des yeux rapprochés dont la portion scléroticale est presque nulle, un nez à racine étroite, à extrémité écrasée et peu saillante, une lèvre supérieure haute et un menton fuyant, nous pouvons reconnaître dans ces signes que les dispositions du sujet examiné ont une certaine analogie avec celles du singe.

CHAPITRE V

LE RENARD

« Le renard, dit Buffon, est connu pour ses ruses, et mérite en partie sa réputation ; ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse, et réussit le plus souvent, sans chercher à combattre les chiens ni les bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres. Il emploie plus d'esprit que de mouvement, ses ressources semblent être en lui-même : ce sont, comme l'on sait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect, ingénieux et prudent, même jusqu'à la patience, il varie sa conduite ; il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Il veille de près à sa conservation : quoique aussi infatigable et même plus léger que le loup, il ne

se fie pas entièrement à sa vitesse de course; il sait se mettre en sûreté en se pratiquant un asile où il se retire dans les dangers pressants, où il s'établit, où il élève ses petits : il n'est point un animal vagabond, mais un animal domicilié. »

On serait dans l'erreur, à mon avis, si l'on cherchait surtout dans la couleur rouge de sa fourrure le signe physionomique propre au renard ; beaucoup d'animaux possèdent la même couleur de robe et sont cependant bien différents sous le rapport du caractère, et d'un autre côté on peut trouver chez les renards des espèces à fourrure blanche et bleue. Il est vrai de dire cependant qu'on attribue souvent à la couleur rouge une telle importance qu'on est tenté d'en appliquer la signification à l'homme à cheveux roux.

Si le pelage chez l'animal, comme la chevelure chez l'homme, a sa valeur physionomique comme partie intégrante, il serait déraisonnable et puéril de ne s'attacher qu'à une particularité pour se former un jugement, surtout lorsqu'on considère que la physionomie, sur laquelle se trouve concentré comme dans un foyer le caractère de l'individu, attend encore la solution de tant d'énigmes incompréhensibles. C'est surtout dans la tête que nous

devons chercher la solution la plus sûre de toutes les questions qu'on se pose, car toute particularité remarquée dans quelque autre partie de l'individu n'est jamais qu'un reflet de l'expression empreinte sur le visage (fig. 107).

Quoique le caractère du renard se retrouve déjà assez nettement dans son maintien, sa démarche, son allure et ses mouvements, c'est surtout



Fig. 107.

Un renard.

sa tête qui nous montre la ruse, la finesse et la subtilité qui sont particulières à cet animal. Nous trouvons toutes ces qualités dans ses petits yeux vifs, toujours aux aguets et dirigés obliquement en haut et en dehors, dans ses oreilles effilées, dans son museau pointu, dans l'attitude toujours alerte,

attentive et éveillée des oreilles, enfin dans l'expression quelque peu féroce de sa gueule.

Si l'on veut appliquer comparativement ce que nous apprennent la forme et l'expression du renard aux exemples que nous fournit l'espèce humaine, il faut se contenter de l'expression du regard et faire

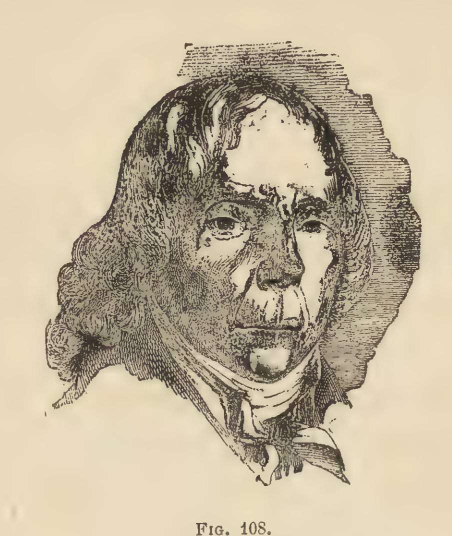


Fig. 108.

M. de Talleyrand.

abstraction complète de ce qui peut appartenir à l'homme.

Talleyrand (fig. 108), prince de Bénévent, doué du talent diplomatique que tout le monde connaît, d'un esprit pénétrant et d'heureuses facultés intellectuelles, possédait tous les instincts de ruse et de

finesse qui appartiennent au renard. Intrigant et retors, il évitait toujours le droit chemin quand il avait quelque dessein à poursuivre, et cessait de s'appuyer sur le pouvoir du moment, sitôt qu'il le voyait ébranlé, pour suivre traîtreusement la fortune de l'adversaire arrivé. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur les quelques grands événements de sa vie. C'est comme évêque d'Autun qu'il prit part en 1790 à la Révolution française, en allant dire la messe sur l'autel de la patrie ; il fut alors le premier qui ordonna les prêtres constitutionnels. Cependant, en 1792, lorsqu'il vit, après le 10 août que la Révolution éclatait dans toute sa violence, ensanglantant tout le pays, il garda un silence prudent et gagna l'Amérique. Après le coup d'état de 1797, on le vit reparaître subitement à Paris, et il sut par ses manœuvres obliques gagner si bien la confiance qu'on lui confia même le portefeuille du ministère des affaires étrangères. Napoléon le combla de bienfaits et d'honneurs ; il est vrai que ce profond connaisseur des hommes savait tirer parti des facultés remarquables de Talleyrand tout en se tenant dans une méfiance constante à son égard. Cette attitude prudente fut pleinement justifiée quand en 1812, après la malheureuse campagne de Russie,

l'étoile de Napoléon parvint à son déclin; Talleyrand alors pressentant l'orage, se sépara de Napoléon et entra en négociations avec les Bourbons pour s'assurer un abri contre les conséquences de la chute de son bienfaiteur et retirer de celle-ci tout le profit possible.

En 1814 il commit une triple perfidie; il se donna comme grand vassal de l'Empire en soutenant la régence de l'impératrice, trompant ainsi les Bourbons et favorisant en même temps la marche des alliés sur Paris. Néanmoins il sut si bien se tirer de cette situation difficile que Louis XVIII le combla d'honneurs à son tour en le nommant à la fois pair de France, prince, ministre et grand chambellan. Ce fut en qualité de ministre des affaires étrangères qu'il prit part au congrès de Vienne; il sut si bien s'insinuer dans le conseil qu'il arriva à diviser et à brouiller les intérêts et finalement à paralyser le congrès au point de le dominer complètement. La même année il renouvela sans remords ses outrageuses perfidies contre la Russie et la Prusse dont il avait reçu les chefs à bras ouverts dans sa maison lors de leur entrée dans Paris, en préparant contre ces puissances une alliance entre l'Angleterre, l'Autriche et la France.

Dans tous ces agissements on conviendra qu'il était d'accord avec son passé.

Sa vie privée vaut sa vie publique. Souple, amical et flatteur, comme dit Thiers, il sut toujours maintenir ses passions sous le joug de la raison et les dominer à merveille au point que jamais aucune d'elles, sauf peut-être celle de l'or, ne parvint à le dominer. Sa devise si connue : « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée » suffit déjà seule pour dépeindre son caractère.

Nous retrouvons dans sa physionomie les yeux de renard à angle très aigu et dirigés obliquement en haut, avec une expression peut-être plus rusée encore que chez cet animal ; comme chez ce dernier, le nez allongé, le menton pointu, les lèvres minces et serrées, nous montrent l'avidité et l'espièglerie qui distinguent le renard.

Ce sont seulement les grands événements qui fournissent aux caractères extraordinaires l'occasion de se faire valoir ; aussi est-ce à la même époque qu'un homme de la même force que Talleyrand sous le rapport de la ruse put occuper le premier rang dans les affaires publiques et prendre place à côté de Talleyrand dans la même sphère d'activitité sans que ces deux hommes se portassent un tort mutuel.

Fouché (fig. 109), duc d'Otrante, débuta dans la carrière politique, comme Talleyrand pendant la Révolution ; il avait la finesse et la même ruse qui caractérisaient ce dernier. Cependant son front plus court et plus large témoignait d'une énergie et d'un courage plus grands. Fouché prit aussi une part active à la Révolution, comme ami et confident de Robespierre, de Danton et de Marat, qu'il

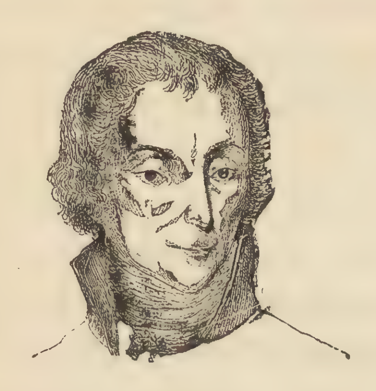


FIG. 109.

Fouché.

abandonna et trahit sans scrupule à mesure qu'il vit l'horizon s'assombrir. Napoléon le comprit et nourrit à son égard la même méfiance qu'envers Talleyrand, en mettant à profit ses talents de souplesse et de ruse. Fouché fut créé préfet de police : il justifia si bien la confiance que son chef lui

témoignait en lui donnant ce poste qu'il étendit, non seulement sur la France, mais encore sur tout le monde civilisé son cercle d'action avec une ardeur et une persévérance incomparables; il sut tirer parti pour arriver à ses fins du concours des personnes les plus influentes, même dans toutes les cours européennes. Il connut en maître l'art d'exalter les imaginations et s'empara si bien des esprits que trois ou quatre personnes ne pouvaient plus se trouver ensemble sans se soupçonner réciproquement d'espionnage. Il savait se servir de toutes les relations, de toute marque d'amitié ou de confiance sitôt qu'il croyait devoir le faire pour accomplir ses plans égoïstes. Quand Fouché se présenta devant Napoléon, ce dernier lui reprocha non sans raison d'avoir pris part à la mort de Louis XVI et de s'être montré un des républicains les plus rouges; il montra cependant plus tard qu'il savait très bien s'accommoder de sa situation aristocratique. Il accepta successivement avec autant d'avidité que de reconnaissance la grand'-croix de la Légion d'honneur, le titre de comte, des terres dans le Hanovre et finalement le titre de duc d'Otrante. En réalité il était le fils d'un obscur et pauvre capitaine de vaisseau de Nantes, et

cependant il laissa en mourant un héritage de quatorze millions.

Dans le type qu'on s'est fait de Méphistophélès (fig. 110) et qui a trouvé son expression la plus remarquable dans une œuvre géniale, on a cherché peut-être involontairement à réunir la souplesse,



Fig. 110.

Méphistophélès.

la ruse et fourberie que le poète a prêtées à ce caractère; il en résulte qu'on se l'imagine naturellement avec une figure de renard. La passion sauvage, la méchanceté diabolique, comme on les trouve chez les bêtes féroces et indomptables, trou-

vent leur expression physionomique dans les yeux sauvages toujours aux aguets, dans la situation des oreilles, enfin dans la forme de la tête.

J'ai vu nombre d'individus dont les yeux avaient si bien l'expression de ceux du renard qu'on s'attendait pour ainsi dire à voir surgir cet animal derrière les oreilles sans que le reste de la physionomie offrît quelque caractère en harmonie avec le regard. Mais ce ne sont que des expressions rapides comme l'éclair, qu'il est difficile de décrire et qui attirent instinctivement un œil attentif. Ces éclairs expressifs momentanés traduisent les sentiments ou des combinaisons d'idées souvent en rapport avec nos instincts animaux qui reprennent le dessus.

Un vieux proverbe accorde plus de ruse à la femme qu'à l'homme. Bien qu'on puisse admettre comme une vérité commune que la femme, d'une nature plus faible, montre de l'adresse là où l'homme montre sa force, cependant je puis affirmer que jamais la ruse de la femme n'est poussée aussi loin dans les mêmes circonstances que celles de l'homme; elle n'est pas aussi dangereuse, car celle de l'homme est le produit du calcul, tandis que la femme la met au service des passions.

CHAPITRE VI

LE MOUTON

Cet animal a, comme on sait, un caractère doux et paisible ; cette dernière vertu est même poussée si loin qu'elle devient de l'apathie ou de l'indifférence. On peut ainsi enlever le petit à sa mère sans que celle-ci fasse mine de se défendre ou manifeste son étonnement ou son inquiétude par quelque bêlement. Le mouton est si maladroit qu'il a constamment besoin d'un guide pour trouver son chemin. Si par hasard on vient à effrayer un troupeau de ces animaux, ils courent en troupe serrée les uns contre les autres, et ni le vent ni la pluie ne peuvent les séparer, à moins que le gardien ou la faim n'interviennent.

Il n'y a pas à chercher longtemps pour trouver des natures moutonnières dans le genre humain; même parmi les personnages historiques il n'est pas difficile de trouver des ressemblances de ce genre, malgré l'insignifiance que l'on assigne en général aux hommes qui portent ce caractère. Je me bornerai à citer deux exemples particulièrement frappants que j'ai pu observer de près.

Charles II, roi d'Espagne (mort en 1704),



FIG. 111. Un mouton.

FIG. 112. Charles II, roi d'Espagne.

(fig. 112) monta sur le trône de son père dans sa plus tendre enfance. La nature marâtre envers lui l'avait doué d'un caractère faible, indécis et de facultés intellectuelles extrêmement bornées qui lui furent d'un

secours très problématique au milieu du clergé qui l'entourait. Celui-ci retint le roi et son peuple avec un soin jaloux sous la tutelle étroite et sévère de la papauté. On assista alors à ce triste et ridicule spectacle d'un homme qui, comme étant le premier personnage de son pays, avait le devoir de résoudre les problèmes les plus difficiles, de diriger et de défendre un grand peuple, commença sa vie en mineur et la termina en idiot. Lorsque après deux mariages infructueux, il resta sans enfant, le clergé, en qualité de tuteur, lui suggéra l'idée de se chercher un successeur. Ce fut la seule occupation à laquelle il finit par prendre quelque intérêt; et comme on le regardait comme tout à fait innocent, on se garda de lui susciter quelque obstacle. La seule chose de remarquable que l'histoire ait conservé de ce père de la patrie est qu'il fit ouvrir les tombes de son père, de sa mère et de sa première femme pour pouvoir une dernière fois embrasser leurs restes. Il était d'une indifférence et d'une ignorance telles qu'il ne savait même pas les noms des contrées sur lesquelles il régnait. Lorsque, par exemple, les Français assiégèrent sa propre ville de Mons, il plaignit sincèrement le roi de France du malheur qui lui était arrivé. Ces quelques mots suffisent

pour caractériser son existence; le portrait précédent donne l'idée de sa physionomie.

Un autre roi qui cependant possédait des facultés biens plus développées, mais qui, comme le précédent, se laissa mener par suite du manque de caractère et d'énergie par le clergé et par son ambitieuse femme, fut Christian VI de Danemark (mort en 1746). Pieux, doux et soumis, il ne

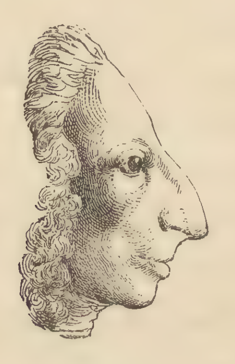


Fig. 113.

Christian VI, roi de Danemark.

put jamais non seulement gouverner seul, mais agir sans avoir besoin du conseil et de l'appui d'autrui. Les quelques événements remarquables que l'histoire a inscrits dans son règne se sont à peu près passés sans sa particitation. C'est ainsi que les grands monuments construits sous son règne, et dont le moins important, l'Ermitage, seul a échappé

à la destruction, sont dus à l'amour du faste de sa femme, Sophie Magdalena, tandis que toute la gloire de son règne revient aux noms de Gram, Pontoppidan et Holberg.

François Ier, empereur d'Autriche (fig. 114)



Fig. 114.

François Ier, empereur d'Autriche.

(mort en 1835) avait, comme le montre son portrait, une ressemblance qui tenait à la fois du mouton et de la vache, et qui a été plusieurs fois justifiée par son caractère et les actes de sa vie. Comme il entra sur la scène en qualité d'empereur, sa situation et les circonstances le mirent forcé-

ment en évidence; mais s'il avait voulu s'en rapporter à son seul mérite, son existence aurait passé inaperçue même dans la haute situation qui lui était faite. Doué de vertus négatives, il n'était ni orgueilleux ni méchant, comme sans étourderie ni impatience, et il tenait à la fois du mouton par la bonté et de la vache par la patience, juste assez pour qu'il pût, soutenu par les autres, suivre sans mollesse ni entêtement la marche des événements. L'éclat de son règne et son importance historique sont le fait des événements de son époque et des noms illustres qui entouraient son trône.

Bien que la coloration blonde de la chevelure ne soit pas sans rapport avec la physionomie particulière du mouton, elle ne suffit pas pour nous expliquer pourquoi l'on rencontre beaucoup plus de mines moutonnières chez les blonds habitants du Nord que chez les bruns du Midi, car on trouve des moutons à laine de couleur variée et même noire. Le fait est que la nature des hommes du Nord se rapproche de celle du mouton; on trouve beaucoup plus de mollesse, de douceur et de patience chez les blonds que chez les bruns chez lesquels les passions ardentes, comme la haine, la vengeance, la jalousie,

constituent souvent le fond du caractère. D'après le caractère de douceur qu'il est de tradition d'accorder à la femme, on pourrait croire que les types du mouton sont beaucoup plus communs chez les visages féminins que chez les masculins; c'est précisément le contraire qui est la vérité. Cette appa-



Fig. 115.

Une bonne pâte d'homme.

rente contradiction trouve sans doute son explication dans le calme plus grand de l'homme, ce qui le place dans un état d'équilibre indifférent qui constitue le naturel du mouton, tandis que dans les mêmes circonstances la femme arrive bien plus difficilement à cet équilibre par suite de sa nature sensible et excitable.

Les exemples d'analogies physionomiques entre le mouton et l'homme sont aussi communs qu'entre ce dernier et le renard; mais jamais je ne les ai trouvés plus fréquent que chez les juifs aux cheveux blonds.

J'ajoute pour finir un exemple tiré de la vie commune, et chacun pourra faire ses remarques explicatives sur cette figure qui porte en elle-même sa signification. Tout annonce dans cette figure moutonnière la douceur apathique qui fait les caractères dociles et peu turbulents (fig. 115).

CHAPITRE VII

LE CHIEN

Sous le rapport de l'intelligence et de la sympathie qui permettent à l'animal de reconnaître l'homme comme son maître, le chien occupe incontestablement la première place. Aucun animal à l'état domestique ne témoigne à l'homme autant de soumission que le chien qui abandonne à sa raison la direction de sa nature sauvage et de ses instincts. Par ses qualités naturelles ou acquises par l'éducation, cet animal montre tant d'abandon, tant de fidélité et de reconnaissance sincère qu'on pourrait le proposer comme modèle à suivre à la plupart des hommes. Sa vie journalière nous donne si souvent des preuves de cette vérité que je n'insisterai pas davantage. Nous voyons, dit Fréd. Cuvier, dans

ses *Etudes des animaux*, en parlant du chien, les instincts violents, sauvages et sanguinaires de sa nature primitive céder à plaisir devant des sentiments plus doux et une obéissance aveugle. Sans compter qu'il fait preuve dans ses inclinations d'une fidélité et d'une constance très grande, on le voit se montrer sensible aux bienfaits et reconnaissant envers son bienfaiteur. Il supporte la méchanceté et même les mauvais traitements de son maître sans se venger, et il se les rappelle seulement pour lui rester encore plus solidement attaché.

Cette fidélité et cette résignation du chien qui le portent à préférer la société de son maître à celle de tout autre et qui poussent tant d'hommes à chercher dans cet animal leur liaison unique et préférée garantissent à l'observateur attentif la meilleure occasion d'étudier le caractère et les habitudes de cet animal. Aussi n'en est-il aucun qui ait été plus souvent que le chien un sujet d'observations. L'amitié exclusive que nous témoignons au chien de préférence à l'homme s'explique et s'excuse parfaitement non seulement par notre sympathie naturelle pour cet abandon, mais surtout parce que nous sommes convaincus que l'amitié et la fidélité du chien, bien différentes en cela de celles de la plupart des hommes,

ne sont pas entachées de calcul et d'égoïsme. Il faut ajouter à toutes ces qualités que les exigences du chien sont toujours modestes et faciles à satisfaire, que sa présence ne nous impose aucune charge sérieuse, qu'elle dérange peu, tandis que cet animal se laisse facilement déranger. On comprendra que le chien est bien fait pour gagner toutes nos sympathies si l'on songe que son œil subtil et attentif sait saisir l'expression et les mouvements de son maître, que l'expression de sa physionomie intelligente nous fait souvent regretter chez lui la privation du langage, et que néanmoins il se soumet avec une attention constante aux ordres souvent capricieux et insensés de son maître.

On pourrait trouver une preuve de la grande intelligence du chien dans ses facultés d'imagination et d'abstraction. C'est ainsi que le chien rêve qu'il aboie parfois pendant le sommeil ou que ses mouvements peuvent traduire ses conceptions imaginaires, indépendantes alors de toute provocation extérieure.

Une autre preuve de la supériorité du chien est qu'il conserve dans la domesticité qui fait son éducation, tous ses merveilleux instincts primitifs avec la même force originelle, et l'on peut même

dire que l'éducation peut les rendre plus subtils et plus étendus.

On peut appliquer au chien la règle qu'on applique avec plus ou moins d'exactitude à tous les quadrupèdes, à savoir : que plus l'angle formé par les deux lignes parties de l'oreille pour aboutir au museau, est aigu, plus l'instinct de l'animal est développé. Plus le front est large et voûté, plus grande est l'intelligence, et plus le museau est fin, plus aussi l'instinct est aiguisé. Le développement exagéré de la partie située immédiatement derrière les oreilles indique la férocité et des instincts sanguinaires : c'est ce que l'on peut observer chez le chat, le tigre, la hyène, le loup, etc.

Les diverses races de chiens possèdent des particularités propres à chacune d'elles sans préjudice de ce qui a été dit au sujet du caractère général du chien, qu'on retrouve toujours plus ou moins modifié dans ses traits principaux. Je me bornerai ici à appeler l'attention de mes lecteurs sur quelques types les plus connus de ces chiens.

Le barbet (fig. 116). — Il y a quelques années, dans un voyage que j'entrepris dans les contrées méridionales du Jutland, je fis la connaissance d'un

sacristain, en même temps maître d'école (fig. 117) qui excita ma curiosité par sa ressemblance frappante avec un barbet blanc. Une plus longue fréquentation me fournit l'occasion d'étudier son caractère. La probité, la fidélité et le dévouement, qui étaient ses vertus, se trouvaient en parfaite harmonie avec cette expression physionomique. Il



Fig. 116

Un barbet.

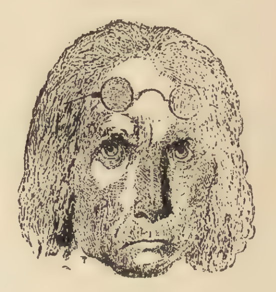


Fig. 117.

Maître d'école du Jutland danois.

avait déjà passé la quarantaine, ayant toujours rempli sans se lasser, modeste et content, ses pénibles et peu lucratives fonctions. Il était tellement dévoué à sa tâche qui lui valait du moins gros en honneur et en considération, ayant reçu cet emploi de son père, qu'il ne fut même pas tenté de l'abandonner lorsque dans le cours de sa vie on lui fit plusieurs fois des propositions très avantageuses. Du haut de sa chaire, il trônait avec un sérieux

et une dignité modérée qui inspiraient involontairement le respect et la confiance au plus indiscipliné de sa jeune troupe. Sans avoir jamais à recourir aux moyens de violence il savait par la seule force de son regard sérieux ou par un grognement particulier de menace tenir en respect ses écoliers espiègles, sitôt qu'ils avaient un instant oublié sa présence.

Le lévrier (fig. 118). — Pendant mon séjour à Paris en 1845 et 1846, un colporteur m'apportait

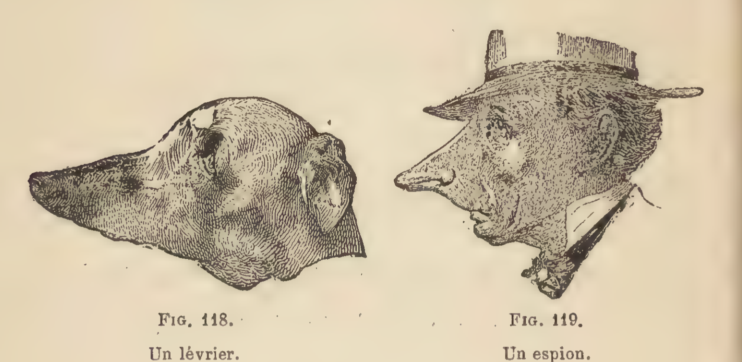


Fig. 118.
Un lévrier.

Fig. 119.
Un espion.

chaque jour *le Siècle;* cet individu me donna l'occasion de relever sa physionomie (fig. 119), bien que je n'en connusse pas très bien la signification. Il me fit tout d'abord l'impression d'un renard, cependant mes expériences ultérieures me convainquirent qu'il tenait plutôt du lévrier sous le rapport des qualités.

Tandis qu'il courait de porte en porte pour faire son métier de facteur, il se montrait toujours prêt à rendre service aux autres par sa démarche sautillante à droite et à gauche et malgré une activité infatigable qui lui laissait à peine le temps de respirer ; il n'était pas moins zélé pour les autres que pour lui-même. Je m'en servis surtout pour me procurer de bons modèles et pour me rechercher quelques ouvrages rares et des gravures précieuses. Il savait trouver ce qu'il me fallait avec un instinct merveilleux, et exécutait tous mes ordres avec une obligeance et un désintéressement qui excitaient à la fois mon étonnement et ma reconnaissance. La seule chose qui m'inspirât une certaine méfiance à son égard, c'est qu'après ses courses forcées il restait chez moi pour bavarder pendant un long moment. Non seulement il se plaisait à ce jeu, mais encore il cherchait à gagner ma confiance avec une curiosité pressante et à me questionner sur mes connaissances et mes relations. Je fus assez candide pour prendre ses inconvenances pour une habitude innocente qu'il partageait avec beaucoup d'autres personnes actives, et je lui offris un siège d'autant plus volontiers qu'il paraissait en avoir besoin.

Mais un beau jour le hasard m'ouvrit les yeux lorsqu'un peintre français vint me rendre visite ; juste au moment où l'occasion lui paraissait bonne, mon galopin entra chez moi, puis, rompant brusquement, il quitta précipitamment la pièce. Lorsqu'il fut loin, mon visiteur avec un ton sérieux



Fig. 120.

Un bouledogue.

me demanda si je connaissais cet homme et si j'avais lié quelque relation avec lui, car c'était un espion.

Le bouledogue (fig. 120). — Si je m'écarte ici de la règle que je me suis tracée, ce n'est pas parce qu'il manque de sujets historiques ou connus de

tous ayant la physionomie du bouledogue, mais bien parce qu'il ne m'a pas été possible de me procurer des portraits d'une exactitude satisfaisante. Les exemples de ce genre abondent chez les Anglais, les Allemands et les Scandinaves de



Fig. 121.

Une marchande de poissons à Copenhague.

l'époque féodale, où l'arrogance cruelle et querelleuse était confondue avec le pouvoir. Je regrette de ne pouvoir montrer quelques-uns des chevaliers puissants de cette période et d'être obligé de prier mon lecteur de m'accompagner dans la rue et

pour le moment sur la plage de « Gammelstrand » à Copenhague. Il y a quelques années régnait en souveraine parmi les marchandes de poissons de la côte une femme qui, malgré son calme flegmatique en général, savait se faire respecter de ses voisines criardes par sa mine de bouledogue, sa voix retentissante un peu enrouée et surtout par la force de son poing (fig. 121).



Fig. 122.
Un chien de chasse.

Mes fréquentes visites au voisinage de la plage me permirent d'étudier à loisir cette femme de près et de trouver le secret de la puissance qui lui donnait toujours le dessus sur cette foule d'ailleurs si difficile à manier. En général elle endurait assez bien les taquineries de tous les jours et ne répondait que par monosyllabes ou par une courte

réplique aux railleries dont elle était l'objet; elle allait même jusqu'à riposter de grosses plaisanteries qui contrastaient par leur comique avec son expression invariablement morose. Mais ceux qui la plaisantaient restaient toujours prudemment dans certaines limites, car lorsqu'un d'eux, soit



Fig. 123.

Un vétéran du premier Empire d'après un tableau du baron Gros au musée de Versailles.

sérieusement, soit par malice, dépassait les bornes, il mettait le comble à sa colère qui se transformait en une rage furieuse et aveugle, dangereuse même pour la vie des assistants, car elle défendait ses arguments par de vigoureux coups de poing tout à fait masculins. En pareil cas on cher-

chait à la prendre entre deux mannes à poissons dont on se servait comme de boucliers, puis vaincue et sans défense on l'aspergeait avec un seau d'eau qu'on lui jetait sur la tête, procédé qui ne manquait jamais son effet salutaire. Mais dans la suite son caractère devint tellement dangereux que l'administration lui interdit le marché. Depuis je n'en entendis plus parler. Ses meilleurs compagnes étaient unanimes pour dire qu'elle était bienveillante et indulgente dans la vie journalière et qu'elle montrait même de l'affection et du dévouement à celui qui la traitait avec bonté, jusqu'au moment où la furie l'emportait et l'aveuglait entièrement.

Le chien de chasse (fig. 122). — On rencontre chez beaucoup d'hommes les traits d'une physionomie honnête, fière, sérieuse et parfois triste, particulière à plusieurs belles races de chiens de chasse, mais qui est surtout frappante chez les grands chiens jaunes de race danoise. Je n'ai jamais trouvé cette expression mieux caractérisée dans l'espèce humaine que sur les portraits représentant les vétérans de Napoléon 1er, ces vieux grognards dont j'ai vu quelques types remarquables aux Invalides en 1846.

L'exemple représenté ici (fig. 123) est la

reproduction fidèle d'une figure que j'ai empruntée au tablaeu du baron Gros du musée de Versailles : *la Bataille d'Eylau*. Cet œil qui exprime la probité, la fidélité, le courage et la détermination, cette volonté étouffée et pliée par la soumission au despotisme, ces traits redoutés et en quelque sorte contractés par la ruse, observés ici, se retrouvent chez les vieux militaires, mais surtout chez les guerriers qui ont accompli leur carrière sous la main d'un pouvoir absolu et despote.

Le carlin et le roquet.

Je regrette de n'avoir pu me procurer un seul exemplaire satisfaisant de cette race ; malheureusement elle paraît avoir complètement disparu, ce qui est d'autant plus fâcheux que la physionomie et le caractère de cette race se rencontrent souvent parmi les hommes. Qui ne se rappelle avoir vu les grimaces comiques et repoussantes de cet animal à la peau ridée, au museau noir et écrasé, qui lui

donnent un air grognon, hargneux et irrité ? Même pendant son sommeil on le croirait toujours prêt à mordre.

Autrefois on trouvait souvent de vieilles mégères au teint blême, à l'air hargneux, toujours accompagnées de leur carlin inséparable, mais à la fois empressé et méchant ; la conséquence de cette affection et de cette sympathie réciproques était l'air de famille que prenait à son chien la propriétaire. Mais si nous avons à déplorer la disparition du carlin comme quadrupèle, nous pouvons être sûrs que son représentant bipède ne disparaîtra pas tant que l'humanité réunira les particularités de cet animal. Il existe encore une race considérée plutôt comme un mélange ; elle constitue les chiens de salon ou chiens bichons dont les formes sont indécises, de même que l'espèce est dégénérée. On nourrit cet animal avec des aliments chauds, du thé et du biscuit, et comme le carlin, l'animal prend peu à peu les caractères de raffinement et de préciosité qu'il puise dans la société où il vit. Les membres deviennent grêles, son ventre devient gros, il perd l'odorat et l'instinct, et ses yeux dedeviennent chassieux, ses nerfs sont sensibles et excitables, et, grâce aux soins et à l'entichement

de son protecteur, il finit par ressembler à une informe boule de suif, toujours aux abois, portée par quatre fragiles piquets, et à travers laquelle il suffirait de passer une mèche d'un bout à l'autre pour en faire une chandelle. Ces petits bichons tendrement soignés le plus souvent par de vieux célibataires ou parfois seulement l'objet d'une mode, tendent de plus en plus à disparaître. Ultérieurement les ordonnances de police ont mis une borne à la propagation de cette race factice, mais un petit chien anglais est devenu le favori de la mode comme paraissant plus propre à résister aux conséquences de cet amour aveugle et désespéré : actuellement il a complètement supplanté le carlin.

Ce ne sont pas les analogies qui manquent entre l'homme et les races plus ou moins croisées des chiens. Les nations antiques qui ne sont plus ont fini par produire des espèces dégénérées, énervées et raffinées ; à ce point de vue, les Romains ont poussé jusqu'aux dernières limites la dégénérescence produite par la débauche. On trouvait chez ces peuples des individus à intelligence déchue, vieillards précoces incapables de faire un seul pas dans toute leur vie insignifiante sans avoir besoin

d'un soutien. Leur utilité dans l'existence de l'humanité est aussi énigmatique que celle des bourdons chez les insectes, et ces êtres ne paraissent être créés que pour vivre aux dépens du travail de leurs frères.

CHAPITRE VIII

L'HYÈNE

L'hyène est un de ces animaux carnassiers avides de sang qui ne tuent que pour le plaisir de tuer. Lorsqu'elle choisit ses victimes dans un troupeau, elle en égorge autant qu'elle peut le faire. Elle enfouit, pour le dévorer plus tard, en pourriture, ce qu'elle ne peut manger sur-le-champ; bien plus, alléchée par l'odeur âcre et poussée par sa nature vorace, elle ne dédaigne pas de chercher les cadavres en décomposition qu'elle dévore avec avidité. Jamais elle ne se laisse dompter, et pendant sa longue captivité elle conserve toujours ses instincts sauvages et sanguinaires (fig. 125).

Il arrive parfois, comme je l'ai déjà fait remar-

quer, que le caractère primitif masqué et contenu par une longue suite d'efforts fait subitement explosion dans les occasions favorables où les passions brisant toutes les bornes prennent le dessus et étouffent toute sagesse et prudence.

Robespierre, gratifié de cette nature inhumaine et sanguinaire qui se cachait derrière les apparences d'une parole désintéressée mais en réalité pleine de fausseté et de désir de vengeance, se trahissait impitoyablement dans toutes ses actions. Son extérieur n'avait rien qui attirât l'attention ou qui pût inspirer l'effroi ou la méfiance au premier abord. Il cherchait toujours à cacher sa lâcheté repoussante sous le dehors de l'intégrité et de la douceur ; il savait donner une certaine teinte de naïveté sincère à ses plans les plus dangereux et les plus méchants comme à ses attaques les plus virulentes, afin de pouvoir d'autant plus sûrement frapper à mort celui qu'il visait. Il possédait cet empire sur lui-même pour conserver dans les circonstances les plus difficiles comme dans de nombreuses situations parlementaires, un certain sourire particulier qui ne le quittait jamais. C'est à ce sourire qu'il empruntait un appui lorsque dans ces occasions il avait un projet sanguinaire à exécuter. Ce fut seu-

lement le 8 thermidor (1794), lorsque son discours eut mis en feu toute la Convention, qu'il eut vomi sur toute l'assemblée un vrai bourbier d'accusations virulentes et soupçonneuses, que ses amis se tournèrent pour la première fois contre lui : cet événement lui fit perdre l'équilibre et la contenance qu'il avait si bien gardés au moins en apparence jusqu'à ce moment.

Après plusieurs scènes orageuses dans lesquelles il demandait en vain la parole, il se précipita vers la tribune, rendu arrogant par le souvenir de ses victoires passées, et demanda avec une exaspération furieuse et sauvage une dernière fois la tribune. Billaud, l'un de ses accusateurs les plus hardis et les plus intrépides, le repoussa aux applaudissements frénétiques de toute la Convention qui criait : A bas le tyran ! Le lendemain il montait sur l'échafaud.

C'est à Rome, chez un artiste français, que j'ai vu le dessin général de cette scène que le peintre David, membre de la Convention, avait saisi sur le vif ; j'en reproduis ici les traits aussi bien que je puis le faire.

Jusqu'à ce moment Robespierre avait caché avec succès ses projets sanguinaires sous des

phrases sonores sur la liberté et le bien du peuple, en se servant de la fourberie et des ruses les plus noires. Ce n'est qu'au dernier moment de la Terreur, lorsque sa fureur se déchaîna et que le



Fig. 124.

Robespierre (d'après un croquis du peintre David).

désespoir le prit, qu'apparut pour la première fois sous son vrai jour cette expression féroce (fig. 124) et sauvage en rapport avec son caractère sanguinaire et sa bassesse insondable ; la crainte et le

désespoir seuls atténuaient l'expression de ce caractère qui tenait à la fois de l'hyène, du renard et du serpent.

Par bonheur, on ne trouve dans l'humanité que



Fig. 125.
Une hyène.

très peu d'hommes ayant ce caractère et cette expression. Mais pour que les caractères extérieurs que nous avons indiqués ressortent nettement, il faut que la haine, la colère et la fureur se déchaînent chez ces individus. Du reste j'ai trouvé plus souvent des traces de la physionomie de la hyène chez la femme que chez l'homme.

CHAPITRE IX

LE CHAT

Le chat est, comme le chien, un compagnon de l'homme ; quelques remarques d'histoire naturelle à son sujet suffisent pour faciliter dans la suite la comparaison.

Le triangle rectangle qui constitue la forme fondamentale de la tête du chat et la disposition spéciale des yeux (fig. 126) se rencontrent souvent chez les figures féminines légères, mobiles et gracieuses ; en même temps j'ai trouvé chez ces femmes certains attributs propres aux chats : une nature molle, souple, coquette et fausse ; des pattes de velours qui appellent des caresses mais qui déchirent la main qui les donne ; une jalousie sans aban-

don qui ne souffre aucun rival mais qui met au désespoir le favori; des mouvements gracieux, attrayants et badins qui servent parfois à faire le guet ou à se lancer sur la proie, et qui ne perdent même rien en grâce et en finesse, tandis qu'ils s'exercent cruellement sur la victime. Mais ce n'est guère que dans les violentes explosions de colère et de fureur que ces caractères perdent leurs qualités de grâce et de séduction pour se manifester et se transformer en une expression d'autant plus hideuse.

Il n'est pas difficile de montrer des ressemblances de ce genre; on les rencontrera pourtant plus souvent dans la bourgeoisie raffinée que dans la classe ouvrière ou encore dans l'aristocratie de naissance ou d'intelligence. Celle-ci se distingue en général par le contour allongé et étroit du visage, tandis que les formes de la classe ouvrière sont larges, massives, lourdes; les formes que l'on rencontre dans les classes intermédiaires se rapprochent mieux de celles du chat.

Le caractère du chat paraît s'observer plutôt chez la femme de basse condition, capricieuse et amollie, que chez celle qui, dans une société plus élevée, a perfectionné ses goûts et ses inclinations. C'est peut-

être ce qui fait que, pour le moment, je n'ai pu me procurer un exemple satisfaisant tiré de l'histoire.

On trouve surtout des physionomies de chats chez les danseuses, les grisettes, les femmes coquettes et capricieuses qui vivent dans l'oisiveté. Cette expression est surtout remarquable chez une



Fig. 126.

Un chat.



Fig. 127.

Une danseuse (un rat).

des plus célèbres danseuses des temps modernes et dont j'ai joint ici le portrait, qui laisse malheureusement à désirer.

La fameuse Lola Montez (fig. 127) possédait avec une nature piquante, capricieuse et romanesque, une physionomie et un caractère qui tenaient beaucoup de ceux du chat; elle avait cepen-

dant en propre un certain degré d'énergie qui cadrait mal avec sa figure, mais ses narines mobiles qui se soulevaient fortement dans les moments passionnés rappelaient plutôt une nature indomptable et exubérante.



Fig. 123.

Physionomie féline.

On voit parmi les pastels du musée de Dresde une tête très bien exécutée qui attire l'attention du visiteur surtout par la grâce et la légèreté des formes et du maintien. Qui représente-t-elle ? C'est ce que je n'ai pu savoir ; ni le catalogue ni le gardien du musée n'ont pu me renseigner à ce sujet.

Plus j'observais cette image, plus elle m'inspirait de l'antipathie, impression que je ne compris que lorsque je l'eus copiée, car je reconnus alors que derrière la finesse de ces formes séduisantes se cachait une nature de chatte. Cette figure est reproduite ici (fig. 128), assez grossièrement ; je crois cependant qu'on y trouvera toujours assez bien les traits de l'original et qu'elle permettra en tout cas de reconnaître l'idée fondamentale.

CHAPITRE X

LE BŒUF

Lourd et grave (fig. 129), le bœuf accomplit son travail avec lenteur et une patience infatigable. Il semble ruminer tous ses désirs et ses goûts avec le même flegme et la même réflexion qu'il met à ruminer sa nourriture. C'est sous cette nature ou du moins sous des traits analogues que beaucoup d'hommes parcourent leur existence, pour arriver cependant à une position respectable.

Les deux personnes représentées ici, l'une un haut fonctionnaire (fig. 130), l'autre la femme d'un marin (fig. 131), possédaient l'une et l'autre la même conformité de caractère en rapport avec leurs physionomies. Toutes deux parcouraient le sentier

de leur existence avec la même allure tranquille, posée et invariable, et avançaient vers leur but sans se laisser détourner ni à droite ni à gauche par les tentations sans intérêt comme sans entrain. Elles accomplissaient leurs tâches avec la même exacti-



FIG 129.

Un bœuf.

tude inflexible que la veille, sans fatigue ni mollesse et avec la régularité d'une machine solide et bien construite. Leur volonté comme leurs actions portaient toujours un caractère de fermeté sévère mais dépourvue d'énergie.

J'ai souvent trouvé un caractère lourd, dur et impitoyable chez les personnes de ce genre, mais

jamais de rancune ni de méchanceté préméditées.

La physionomie et le caractère du bœuf s'observent surtout chez les Allemands. Pendant mon séjour à Rotterdam et à Anvers, je rencontrais à tout



Fig. 130.

Portrait d'un haut fonctionnaire danois.

moment dans des portraits comme dans la vie réelle des types de cette nature lourde, flegmatique et triste avec une forme de visage rappelant celle de l'animal en question.

Beaucoup de portraits, œuvres des vieux maîtres

de l'Allemagne, comme Michael Wolgemuth, Albert Durer, Lucas Cranach, etc., laissent deviner que les personnages de cette nature ont existé autrefois comme de nos jours.



Fig. 131.
Femme d'un marin danois.

Un prince despotique ne pourrait avoir à gouverner des sujets doués de qualités mieux appropriées pour le joug de l'autorité que les caractères apathiques, à figure de bœuf, créés à souhait pour le despotisme.

CHAPITRE XI

LE PORC

La malpropreté et l'avidité du porc sont passées en proverbe; paresseux, stupide et indocile, cet animal paraît, au pied de la lettre, ne vivre que pour manger (fig. 132). C'est un épicurien dans la plus vaste acception du mot. Il mange et boit avec une volupté grossière et bruyante, et sa paresse pourrait faire croire qu'il est cloué sur la litière. Il pousse sa bestialité et sa voracité jusqu'à dévorer ses propres petits dont les instincts sont si émoussés qu'ils acceptent avec autant d'avidité la nourriture des autres porcs que de leur mère.

Dans la vie ordinaire on compare souvent au porc celui qui se produit avec une mise désordonnée et

par trop négligée ; je préfère réserver la comparaison pour ceux qui ressemblent à ce vil animal tant au point de vue de la physionomie que sous le rapport du caractère et des actes.

En 1845, je voyageai de Gênes à Milan en compagnie d'un bénédictin. Pendant les deux jours



Fig. 132.
Un porc.

que dura notre voyage et les huit jours que je passai dans cette ville où le hasard me conduisit dans le même hôtel que lui, j'eus tout le loisir d'étudier son caractère, car sa physionomie porcine (fig. 133) m'avait beaucoup intrigué à première vue. Ses mouvements, ses attitudes, son sommeil bruyant, indiquaient déjà un tel degré de satisfaction inté-

rieure, de tranquillité apathique que, rien qu'à le voir, j'étais convaincu que la jouissance était la principale condition de son existence. Une plus longue fréquentation ne fit que me confirmer davantage dans mon opinion. A vrai dire, il ne met-



Fig. 133.
Un bénédictin italien.

tait ni précipitation ni avidité à avaler ses morceaux, mais il mangeait avec une sensualité accompagnée d'un certain bruit cadencé des mâchoires, à laquelle on reconnaissait sinon un fin gourmet du moins un bon mangeur. Pendant les dix jours que je passai en sa compagnie, je ne le vis pas une seule fois se laver. Toute sa propreté consistait à se passer deux

ou trois fois sur la figure un mouchoir sale à carreaux bleus, lorsque le sommeil ou quelque effort insolite avait recouvert sa peau blême d'une sueur et d'un enduit graisseux. Je restai souvent pénétré d'une admiration muette et presque jalouse en face de cette satisfaction profonde épanouie sur toute sa personne, surtout pendant le repos. S'installait-il avec toutes ses aises sur un fauteuil, celui-ci, si dur qu'il fût, cédait peu à peu sous le poids de cette grosse masse charnue et élastique, comme si les deux avaient été faits l'un pour l'autre. S'il était assez bienveillant et affable, par contre il était d'une ignorance peu commune ; il était accommodant et jamais on ne lui voyait exprimer le moindre signe d'impatience, sauf lorsque le voiturier, obligé par les circonstances, avait prolongé plus que d'habitude l'intervalle des repas ; un grognement particulier signalait ce fâcheux contretemps qui n'entraînait jamais chez lui de suites plus graves. Ayant par bonheur conservé un assez fidèle souvenir de ce bénédictin dans mon album, je préfère l'utiliser ici comme exemple à d'autres qui me toucheraient de plus près, car je craindrais de froisser certaines personnalités. Je dois à la vérité de dire que je n'ai jamais trouvé dans mon entourage un type plus

complet que celui qui est représenté ici; on m'excusera donc d'avoir été prendre mon modèle si loin, quand j'aurais pu facilement trouver autour de moi des types peut-être moins exacts.

CHAPITRE XII

LE PERROQUET

Le perroquet est un animal stupide, généralement indocile, irritable, méchant et très tapageur (fig. 134) ; mais quelques espèces, malgré le peu de développement de leurs instincts, ont reçu en partage une faculté en commun avec l'homme : les perroquets peuvent apprendre à parler. Ce qui est pour eux un don assez merveilleux, car tandis que quelques espèces n'arrivent à proférer que des sons aigres, instinctifs, sans signification au moins pour l'homme, on n'a jamais observé quelque chose qui ressemble à la parole chez le perroquet sauvage ; pour l'amener à reproduire des mots, il faut une éducation préliminaire longue et laborieuse. Cet

oiseau faux, égoïste et irritable, ne témoigne ni attachement ni reconnaissance, pas même pour celui qui le soigne et lui donne sa nourriture quotidienne.

Si le bavardage vide et insignifiant du perroquet constituait toute sa caractéristique, il ne serait pas difficile de trouver en quantité parmi les hommes des individus qui lui ressemblent. On peut trouver, en effet, nombre de sujets à petit nez, à traits insignifiants et sans caractères, qui tiennent perpétuellement un langage dont le non-sens égale la loquacité, et, si dans ces physionomies le bec du perroquet vient prendre la place de ces petits nez, on pourra observer d'autres caractères alliés au bavardage, tels que l'irritabilité, l'égoïsme et la suffisance.

Dans les exemples choisis ici, les deux faces du caractère sont assez bien représentées.

D'un côté la forme arquée et saillante du nez, de l'autre les traits petits, mobiles, insignifiants indiquent assez l'égoïsme et l'emportement comme l'absence de caractère.

Pendant mon séjour à Rome, il m'est arrivé un jour de visiter la boutique d'un barbier (fig. 135) qui se faisait entendre jusque dans la rue. Sa physionomie éveilla mon attention et m'engagea plu-

sieurs fois à recourir à ses talents : par la même occasion, il me fit connaître ses autres qualités. Zélé autant que criard et étourdissant, il ne cessait de bavarder pendant son travail, sans jamais varier le ton de la voix ni laisser aux autres le temps de répondre. Il s'arrangeait toujours de manière à



Fig. 134.
Un perroquet.

faire à la fois la question et la réponse, sans en excepter les conclusions y afférentes, arrêtant toujours au passage avec une habileté de langue prodigieuse toute remarque qui cherchait à s'échapper des lèvres de son interlocuteur. Je le rencontrai un jour dans un lieu public où, au milieu d'un rassemblement, on se livrait à la discussion d'un thème qui avait déjà été maintes fois de sa part l'objet de monologues interminables dans sa boutique. A mon grand étonnement, mon barbier resta muet et ne

prononça pas un mot malgré les tentatives réitérées qu'on fit pour l'engager à parler. Sa conduite paraît ainsi confirmer la vérité d'un vieux dicton : on peut être bavard infatigable et intrépide sans pour cela posséder le talent de la parole.



Fig. 135
Un coiffeur à Rome.

On dit que cette loquacité intarissable s'observe bien plus souvent chez les Méridionaux que chez les gens du Nord.

CHAPITRE XIII

L'ANE

On connaît suffisamment le caractère de l'âne, ses habitudes et ses penchants, sa paresse et son entêtement pour qu'il soit utile d'insister longtemps (fig. 136).

Bien que l'âne par son intelligence et la finesse de ses instincts n'occupe pas un rang inférieur dans le règne animal et qu'il possède pour ces raisons la sympathie de l'homme, il m'a été impossible de trouver un terme de comparaison bien net et évident entre cet animal et les physionomies que m'ont pu fournir les portraits historiques. Même dans la vie ordinaire, les exemples ne sont pas communs.

Cependant pour fixer l'esprit et pour fournir un exemple à peu près satisfaisant, je prierai mon lecteur de m'accompagner dans un endroit que l'on ne fréquente guère que pour ses affaires ou des études scientifiques, je veux parler d'un pénitencier. Que le lecteur se rassure, je puis lui affirmer par expérience que des visites de ce genre sont toujours bien accueillies.

Parmi les individus que l'on me fit remarquer dans cet établissement se trouvait un prisonnier tenu dans l'isolement, dont l'intéressante physionomie (fig. 137 et 138) et la vie passée avaient déjà vivement frappé les gardiens. Je profitai de l'occasion qui m'était offerte pour étudier son caractère et sa vie d'une façon plus complète qu'on ne le fait en général dans des cas semblables.

Il y a quelques années cet homme eut à rendre compte à la justice de quelques faits graves. Quoique sa culpabilité ne pût être établie d'une manière certaine, et qu'il n'y eût aucune circonstance aggravante, il fut condamné à six années de galère. Ce jugement, qui au premier abord paraissait beaucoup trop sévère et même tout à fait injuste, était cependant motivé par des preuves morales très graves. L'enquête faite pour établir sa culpabilité amena au

jour un grand nombre d'accusations de même nature. A la vérité, ces accusations étaient si insignifiantes, parfois même si ridicules, que le juge dut



Fig. 136.
Un âne.

les considérer comme non avenues; car ces fautes n'étaient que de petites légèretés que se permettent beaucoup de jeunes gens étourdis et qui attirent tout au plus sur le coupable un regard sévère ou une légère réprimande. Mais étonné de ce que ces légèretés obligeaient les témoins à noircir encore

l'accusé, le juge résolut de pousser plus loin son enquête.

Comme la conduite de son délinquant n'entraînait en raison de la légèreté des faits imputés au-

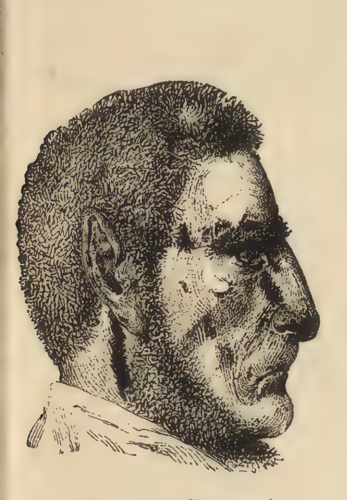


Fig. 137.

Un criminel vu de profil.



Fig. 138.

Un criminel vu de face.

cune prévention sérieuse ni aucune sanction criminelle, le juge chercha la solution de cette contradiction dans des raisons psychologiques qui se montraient dans leur jour à l'audience ; il en arriva même à les considérer comme les prémisses justes et nécessaires de son jugement. Pendant les débats, le prévenu eut une conduite intolérable; ses gestes violents, ses menaces contre le juge,

rapprochés de quelques faits analogues de sa vie passée alors que, se croyant victime d'injustices, il donnait cours à une fureur sans bornes, le firent regarder comme un être dangereux; le juge se convainquit qu'une répression sévère pouvait seule l'empêcher d'en venir aux voies de fait et peut-être à l'assassinat. Il pensa qu'une longue séquestration lui donnerait à réfléchir et pourrait calmer ses fougueuses passions comme ses instincts déréglés.

Il est très probable que la physionomie repoussante de cet individu a beaucoup contribué au développement de son caractère haineux, et il est permis d'expliquer par elle mainte énigme qui ressort de ses méfaits. Il semble que sa nature ardente à l'excès n'a jamais trouvé de sympathie. Ainsi que ses traits en font foi, cet être n'a jamais pu gagner la confiance du cœur d'une femme, malgré les plus belles promesses, et il était porté par cela même à obtenir par la violence ce qu'il n'avait pu jusqu'alors atteindre de plein gré. L'antipathie que son extérieur comme son caractère inspiraient surtout à la femme prenait des proportions d'autant plus grandes que jeune et bien constitué, il n'en saisissait pas la raison. Il finit par ne voir qu'injustice à son

égard dans le mauvais accueil de ses semblables, ce qui aigrit son caractère et ne fit qu'attiser le feu de sa nature avide et emportée.

La violence de son caractère éclata seulement dans l'âge mûr, vers quarante-deux ans, et devint l'objet de plaintes nombreuses lorsque la tentative criminelle dont il fut accusé l'amena sur le banc des malfaiteurs.

Au cours du procès, on put être témoin de cette aversion inexplicable et instinctive que ces natures repoussantes inspirent à tous et de cette terreur secrète que cause cette obstination invincible propre aux mulets. De tous côtés, il n'y eut qu'une voix pour l'accabler sans pitié, en raison de son passé, de méfaits qui n'étaient pas suffisamment prouvés. Son emportement ne connut pas de bornes lorsqu'il ressentit les effets de cette aversion qui lui paraissait d'autant plus injuste qu'il n'en comprenait pas la raison ; il protesta ensuite amèrement contre la justice qui lui avait infligé une expiation de six années de galère. Mais sa détention ne fit que l'exaspérer au point que son premier acte au sortir de sa prison fut de proférer des menaces de mort contre le juge, dans son opinion, auteur de l'injustice dont il avait été la victime. Enfin les injures

et les invectives qu'il laissa échapper contre ses juges, à la Cour suprême, firent prolonger de deux années encore le temps de sa peine, à l'expiration de laquelle il fut conduit dans une maison d'arrêt, dans le but de rendre ses menaces inefficaces. Comme il y devint malade on le transporta dans une chambre isolée de l'infirmerie du pénitencier. Mais le projet de vengeance dont il avait nourri son esprit pendant tant d'années devint son idée fixe : aussi sa maladie avait-elle plutôt le caractère d'une folie que celui d'une maladie corporelle. Comme on l'avait transporté dans un lieu où ne se trouvaient que des criminels, il crut qu'il avait été victime d'une nouvelle injustice. Il pensa alors que le seul moyen qui lui restait d'assouvir sa vengeance était de se laisser mourir de faim. Pendant quatre jours il suivit ses résolutions, et ce ne fut que le cinquième que son gardien réussit à lui persuader de prendre quelque nourriture en lui faisant entrevoir qu'on le transporterait dans un autre lieu. Mais comme au bout de deux jours il vit qu'on n'en faisait rien, il recommença sa tentative; on mit sur pied médecin, pasteur, autorité, pour le détourner de son projet : rien n'y fit, et comme il persista pendant huit jours dans sa détermination, on se vit

forcé, pour lui conserver la vie, de le ramener dans la maison d'arrêt.

Les visites fréquentes que je fis pendant son séjour dans l'infirmerie du pénitencier me firent connaître de plus près les particularités de ce caractère. Je m'aperçus bientôt que son naturel, bien qu'entaché de quelques-uns des instincts du bouc, avait surtout des points de contact avec celui de l'âne : de là sans doute la ressemblance frappante qu'il avait avec cet animal. La nature ne l'avait pas disgracié dans son intelligence, car il était capable d'un raisonnement clair et logique, et il aimait la lecture. Mais il était paresseux et indolent comme l'âne, lorsque ses passions ou ses instincts n'étaient pas en éveil. Le désœuvrement, qui pour les prisonniers est souvent la plus grosse punition, était pour lui une jouissance. Il passa ses quatorze jours d'infirmerie à ruminer ses projets de vengeance et resta d'ailleurs dans une parfaite inaction, et bien qu'il eût à sa disposition un choix de livres, il ne manifesta jamais la moindre envie d'en faire usage.

Je l'ai représenté deux fois afin de bien juger de son physique. Dans son profil (fig. 137), j'ai cherché à rendre cette concentration froide, entêtée sur la

même idée, qui se retrouve dans son regard détourné et comme pétrifié, aveugle pour ce qui l'entoure, et dans ses lèvres étroitement contractées. De face (fig. 138), on retrouve l'expression d'amertume qui accompagnait ses plaintes aigres et continuelles, ses imprécations contre les injustices de ses juges terrestres qui avaient, à l'entendre dire, abrégé ses jours, et qu'il invitait à comparaître devant le souverain Juge.

J'ai souvent trouvé dans la vie journalière des exemples offrant des traces de cet entêtement stupide qui se montre ici avec une évidence particulière. Mais, chose curieuse au point de vue psychologique, je n'ai jamais trouvé chez l'homme, comme c'est le cas pour l'animal, la résignation et la patience associées à l'entêtement. Il semble que ces deux états se combattent mutuellement chez l'homme, tandis que chez l'animal cette dualité existe naturellement, car il n'y a aucune volonté supérieure qui s'oppose aux manifestations d'instincts à la fois variés et également puissants.

Le caractère et la nature de l'âne sont beaucoup plus rares dans les classes supérieures que dans les classes inférieures de la société, car c'est surtout les mauvais traitements qui développent le mieux

chez l'homme l'entêtement qui caractérise l'animal. C'est pour cela qu'il est si difficile de trouver dans l'histoire des individus caractérisés par cette tendance; et le fait ne peut s'observer que là où un concours fatal de circonstances réunit les conditions de la mauvaise direction propre aux basses classes.

Il est rare, du reste, de trouver les traits caractérisques de l'âne dans leur expression parfaite ; je les ai toujours vus associés à des traits qui appartiennent à d'autres animaux. Parmi les personnalités historiques, nous trouvons dans le malheureux Christian II de Danemark, pénétré cependant au début de son règne des meilleures intentions, un exemple dans lequel un entêtement naturel allié à une éducation mal dirigée développa peu à peu chez lui des instincts cruels exaspérés par les résistances qu'il rencontrait. Il finit non seulement par oublier les motifs qui le portaient à user de violence, mais encore par ne laisser à la postérité qu'une mémoire exécrée et odieuse par ses cruautés.

Son orgueil et son entêtement se traduisaient dans sa physionomie par des traits courts, perpendiculaires et déprimés; par le caractère sombre et

féroce de ses sourcils ; par la distance trop longue des yeux à la bouche, tandis que le dessin de ses petits yeux vifs indiquait la cruauté et la ruse tenant, par l'expression, à la fois du renard et de l'ours.

Jacques II, roi d'Angleterre, nous offre un exemple analogue. Dévot, lâche et entêté, il possédait à la fois l'obstination de l'âne, la niaiserie du mouton et la fausseté du chat. Ses traits pâles et allongés, le regard éteint et dissimulé, la forme de ses yeux et l'expression de ses sourcils trahissaient un singulier mélange de faiblesse, de ruse et d'orgueil stupide et aveugle, qui le poussait dans l'exécution brutale de ses plans par lesquels il voulait donner la puissance à sa religion. Sa conduite inconstante mais si perfide, si obstinée et si cruelle témoigne, comme les événements de son règne, de son caractère impitoyable.

Il n'est pas rare de voir des caractères énergiques porter l'empreinte manifeste de la ténacité. On trouve ainsi dans l'histoire des figures héroïques dont les plus grandes qualités, l'orgueil invincible entre autres, ont été soutenues par des succès constants ; mais si quelque événement malheureux s'était produit sur leur route, leur couronne de

vainqueur se serait certainement changée en une couronne d'épines. Telles étaient les qualités de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, auquel la postérité impitoyable donna le surnom de Taciturne.

CHAPITRE XIV

LE LIÈVRE

« Le lièvre, a dit le naturaliste de Blainville, possède si peu d'aptitudes qu'il se laisse difficilement apprivoiser; il est craintif mais non rusé; il ne combine pas sa fuite et cherche en général à s'échapper par la ligne droite. Dans sa précipitation, il ne se défend pas, la femelle seule se hasarde à résister sitôt qu'on attaque ses petits. » Il semble ainsi que la nature ait concentré tous ses moyens de défense dans l'agilité de sa fuite.

C'est surtout, comme je l'ai dit, dans la forme, la position et l'expression des yeux (fig. 139) que les ressemblances se manifestent entre l'homme et l'animal. C'est aussi sur l'œil de notre semblable

que nous dirigeons notre regard pour chercher sa ressemblance, d'autant mieux que la plupart des analogies physionomiques se limitent surtout à cette partie, tandis que les autres parties du visage prennent leur importance seulement lorsque les qualités d'un individu montrent une concordance tranchée avec celles d'un animal déterminé. Dans le cas actuel d'un parallèle avec le lièvre, la ressemblance est assez commune et se traduit surtout par la fixité et l'écarquillement des yeux, tels qu'on peut les observer d'une façon plus ou moins nette chez tout individu en proie à la frayeur.

On dit d'un homme craintif qu'il est peureux comme un lièvre. Cet animal est, en effet, la personnification de la peur non seulement par ses faits et gestes, mais encore par l'expression de ses grands yeux fixes pleins de frayeur et toujours ouverts à l'affût de quelque danger, que l'animal soit en sécurité, qu'il dorme ou qu'il soit mort.

Dans une des stations intermédiaires du chemin de fer entre Leipzig et Dresde, je remarquai un jour un homme qui arrivait tout courant, juste au moment où le train se mettait en marche (fig. 140). La figure toute bouleversée par la frayeur de manquer le train, il faisait des appels désespérés au

personnel du train, tout en tenant son chapeau d'une main et sa valise de l'autre. Je le fis remarquer à un employé de la station qui, pris de pitié, se chargea du soin de le faire monter en wagon, bien que les portières fussent fermées et que le train fût déjà en marche.



Fig. 139.

Un lièvre.

Il entra précipitamment au milieu de nous ; son égarement de ne pouvoir trouver de place, son agitation perpétuelle donnaient à sa physionomie et à ses gestes déjà très singuliers une ressemblance visible avec celle d'un lièvre effarouché. J'eus plus tard l'occasion d'apprendre qu'il était le fils d'un riche paysan des environs de Meissen ; il n'avait jamais visité la ville, mais il voulait une fois se donner cette distraction. Arrivé dans la gare de

Leipzig, il se précipita tout égaré au milieu de la plus grande foule et si, par pitié pour lui, je ne l'avais emmené dans l'hôtel où je descendais, je crois qu'il aurait abandonné son voyage et tenté de retourner chez lui. Mais comme mes affaires ne me permettaient pas de m'occuper de lui, je le

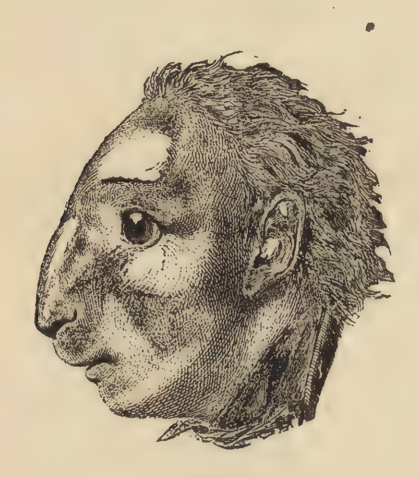


Fig. 140.
Physionomie effarouchée.

recommandai aux bons soins de la maîtresse d'hôtel. Pendant les quatre jours de son séjour dans l'hôtel, il ne s'était pas encore aventuré hors de la porte de peur de se trouver encore dans l'embarras, mais lorsque je tentai de dissiper par des paroles amies son découragement, il m'avoua avec des larmes aux yeux qu'il désirait simplement retour-

ner à la maison chez ses chers parents. Il me fallut enfin le quitter : j'espère que son retour aura été plus heureux que son premier voyage qui a été probablement aussi le dernier.

CHAPITRE XV

LE CORBEAU

Le corbeau est un des oiseaux de proie des plus abjects, des plus lâches et des plus repoussants (fig. 141). Sa gloutonnerie immonde qui dévore tout est d'autant plus dégoûtante que la nature ne l'a pas destiné à vivre exclusivement de proies, mais qu'il sait à l'occasion se contenter de fruits et de grains.

Quoique le caractère du corbeau ne soit pas une rareté parmi les hommes et bien que j'aie trouvé dans le commerce avec mes concitoyens d'assez nombreux exemples, je n'ai cependant rien vu qui soit aussi frappant sous ce rapport que la figure que j'ai emprunté au célèbre ouvrage de Charles

Lebrun : *Rapport de la physionomie humaine avec celle des animaux* (fig. 142). Que ce soit là un produit de pure fantaisie ou un produit de la nature, je ne saurais le dire. Mais il est facile de comprendre que si ce portrait n'est pas d'une ressemblance absolue, il repose certainement sur un fond de vérité. Cet œil faux, petit, sans caractère ;



Fig. 141.
Un corbeau.

ce nez pointu à contour sec comme un bec d'oiseau ; ce front bas et déprimé ; ces lèvres étroites et ces sillons situés autour de la bouche, sont autant de caractères rarement réunis sur une seule personne, mais qu'on peut rencontrer isolément chez beaucoup d'individus.

Pour l'exemple qui va suivre, je n'ai pu mettre en regard une figure explicative, mais les preuves évidentes qui font ressortir quelques points com-

muns entre le corbeau et cet individu, peuvent en tenir lieu.

Je fis à Paris la connaissance d'un personnage qui se donnait pour un ancien avocat et disait s'être retiré des affaires pour se consacrer à l'art et à ses amis. Pour ce qui est de l'art, je ne découvris chez



Fig. 142.

Physionomie rapace.

lui que des productions lascives et très médiocres; quant à ses amis, je pus juger par moi-même qu'il ne poussait pas très loin son dévouement. Ce fut plutôt par égoïsme, parce que j'étais peu familiarisé avec la langue française, que je liai commerce avec lui, car sa personne ne m'inspirait dès l'abord qu'antipathie et méfiance. L'habitude d'ailleurs

diminua un peu cette répulsion, peut-être aussi fut-ce l'effet de l'art avec lequel il savait dissimuler son caractère. Le jour où j'allais quitter Paris, il vint me rendre visite pour me souhaiter bon voyage et me demanda avec une politesse pressante de me débarrasser d'une partie des bagages que je portais avec moi. Il s'empara entre autres d'une sacoche précieuse dans laquelle j'avais serré mon argent et des choses de valeur dont on m'avait chargé et que je rapportais dans mon pays; il n'ignorait pas ces circonstances, car il avait assisté à l'emballage de mes paquets et s'était offert obligeamment de m'aider. Mais au milieu de la précipitation et de la foule, il me devint impossible de savoir au moment où j'entrai dans le train si j'étais bien en possession de tous mes objets. Lorsqu'on eut fermé la portière et que le train se fut mis en marche, je ne retrouvai pas la sacoche, et l'individu avait disparu. Je lui écrivis de Bruxelles, d'Anvers et plus tard de Copenhague, mais jamais je n'ai reçu de réponse.

La première impression qu'éveilla en moi la vue de cet individu, comme je venais de l'apprendre à mes dépens, était la meilleure. J'aurais dû la suivre et faire comprendre à cet homme pour qui je le prenais en le priant de passer son chemin.

Il était habillé de gris des pieds à la tête : chapeau gris, habit gris, pantalon gris, la peau et les cheveux semblaient voilés d'une teinte grisâtre. Son nez pointu, saillant ; ses lèvres minces, incolores ; ses traits mous, mais secs et durs ; son regard incertain et fourbe ; sa tête penchée en avant ; sa main froide ; sa voix enrouée et mal assurée, tout dans son individu me causait l'impression d'un être rampant, humide, de la fourberie du renard unie au caractère repoussant, abject et avide du corbeau.

CHAPITRE XVI

LE RAT

« Le rat, dit Buffon, est aussi glouton que gourmand ; s'il se jette avec autant d'avidité sur le gras que sur le maigre, il sait cependant très bien choisir le meilleur morceau quand il a le choix ; et il le dévore complètement avant de toucher au reste. » Le rat possède une nature lâche, mais lorsqu'il est mis en fureur ou forcé de se défendre, il pousse la témérité jusqu'à se défendre contre des animaux beaucoup plus gros que lui. Il n'aime pas la lumière, aussi est-ce surtout la nuit qu'il se met en route. Rarement pendant le jour il sort de sa sombre cachette, et il ne le fait que pour chercher sa pâture. Les instincts délicats n'existent pas chez le

rat; sauvage et farouche, bien qu'il soit habitué à vivre au voisinage de l'homme, il ne lui accorde jamais sa confiance.



Fig. 143.
Un rat.

Il y a peu d'hommes qui possèdent le caractère et la physionomie du rat; cependant j'ai eu l'occasion

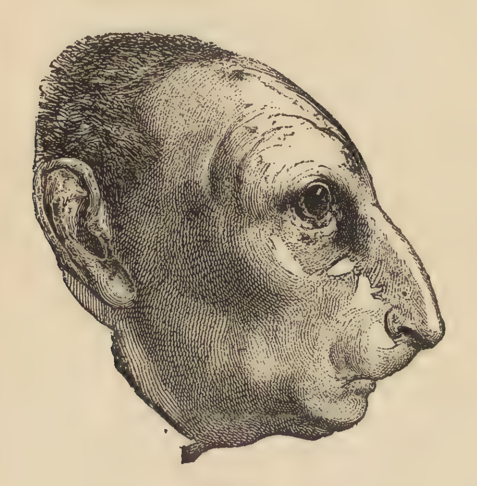


Fig. 144.
Un aliéné.

de rencontrer un exemple qui, entre tous, était très remarquable en son genre.

Dans une visite que je fis dans un hospice d'aliénés aux environs de Berlin, je remarquai un individu dont la physionomie (fig. 144), avait quelque chose de si particulier que je ne sus d'abord où la classer, n'ayant jamais rien vu de pareil. Mais à mesure que j'étudiai sa vie et ses habitudes, sa nature et sa physionomie de rat m'apparurent peu à peu avec une évidence et une intensité croissantes. Les disproportions qui existaient entre les diverses parties de sa figure, le peu de développement de la partie inférieure, le retrait très prononcé du menton et du front, indiquaient suffisamment à quel point la nature l'avait disgracié. Son caractère avait quelque chose de faux, de sauvage et d'effronté. Enfant, il avait effrayé ses camarades, et lorsque, livré à lui-même, il croyait y voir quelque avantage pour lui, il se glissait furtivement derrière une botte de foin dans une grange ou se cachait encore dans quelque repaire ténébreux où l'on avait ensuite beaucoup de peine à le dénicher. Irascible et méchant, il laissait en général des marques fort nettes de sa résistance sur celui qui avait tenté de le chasser. Cette manie ne fit que croître avec le temps et finit, avec le développement des forces, par être si dangereuse pour son entourage, qu'on fut obligé de le garder à vue

dans un établissement. Ses mauvais penchants étant considérés comme incurables, on dut le mettre dans une cellule isolée pour la plus grande sécurité des autres patients. Le jour on ne fermait généralement pas sa cellule, car il ne l'aurait jamais quittée de son propre mouvement avant l'approche de la nuit ; mais c'est à ce moment qu'il employait une patience pleine de ruse et d'adresse lorsque le gardien n'arrivait pas assez tôt pour fermer sa cellule. Ses petites excursions se bornaient à faire une visite à la cuisine et au garde-manger.

CHAPITRE XVII

L'OURS

Bien que l'ours ait une forme lourde et massive, des mouvements lents et maladroits, c'est à lui qu'appartient un des premiers rangs pour la sagacité, la ruse et la docilité qui se traduisent dans son large front et dans son museau pointu (fig. 145). Aussi n'est-il pas difficile de l'apprivoiser, et sous l'empire de l'homme et de l'éducation il arrive à faire preuve de sentiments amicaux et débonnaires à condition qu'il ne soit pas excité par de mauvais traitements. C'est alors que se déchaînent ses instincts féroces qui le font paraître souvent si furieux que rien ne peut résister à sa force prodigieuse. Sa nourriture consiste surtout en racines peu substantielles et en fruits ; néanmoins, lorsque la nécessité l'y oblige, on

le voit attaquer et dévorer d'autres animaux. C'est en été, et surtout à l'époque de la moisson qu'il trouve sa nourriture à profusion : aussi il en consomme en vue des rigueurs de l'hiver une si grande quantité qu'il peut vivre à cette époque longtemps sans manger et, comme on dit, se nourrir de sa propre graisse.

Les descriptions tirées de l'histoire ainsi que des concordances dans le caractère font présumer que beaucoup des anciens Wikings du Nord ont eu de grandes ressemblances avec les ours. C'est ce que semble déjà indiquer le nom de *Bjorn* (all. *Bär)*, si commun dans les contrées septentrionales, surtout dans la Norvège et dans la Suède. Dans ces derniers pays où la nature et les hommes sont assez primitifs, on trouve beaucoup de personnes qui trahissent par leur physionomie des marques manifestes d'analogie avec cet animal.

Mais nous n'avons pas besoin de chercher si loin pour trouver un exemple convenable, et j'ai été assez heureux pour en rencontrer un tout à fait satisfaisant.

C'est à Copenhague que j'ai trouvé un modèle fidèle sous la forme d'un prisonnier autrefois soldat des Indes occidentales (fig. 146).

L'individu en question, né en Norvège, fut envoyé en 1815 comme soldat dans les possessions indiennes du Danemark. Avant son entrée dans l'armée, il avait mené une vie assez indépendante, ce qui n'avait pu le préparer à supporter la discipline liée



Fig. 145.
Un ours.

forcément au service militaire. Pris d'un profond dégoût pour son état, il résolut de déserter en compagnie de plusieurs de ses camarades. Il réussit d'abord à tenir en échec la petite troupe lancée à sa poursuite, et après avoir opposé la plus grande résistance, il blessa mortellement un de ses adversaires. On l'emmena tout enchaîné à Copenhague où il expia sa faute par quarante ans de détention

dans une forteresse. On finit par le traiter comme un vieil invalide, car il s'était si bien accoutumé à son séjour qu'il ne voulut plus le quitter, bien qu'il fût rendu à la liberté. Habituellement il est tranquille et supportable, mais sitôt qu'il fait un excès



Fig. 146.

Un vieux déserteur.

de boisson ou qu'il est la victime des plaisanteries de ses codétenus, son naturel sauvage et emporté reprend subitement le dessus. Sa fureur se déchaîne, et on est obligé de le lier pour l'empêcher de causer quelque malheur. En général il est sobre, éco-

nome, et se contente pendant très longtemps d'une petite quantité d'une nourriture des plus simples, puis il met de côté, à l'abri des regards curieux de ses camarades, ce qui lui reste de sa ration journalière et de ses économies de poche, et tient le tout en réserve jusqu'à ce que, un beau jour, il dévore subitement le fruit de sa pénible épargne.

Il y a pourtant quelques parties de sa ration, le sel par exemple, qu'il ne peut consommer ainsi tout d'un coup; or, un jour on trouva ses matelas si épais et si lourds qu'on put en retirer deux boisseaux de sel. Malgré sa tranquillité et son flegme habituels, il met tout l'établissement en émoi lorsqu'il entre dans un accès de fureur. La ressemblance avec l'ours, qui est patente sur sa physionomie, existe aussi dans son port et son allure. Il est lourd, mal bâti ; ses épaules bien musclées, quoique tombantes, indiquent chez lui une puissance qui est plutôt révélée chez les autres hommes par la largeur du dos et de la poitrine. En général, du reste, la force physique se traduit moins par la largeur des épaules, surtout si le dos et la poitrine, quoique larges, sont plats et peu musclés. Il possède des extrémités lourdes et massives, et ses mouvements, malgré leur lenteur et leur mala-

dresse apparentes, trahissent une force qui inspire involontairement un respect, et même parfois la crainte, surtout lorsqu'on le voit soulever la tête pendante avec une expression farouche et menaçante; son œil s'anime alors, sous ses épais sourcils broussailleux, par un éclair de colère, et il fait entendre un grognement sourd accompagné de quelques mots sans suite lorsque sa fureur est allumée.

CHAPITRE XVIII

LA BELETTE

La belette est un des animaux des plus sanguinaires et des plus voraces (fig. 147). Elle se précipite sur sa victime en poussant un méchant grognement, puis lui suce le sang et en dévore ce qu'elle peut, laissant le reste aux autres. D'ailleurs, lorsque la fortune lui est contraire, elle peut supporter patiemment la faim pendant très longtemps. Elle ne sait point amasser et, en parfaite vagabonde, vit au jour le jour et se trouve contente de son sort pourvu qu'elle puisse se satisfaire lorsque l'occasion s'en présente. Elle ne connaît pas le repos, et son activité est infatigable; malgré ses instincts bien développés, elle reste si farouche que, même

après une captivité prolongée, elle n'ose pas manger sitôt qu'elle se sent observée. Elle cherche alors à se dérober pour pouvoir absorber sa nourriture en paix.

Je n'ai pas rencontré beaucoup d'individus dont l'extérieur et le caractère rapelaient ceux de cet animal, cependant je puis citer un exemple que j'ai observé de près.

Pendant un voyage que j'entrepris dans les montagnes de la Bavière, je descendis un jour dans une auberge des environs de Salzbourg. Ma curiosité fut excitée en voyant une physionomie ayant l'expression repoussante et cruelle de l'animal en question (fig. 148). Mais lorsque j'appris que cet homme était le juge de paix du canton, je ne me bornai pas à relever exactement ses traits caractéristiques, mais je me rendis dans le village voisin d'où il était originaire, pour avoir de plus amples renseignements sur sa vie passée. Il était fils unique d'un pauvre colporteur qui avait toujours été forcé d'emmener avec lui son fils encore tout jeune dans ses longues pérégrinations, soit à cause de sa pauvreté, soit parce que, en dépit des plus vertes corrections, il ne cessait de maltraiter ses deux petites sœurs. Tant qu'il était sous les

yeux de son père, l'enfant se conduisait d'une manière irréprochable; mais livré à lui-même, par suite des absences forcés de son père, il manifestait de nouveau sa nature bestiale et cruelle. Son passe-temps consistait d'abord à prendre les mouches, puis à leur arracher successivement pattes



FIG. 147.
Une belette.

et ailes, au lieu de les tuer, et à observer avec satisfaction ces insectes mutilés se débattre jusqu'à la mort. Mais son champ étroit d'expériences ne put satisfaire sa méchanceté, et il résolut de l'étendre à des animaux de plus grande taille. C'est ainsi qu'il arrachait les pattes à un canari, ou dépouillait de leurs plumes des petits oiseaux pour les abandonner dans cet état, tout sanglants et sans

secours, ou bien il retenait les poules et les canards par les plumes de l'arrière-train jusqu'à ce que les pauvres bètes se fussent délivrées d'elles-mêmes. C'est avec une adresse extraordinaire pour son âge qu'il s'emparait d'un chat, le fixait au mur



Fig 148.

Un paysan à instinct sanguinaire.

en lui enfonçant un clou dans la queue, puis se riait des contorsions désespérées que l'animal faisait pour se détacher. Comme ni les réprimandes ni les plus durs châtiments ne purent dissiper ses instincts féroces, son père finit par le mettre en

apprentissage chez un boucher. Sa singulière passion de voir couler le sang trouva l'aliment qui lui manquait, et le jeune garçon resta plusieurs années dans sa place, devint associé, enfin patron à son tour.

Cependant il ne se contenta pas dans la suite de cette occupation, et lorsque l'emploi de juge de paix devint vacant dans le pays, il se porta candidat ; il fut heureux de remplir ses nouvelles fonctions en conservant celles de son métier.

Son instinct cruel et sanguinaire se traduit chez lui par l'expression particulière et la forme de son œil sauvage, inquiet, toujours aux aguets, dans les lignes saillantes du nez, dans son menton fuyant, enfin dans ses lèvres serrées qui achèvent de définir son caractère impitoyable.

CHAPITRE XIX

LE BOUC

Le bouc est éveillé, vif et hardi ; il a l'air fort et vigoureux ; mais sa nature chaude et ardente lui fait exhaler une odeur forte et repoussante, surtout à certaines époques.

Parmi les différentes gravures qui représentent cet animal, je n'en ai pas trouvé une qui fût satisfaisante et bien caractérisée ; je n'en ai donc pas fait représenter, mais cette absence est peu regrettable et chacun pourra y suppléer. J'ai cependant trouvé plusieurs exemples de physionomies humaines se rapprochant de celles du bouc, mais en raison de la difficulté du sujet, je me bornerai à un exemple de second ordre, sans entrer dans les personnalités.

Pendant la guerre de 1848 en Danemark, je logeai chez un paysan du Schleswig (fig. 149) qui en était à son troisième mariage et possédait seize enfants bien vivants.

Dans tout le pays il passait pour un fervent



Fig. 149.
Une nature ardente (paysan du Schleswig).

adorateur du beau sexe, et c'est à peine s'il laissait échapper l'occasion de le prouver. On ne se contenta pas de m'en citer des exemples, mais on me fournit des preuves assez vraisemblables qui montraient que ses efforts avaient été couronnés de succès dans ces cas. Bien que déjà d'un certain âge, c'était un beau et solide gaillard, d'un carac-

tère bienveillant et juste, et malgré sa faiblesse et sa douceur à l'égard de la femme, il savait faire preuve d'énergie quand il rencontrait une résistance masculine. Il le prouva bien d'ailleurs quelque



Fig. 150.
Un faune.

temps après lorsque la guerre continuant, il quitta sa maison pour offrir ses services à son pays.

La nature et le caractère du bouc peuvent s'observer d'autant mieux que tout homme bien organisé, c'est là son faible, peut montrer les instincts et les penchants de cet animal, mais à un degré très atténué. Déjà les Grecs avec leur intelligence

des secrets de la nature avaient admirablement compris et senti la vérité à cet égard; ils avaient créé dans le faune une des physionomies de leurs divinités, qui exprime parfaitement cette idée; pour lui donner plus de clarté, ils ont ajouté à son image des cornes et des pieds de bouc.

CHAPITRE XX

LA MORUE

Cet animal, aussi stupide que muet, aussi tranquille qu'inoffensif, semble créé, comme l'indique sa vaste gueule (fig. 150), bien plus pour absorber sa nourriture que pour aller à sa recherche. Tandis que le poisson vorace avec sa tête allongée, son corps svelte, poursuit et saisit avec agilité sa proie, la morue, comme la baleine, se couche mollement contre le courant et attend que la proie lui tombe dans la gueule. Elle vit surtout d'amphibies marins, de vers et de mollusques, et lorsque l'on trouve des petits poissons dans son estomac c'est que la nécessité ou le hasard l'on amenée à s'en nourrir contre ses habitudes.

Il est à peine besoin de faire remarquer la différence qui sépare la morue de l'homme sous le rapport de l'intelligence, et cependant il est encore possible de trouver ici certaines analogies physionomiques. J'ai d'ailleurs rencontré parmi plusieurs bons exemples, une vraie tête de morue très propre à montrer cette ressemblance.

Pendant un séjour de deux mois que je fis à Fontainebleau, je me trouvai en compagnie de quelques peintres français et d'un riche Anglais, tous adonnés à des études artistiques, et ce dernier n'était pas moins pénétré d'enthousiasme que les autres. Il faisait transporter son attirail de peintre par un singulier domestique, véritable monstre qui suivait son maître avec l'impassibilité de son ombre. La laideur repoussante de son visage stupide fut cause qu'un beau jour nous témoignâmes à son maître notre étonnement et nous lui demandâmes comment il se faisait que, toujours occupé de belles choses et pénétré du sentiment du beau, il pouvait supporter constamment devant les yeux un animal aussi laid et aussi stupide (fig. 152). Sans se laisser impressionner par cette question tant soit peu indiscrète, il nous répondit placidement qu'il était enchanté d'avoir trouvé ce trésor et qu'il l'avait

amené de son pays en raison des qualités exceptionnelles dont il était doué pour le servir.



Fig. 151.
Une merluche.

Il ajouta qu'il avait désiré un domestique muet et non de ces bavards qui ne vous laissent pas un



Fig. 152.
Un domestique muet.

moment de repos. On ne pouvait nier que, sous ce

rapport, il n'eût trouvé là un superbe exemplaire. Ce singulier serviteur se campait immobile et muet derrière son maître, gardant la même attitude et la bouche ouverte, prête pour ainsi dire à avaler l'ordre qui lui était donné. Il ne répondait jamais à la parole de son maître autrement que par l'exécution mécanique des désirs manifestés, et pendant tout le mois que nous avons pu l'observer chaque jour, nous ne l'avons jamais vu remuer les mâchoires, si ce n'est pour manger. Il semble cependant que son maître ait mis en doute l'excellence des qualités de son domestique, car lorsque je le rencontrai plus tard à Rome, le « trésor » avait été renvoyé dans son pays et l'Anglais l'avait remplacé par une forme plus humaine.

Bien que cet échantillon si complet d'une bouche de morue chez un homme soit des plus rares, on peut cependant trouver assez souvent ces têtes de morue. Quiconque ouvre la bouche sans y être obligé a déjà quelque chose de la physionomie et du caractère de la morue. De même que l'animal ouvre la bouche dans l'espoir d'y voir entrer quelque pâture, il semble que chez l'homme inculte la bouche s'ouvre pour mieux permettre l'accès de cette nourriture intellectuelle qui a déjà peine à passer

par ses portes ordinaires, les yeux et les oreilles. Rappelez-vous aussi cette bouche à demi ouverte qu'on trouve sur bien des visages dans les moments où toute l'attention est captivée.

CHAPITRE XXI

LE HIBOU

Le hibou, dans l'antiquité, passait pour l'emblème de la sagesse, et comme tel on l'avait consacré à Minerve ; c'est même une croyance qui s'est transmise jusque dans les temps modernes. Cette opinion paraît avoir sa source dans ce fait que le hibou, comme le savant, s'adonne à ses occupations au moins pendant une partie de la nuit, car sous le rapport des autres qualités il ne mérite guère le piédestal sur lequel on a cherché à l'élever. Le hibou est lâche, indocile et vorace, il n'attaque jamais sa proie en face. Le duvet qui entoure ses serres lui permet de se glisser sans bruit à travers le feuillage des arbres pour attaquer les petits oiseaux

qui dorment dans leurs nids et les déglutir pattes et plumes tout entiers. Son appareil auditif est très développé et son grand œil, rond, peu convexe permet l'entrée d'une grande quantité de rayons lumineux, ce qui le rend très propre, comme le chat,



Fig. 153.
Un hibou.



Fig. 154.
Un galérien de l'arsenal de Venise.

à explorer dans la demi-obscurité : aussi le hibou se livre à la chasse surtout pendant le crépuscule et à la pointe du jour (fig. 153).

Un jour, à l'arsenal de Venise, deux galériens me proposèrent de leur acheter quelques objets de bijouterie qu'ils avaient fabriqués avec de la nacre. L'un des deux, représenté ici (fig. 154), avait attiré mon attention par sa ressemblance frappante avec un hibou ; la conversation que j'eus avec lui et avec

son gardien me fit connaître avec son caractère quelques particularités de sa vie. Jeune, il fut envoyé sur mer, mais il dut renoncer bientôt à ce genre de vie soit à cause de la terreur que lui inspirait l'eau, soit à cause d'une foule de petites infidélités dont on l'avait puni en vain plusieurs fois. Il entra en apprentissage chez un cordonnier, dont le caractère dur et inflexible exerça une influence des plus heureuses sur lui. Mais il ne renonça pas à ses irrégularités de conduite qui lui firent abandonner sa place et retourner peu de temps après chez ses parents. Après avoir erré de côté et d'autre sans plus de résultat que par le passé, il finit par se faire enrôler dans une bande de voleurs qui lui confia le soin de l'espionnage et de la surveillance à cause de sa finesse. Mais le malheur paraissait s'attacher à ses pas, et après avoir exercé son métier pendant quelque temps avec adresse et succès, on le prit un beau jour dans l'exercice de ses fonctions, et on l'emprisonna avec une grande partie de son aimable société. Il ne fit aucune résistance contre la police, pas plus qu'il ne chercha à se défendre devant la justice, et il avoua toutes ses fautes passées bien plus par crainte et par simplicité que par sincérité et repentir; par la même occasion il trahit

tous ses camarades. La peine qu'il retira de sa conduite fut triste mais bien méritée, et il fut condamné aux galères à perpétuité.

Il existe certainement un grand nombre d'animaux qui auraient pu nous fournir des sujets d'études et de comparaisons. Mais je n'ai pas voulu pousser plus loin ce travail, parce que je n'étais pas en mesure de fournir d'autres exemples caractéristiques, et parce qu'ensuite le lecteur connaît suffisamment la marche de cette étude, qu'il pourra appliquer le cas échéant. Il est d'ailleurs un certain nombre d'animaux dont la tète est très peu propre à se prêter à un parallèle. Le cheval, par exemple, un des animaux dont les qualités de noblesse et la beauté d'allure trouvent leur analogue dans la famille humaine, ne se prête aucunement à un travail de comparaison entre ses traits et ceux de l'homme.

Ce qui contribue à rendre difficile un parallèle exact entre l'homme et l'animal, c'est que chez le dernier, les qualités les plus belles et les plus nobles ont une origine purement instinctive, tandis

que les qualités chez l'homme ont leur source dans son être moral.

Si l'on admet que tout homme sain est en pleine possession de ces instincts qu'on retrouve chez chaque espèce d'animal prise en particulier, que ces instincts agissent chez lui après le contrôle du moral et d'une façon médiate, à l'inverse de ce qui se passe chez l'animal, on verra ces instincts finir par imprimer à l'homme une physionomie plus ou moins animale, à mesure que la puissance morale perdra peu à peu ses droits sur les instincts.

Cette physionomie bestiale s'accentuera encore si ce sont les instincts sauvages et insociables qui dominent. De même l'animal qui possède les qualités ou les instincts les plus nobles, et qui par là se rapproche de l'homme, lui devient sympathique. L'homme qui possède sous le rapport des qualités quelque ressemblance avec le cheval, par exemple, gardera sa physionomie humaine, mais dénotera dans son expression et surtout dans son allure des analogies avec cet animal. C'est ainsi que j'ai pu admirer un acteur qui, sur la scène, montrait dans tout son extérieur quelque chose de la nature hardie et vaillante du cheval. Son maintien, ses mouvements, la façon de porter la tête en arrière,

la démarche ferme mais légère, ses gestes, rappelaient en partie le port du cheval.

Toutes les remarques que nous avons soulignées méthodiquement dans le cours de cette étude se trouvent justifiées tous les jours dans le langage. Beaucoup d'expressions familières sont nées d'une comparaison faite spontanément entre l'homme et l'animal. Avoir des yeux de gazelle, être agile comme un chat, faux comme un chat, rusé comme un renard, avide comme un vautour, avoir une langue de vipère, être timide comme un lièvre, lourd comme un ours, bête comme une oie, doux comme un agneau, têtu comme un mulet, fier comme un paon, fidèle comme un chien, sont autant d'expressions figurées issues par un jugement instinctif de l'impression que produit sur nous le caractère de notre semblable.

Des expressions aussi naturelles, dont l'emploi s'est généralisé et s'est transmis par un usage traditionnel, ne peuvent que rendre avec vérité l'image de la physionomie intérieure correspondante.

TROISIÈME PARTIE

INFLUENCE DE L'HÉRÉDITÉ ET DE L'ÉDUCATION SUR LE PHYSIQUE

CHAPITRE PREMIER

DE L'HÉRÉDITÉ

RESSEMBLANCES ENTRE LES ENFANTS ET LES PARENTS AU POINT DE VUE PHYSIQUE ET INTELLECTUEL

§ 1. — Ressemblance des formes et des caractères extérieurs.

On a pu remarquer dans le règne végétal que les plantes ne se ressemblent jamais complètement, que chaque branche et chaque feuille d'un même végétal ne sont pas absolument conformées de la même façon, et cependant chaque feuille, chaque branche conserve un certain caractère fondamen-

tal tout à fait caractéristique pour l'espèce considérée. Le même fait se retrouve chez les animaux et en particulier chez l'homme [1]. Le milieu, les mœurs, la nature comme le caractère impriment non seulement aux races et aux nations, mais encore à chaque famille une expression, une forme et une couleur différentes; les individus mêmes qui composent cette famille s'écartent encore les uns des autres. Cette variété dans l'unité qui s'observe dans le monde animé est d'autant plus frappante qu'on considère des êtres plus élevés en organisation. Aussi cette propriété est-elle plus accusée chez l'homme que chez les animaux, chez ces derniers que chez les plantes.

« Si l'on n'avait jamais réduit les plantes et les animaux à l'état domestique, dit Darwin, on n'aurait jamais remarqué que le semblable engendre son semblable, à cause de l'évidence de la proposition... Cependant il n'y a pas probablement deux individus absolument identiques. Tous les animaux sauvages se reconnaissent, et l'œil du berger distingue chacun de ses moutons. » Cette reproduction du semblable par le semblable est l'hérédité. Tout

[1] Voy. Prosper Lucas, *Traité physiologique et philosophique de l'hérédité naturelle.* Paris, 1847-1850. 2 vol. in-8.

être doué de vie lègue ses caractères morphologiques à ses descendants. Cependant nous venons de voir que la nature ne se répète pas idendiquement, mais que, outre les caractères fondamentaux qui appartiennent à une famille d'individus, chaque membre de cette famille possède des caractères propres individuels qui le différencient de son parent. L'hérédité n'est dont pas absolue; une foule de conditions étrangères qui influent sur l'existence s'opposent à la réalisation mathématique de cette loi biologique.

L'hérédité comprend donc la transmission de caractères extérieurs, ce qui est un fait d'observation vulgaire et connu de tout temps. Les enfants ressemblent à leurs parents, à leurs grands-parents; les frères et les sœurs se ressemblent entre eux. Toutes les particularités de l'extérieur, les traits du visage, la forme du corps, la taille, la couleur de la peau, peuvent constituer des caractères de famille. On sait que chez les Romains certains caractères particuliers de la physionomie avaient fait désigner ces familles par un surnom; une particularité constante avait fait les Bucones, les Nasones, etc.

Plus près de nous, le nez des Bourbons par

exemple rappelle son origine, et tout le monde sait qu'un prince moderne possède une ressemblance frappante avec son ancêtre Henri IV. L'éleveur a appris par expérience que chaque signe particulier de conformation se transmet par l'hérédité; le père du grand Frédéric opérait comme l'éleveur lorsqu'il ne permettait le mariage de ses gardes qu'avec des femmes de haute taille, et c'est ainsi qu'il obtint un régiment de géants. On a cité des familles dont les membres se caractérisaient au physique par l'existence d'une mèche de cheveux différente du reste de la chevelure. Les anomalies mêmes peuvent se transmettre par la voie de l'hérédité au moins temporairement. Tous les auteurs citent comme exemple le cas d'Edward Lambert, l'homme porc-épic, dont le corps était couvert d'une sorte de carapace formée de verrues. Cet homme eut six enfants et deux petits-fils qui présentèrent cette particularité; la transmission de cette anomalie se continua pendant cinq générations. D'autres familles se font remarquer par la présence d'un doigt surnuméraire chez quelques-uns de ses membres, et ce caractère, qui persiste pendant un certain nombre de générations, finit par disparaître à la suite de croisements multipliés. De même, lorsque

quelque particularité nouvelle vient à surgir, elle tend à se propager dans les descendants souvent avec une grande persistance. Les déformations ethniques que l'on observe chez certains peuples se reproduisent chez les enfants alors même que la coutume qui consiste à déformer la tête d'une façon particulière est tombée en désuétude. M. de Quatrefages rappelle que souvent les petits des chiens esquimaux dont on a coupé la queue naissent sans cet appendice.

§ 2. — Hérédité de la conformation intérieure et de la constitution.

L'hérédité ne se borne pas à transmettre les caractères supérieurs, elle comprend aussi la transmission des particularités de la conformation interne de l'individu. Chaque individu hérite de ses ascendants des caractères de forme, de volume ou d'anomalie de ses organes, et comme les tissus vivants et les systèmes sont doués de propriétés vitales, et comme d'autre part ces propriétés sont intimement en rapport avec la structure des organes, il s'ensuit que l'hérédité transmet aussi toutes les particularités ou anomalies de fonctionnement qui ont

caractérisé les parents. Le système osseux et musculaire se trouve reconstitué dans tous ses détails particuliers chez le descendant, et lui prête une conformation générale qui le fait ressembler sous ce rapport à ses parents. Si quelque lésion organique atteint les parents, l'hérédité transmet souvent, et d'une façon aveugle, la faiblesse originelle de l'organe moins résistant, et plus tard on pourra voir les enfants frappés de la même manière et au même âge que leurs parents. L'histoire des maladies héréditaires est aussi vieille que la médecine; ce caractère de transmission n'avait pas échappé à l'observation des premiers âges.

La transmission des maladies par l'hérédité se comprend facilement si l'on songe que l'individu hérite également de ses parents, avec leurs organes, leurs modalités physiologiques. Certaines familles, certaines races, certains peuples, se distinguent par une fécondité remarquable. On peut en dire autant de la longévité propre à certaines familles. On rencontre des octogénaires sous tous les climats, dans toutes les professions et malgré même le genre de vie. Il semble, comme le dis Lucas, « que la longue vie tient à une puissance interne de vitalité, puisque ces individus privilégiés l'apportent en

naissant ». Il est, au contraire, certaines familles qui vieillissent ou qui meurent de bonne heure, en dépit des précautions prises pour atteindre un âge avancé et se garantir des maladies. On cite ainsi la famille Turgot qui ne dépassait pas l'âge de cinquante-neuf ans, et lorsque le grand ministre, encore dans toute sa vigueur, vit approcher cet âge, il songea à mettre ordre à ses affaires et mourut à cinquante-trois ans.

§ 3. — **Hérédité des aptitudes.**

Dans l'antiquité il existait des familles d'athlètes, comme de nos jours on pourrait citer chez nos voisins des familles de boxeurs, ou de rameurs. Le talent de la danse a de même distingué certaines familles chez lesquelles la sélection toute naturelle, commandée par l'intérêt professionnel, avait conservé et même exalté l'adressse et l'agilité natives perfectionnées encore par l'éducation. On connaît d'ailleurs avec quel soin les éleveurs s'efforcent de conserver sans mélange les qualités du cheval de course [1].

[1] Voy. Cuyer et Alix, *Le Cheval*. Paris, 1886. 1 vol. in-4 avec atlas de 16 pl. color. — P. 690 : Moyens d'amélioration.

§ 4. — Transmission des particularités physiologiques.

Nous transmettons à nos enfants, avec la finesse d'organisation de nos sens, les attributs particuliers qui les distinguent, mais en retour, les imperfections n'échappent pas davantage à la loi d'hérédité. La conformation particulière de la main distingue certaines familles ; celles qui se sont livrées à des travaux manuels pénibles produisent de grandes mains, celles au contraire qui se sont adonnées à des occupations n'exigeant pas de tels efforts produisent des mains petites et fines. Certaines personnes sont très sensibles au chatouillement, au contact de certains objets, qui leur produit une sensation d'horripilation. Il en est qui supportent très vaillamment la douleur, les températures excessives du froid ou du chaud. Toutes ces particularités peuvent s'observer remarquablement développées chez les personnes d'une même famille.

§ 5. — Hérédité de la conformation des sens.

Les organes des sens donnent lieu aux mêmes

remarques [1]. Si la myopie est acquise par suite d'un travail assidu de près à une lumière insuffisante, les fils de myope apportent en naissant une singulière facilité à acquérir cette maladie que l'on voit répandue surtout dans les classes qui se livrent aux travaux intellectuels. Bien plus, la myopie suit un accroissement continuel dans les pays civilisés.

La cécité congénitale est d'observation courante, surtout lorsqu'elle tient à une lésion des membranes de l'œil, de la rétine en particulier. Beaucoup de mendiants aveugles ont eu des parents qui ont vécu dans les mêmes circonstances.

La cécité d'une ou plusieurs couleurs, qu'on appelle daltonisme, est un vice héréditaire : Dalton, qui découvrit l'affection, était atteint ainsi que deux de ses frères.

D'autres familles se font remarquer au contraire par l'excellence de leur vue. Darwin en rapporte plusieurs exemples. Il faut dire d'abord que ce n'est pas dans nos races civilisées que l'on observe cette acuité extraordinaire de la vision. Elle paraît due à l'exercice de la vue à distance, exercice qui

[1] Voy. Chatin (J.), *Les Organes des sens dans la série animale.* Paris, 1880. 1 vol. in-8.

perfectionne le sens; l'hérédité fixe ensuite ce caractère chez les descendants. Les habitants de la Terre de Feu, par exemple, voyaient des objets éloignés beaucoup plus distinctement que les matelots du vaisseau à bord duquel se trouvait Darwin, et Pallas rapporte que les Mongoliens pouvaient voir à l'œil nu les satellites de Jupiter.

Au premier abord l'hérédité paraît étendre son influence d'une manière moins complète sur la fonction et l'organe auditifs, ou du moins cette influence paraît plus capricieuse. Rarement des parents sourds-muets donnent le jour à des enfants atteints de surdi-mutité, mais celle-ci se transmettrait plutôt aux petits-enfants. Cependant les statistiques démontrent que l'influence de l'hérédité est manifeste quoique moins étendue.

Un fait qui semble en contradiction avec ce dernier est que des parents musiciens transmettent à leurs enfants leurs facultés musicales, alors que l'art musical repose précisément sur l'exercice et la bonne organisation du sens de l'ouïe. Cette transmission héréditaire est même flagrante, et pour nulle faculté on ne la voit portée aussi loin. On cite des familles de musiciens; celle de Bach en comptait plus de cent vingt, celle de Beethoven

trois, celle de Mozart cinq. L'éducation a peu de prise sur les oreilles rebelles à la musique, et c'est en naissant que les individus apportent des dispositions artistiques.

Chez l'homme, les sens de l'odorat et du goût sont trop peu développées comparativement à ceux de certains animaux pour qu'on ait signalé des particularités à ce sujet. On sait quelle finesse d'odorat la nature a donnée au chien pour le service de ses instincts. Leuret et Gratiolet rapportent [1] qu'un petit chien tombait dans un état convulsif lorsqu'on lui présentait une vieille peau de loup tout usée. L'association d'idée qui résultait de l'odeur de la peau et de la terreur provoquée autrefois chez ses ascendants par la vue du loup s'était gravée dans le système nerveux de l'espèce et transmise par hérédité au petit animal qui n'avait jamais vu de loup. L'homme est loin de posséder une telle finesse d'odorat; cependant on trouve ce sens développé d'une façon exquise, comme pour la vue, chez certaines peuplades sauvages qui vivent au grand air. Dans les Antilles, les nègres marrons

[1] Leuret et Gratiolet, *Anatomie comparée du système nerveux* Paris, 1839-1857. 2 vol. in-8 avec atlas.

découvrent par le flair la piste d'un blanc ou d'un noir. Certains sujets d'une famille ont une antipathie marquée pour certaines saveurs ou odeurs. P. Lucas [1] cite un soldat du génie qui tenait de l'hérédité un dégoût extrême pour toute nourriture animale au point qu'il fut obligé de renoncer à la carrière militaire. Les sauvages, même soustraits à leur milieu, ne peuvent résister au penchant de l'anthropophagie. En résumé l'hérédité régit les formes et les particularités extérieures du corps de même que toutes les formes de l'activité vitale. De là une ressemblance entre les parents et les enfants, qui se poursuit non seulement dans les traits et l'expression, mais encore jusque dans les diverses modalités de l'existence, dans les variations de l'état physiologique. Les parents lèguent à leurs enfants toutes leurs qualités, mais aussi tous leurs défauts corporels et leurs points vulnérables.

§ 6. — **Ressemblance de l'expression.**

Mais les ressemblances entre les parents et les enfants ne se bornent pas à ces caractères de forme

[1] PR. LUCAS, *Traité physiologique et philosophique de l'hérédité naturelle*. Paris, 1847-1850. 2 vol. in-8.

et de fonctionnement physiologiques, elles s'étendent jusqu'à la partie affective et intellectuelle de l'être. On a pu voir dans la première partie combien était étroite la corrélation qui rive en quelque sorte l'expression physionomique à l'état correspondant de l'âme. Or, si l'on songe que non seulement les traits au repos se reflètent dans la physionomie de l'enfant, mais que l'expression même se transmet par l'hérédité, on comprendra facilement que les penchants, les tendances, les facultés en harmonie avec ces expressions se transmettent également des parents aux enfants. N'est-il pas fréquent d'entendre dire que tel enfant a le sourire de sa mère, qu'il a les yeux de son père, etc.? Mais cette thèse des rapports du physique et du moral est trop ancienne et trop connue pour que nous insistions davantage. Qu'il suffise de dire qu'il ne se passe dans le domaine intellectuel et affectif aucun acte qui n'ait son correspondant dans notre système nerveux, qu'avec les diverses modifications structurales de ce système se transmettent les diverses modalités de l'être moral et intelligent. C'est dire que l'enfant ressemble à ses parents par ses instincts, par ses aptitudes, ses penchants, ses habitudes et ses facultés, en un mot,

par tout ce qui constitue le caractère et la personnalité.

Veut-on avoir des preuves de cette relation étroite entre la constitution mentale et la constitution physique [1]? Aucune n'est plus évidente que celle que peut nous fournir l'histoire des jumeaux. Si deux jumeaux se ressemblent, il sera, d'après ce que nous avons dit, tout naturel d'admettre qu'ils ont le même tempérament, le même goût, voire même des facultés analogues. En voici un exemple donné par Trousseau [2]:

« J'ai donné mes soins à deux frères jumeaux, tous deux si extraordinairement ressemblants qu'il m'était impossible de les reconnaître, à moins de les voir l'un à côté de l'autre. Cette ressemblance physique s'étendait plus loin : ils avaient, permettez-moi l'expression, une ressemblance pathologique plus remarquable encore. Ainsi, l'un d'eux, que je voyais aux Néothermes à Paris, malade d'une ophtalmie rhumatismale, me disait : « En

[1] Voyez Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme* 8e édition, Paris. 1844. 1 vol. in-8. — Tuke, *Le Corps et l'Esprit. Action du moral et de l'imagination sur le physique*. Paris, 1886. 1 vol. in-8.

[2] Trousseau, *Clinique médicale*, 7e édition. Paris, 1885, t. II, p. 473.

« ce moment, mon frère doit avoir une ophtalmie « comme la mienne. » Et comme je m'étais récrié, il me montrait quelques jours après une lettre qu'il venait recevoir de ce frère, alors à Vienne, et qui lui écrivait en effet : « J'ai mon ophtalmie, tu dois « avoir la tienne. » Quelque singulier que ceci puisse paraître, le fait n'en est pas moins exact; on ne me l'a pas raconté, je l'ai vu et j'en ai vu d'autres analogues dans ma pratique. Et ces deux jumeaux étaient aussi tous deux asthmatiques, et asthmatiques à un effroyable degré... Voyageant sans cesse, et dans tous les pays, pour leurs affaires, ils avaient remarqué que certaines localités leur étaient funestes, que dans d'autres ils étaient exempts de tout phénomène d'oppression. »

Cette conformité singulière de goûts, d'aptitudes et de facultés a engagé un auteur anglais, Galton, à faire une enquête sur les jumeaux afin d'établir la part respective de l'hérédité et de l'éducation. « Un point qui montre l'extrême ressemblance, dit-il, c'est la similitude dans leurs associations d'idées. Il n'a pas moins de onze cas sur trente-cinq qui en fournissent des preuves. Ils font les mêmes remarques dans les mêmes circonstances, commencent à chanter la même chanson au même

moment, et ainsi de suite; ou bien l'un commence une phrase et l'autre la finit. Un ami, bon observateur, me décrit ainsi l'effet produit sur lui par deux jumeaux de cette espèce qu'il avait rencontrés : « Leurs dents poussèrent à la même époque, « ils parlèrent à la même époque et en même temps; « ils disaient les mêmes choses et paraissaient « exactement une seule et même personne. » Une des plus curieuses anecdotes que j'ai reçues touchant cette similitude d'idées, c'est celle d'un jumeau A qui, se trouvant par hasard dans une ville d'Écosse, acheta un service de verres à champagne, qui avait attiré son attention, pour faire une surprise à son frère B. A la même époque, B étant en Angleterre, acheta un service semblable, exactement du même modèle, pour faire une surprise à A. J'ai reçu d'autres anecdotes du même genre concernant ces deux jumeaux [1]. »

Au premier abord, on ne comprend guère comment certaines habitudes peuvent se transmettre. En fait les exemples que l'on cite ne sont pas très communs, mais il n'en existe pas moins d'authentiques qui ont été donnés par Darwin et Galton.

[1] Ribot, *Les Maladies de la personnalité.* Paris, 1885.

Les enfants apportent en naissant les mêmes tics, les mêmes habitudes attribués à l'un des parents, sans que l'éducation ni l'imitation ne soient en cause. En général, il s'agit d'une attitude, d'un mouvement ou d'un geste que la répétition a rendus, en quelque sorte, automatiques chez les parents et qui se reproduisent avec une curieuse similitude chez les enfants. On peut rapprocher des habitudes la ressemblance entre les parents et les enfants, qu'on peut remarquer dans certains mouvements habituels, tels que la démarche sans même qu'il y ait eu imitation. Schneider, par exemple, rapporte le cas d'un fils qui avait hérité de sa mère un geste particulier : celle-ci étant morte en couches, l'imitation ne pouvait être invoquée (Ribot, *L'Hérédité psychologique)*. On s'étonnera moins de ce que peut avoir de singulier la transmission des habitudes, si l'on réfléchit que l'hérédité des aptitudes est un fait d'observation journalière. Au fond il s'agit du même ordre de faits. Des actes conscients, voulus au début, sont exécutés un grand nombre de fois ; leur répétition crée dans l'axe cérébro-spinal des associations dynamiques définies qui entreront en jeu pour accomplir, suivant un cliché, une série de mouvements coordonnés lors-

que la volonté ou une sensation interviendront. L'exemple le plus saisissant est fourni par la marche.

L'enfant en apprenant à marcher décompose et analyse en quelque sorte tous les temps de cet acte compliqué, et lorsque, par l'exercice qui conduit à l'habitude, son système cérébro-spinal a enregistré la série des actes conscients et voulus qui constitue la marche, c'est-à-dire lorsque la mémoire organique ou médullaire se sera formée, l'enfant pourra marcher à son insu, sans y penser. L'intelligence et la volonté n'interviendront dans la suite que pour diriger et régler la marche. Ce fait est l'analogue de ce qui se passe chez les grenouilles décapitées qui exécutent des mouvements très compliqués, tels que le saut, la natation, des actes de défense. Certains animaux, à l'inverse de ce qui se passe dans l'espèce humaine, peuvent marcher, courir et nager en naissant. L'anatomie comparée montre que ces animaux apportent en naissant dans leur système nerveux central des centres moteurs tout formés, qui ne se développeront que plus tard chez l'enfant. Les mêmes opérations se passent lorsque l'enfant apprend à écrire, à parler, ou s'exerce à un métier manuel. Mais, dira-t-on, comment se fait-il que,

l'éducation des mouvements coordonnés étant nécessaire, l'hérédité intervienne pour imprimer une ressemblance de famille à ces actes ? C'est que chez le descendant le développement du système nerveux comme celui des facultés passe par les mêmes phases que chez l'ascendant. Ce que ce dernier transmet au premier, par voie d'hérédité, n'est pas l'écriture ou quelque autre série d'actes appropriés à un but, mais bien les particularités d'évolution qui se trouvent en puissance dans le système nerveux au moment de la naissance et qui se développeront suivant la même modalité au moment voulu. Voilà pourquoi le fils a souvent l'écriture de son père qui peut ne pas la lui avoir enseignée. « On a constaté, dit Darwin [1], que les jeunes Anglais apprenant à écrire en France ont une tendance marquée à conserver la manière anglaise. » De même il est fréquent d'observer la transmission des particularités du langage, tels que le bégayement, le nasillement. On observe également les mêmes aptitudes chez les enfants que chez les parents. Les Esquimaux pensent que le talent et la dextérité à la pêche du phoque sont héréditaires. L'adresse manuelle se transmet de la

[1] Darwin, *De la variation des animaux et des plantes*. Trad. française. Paris, 1868.

même manière, et elle est en tout comparable aux différents actes que nous avons mentionnés. La possibilité de cette transmission subsiste par ce fait que nous sommes doués d'une mémoire organique, inconsciente, capable de conserver certains mouvements pour les reproduire dans la suite d'une façon parfois automatique, et cette faculté se transmet comme les autres. Il en résulte que l'adresse exige pour première condition une bonne mémoire organique.

§ 7. — Hérédité de la mémoire, de l'intelligence, des talents.

A l'inverse de la précédente, la mémoire individuelle offre peu d'exemples où l'influence de la transmission héréditaire soit bien établie. Cette influence existe réellement, et Ribot, dans son livre sur *l'Hérédité psychologique*, après avoir cité quelques cas, fait remarquer que cette pénurie d'exemples tient à ce que cette faculté a été peu étudiée sous le rapport spécial dont il est ici question. « Elle ne produit point, dit-il, des œuvres, comme l'intelligence et l'imagination, ni des actions d'éclat comme la vo-

lonté. Elle ne se constate pas matériellement, comme une difformité sensorielle. Elle ne tombe pas sous le coup de la loi, comme les passions. Elle n'est pas du domaine de la médecine, comme les maladies mentales. Par où donc la saisir ? Dès lors la rareté des documents ne doit plus nous étonner. »

Si l'observation nous montre que la mémoire et les aptitudes sont soumises au moins dans une certaine mesure à l'hérédité, ce fait nous laissera supposer que les facultés supérieures de l'intelligence le sont aussi, et c'est ce qui a lieu. Quelques exemples vont nous en donner la preuve. Notons toutefois que ce n'est pas la spécialisation de l'intelligence qui se trouve transmise, mais bien la capacité intellectuelle, et les facultés peuvent se traduire chez les descendants par des manifestations variables.

Dans la littérature on cite quelques familles qui se sont distinguées sous ce rapport. Tels sont les deux Corneille, et Fontenelle était le fils d'une de leurs sœurs; les deux Racine. Mme de Staël eut pour grand-père un professeur de droit de Genève, et pour père, le ministre Necker ; son oncle était un professeur de mathématiques à Genève. La famille Bernouilli, d'origine suisse, a fourni huit ou dix savants qui se sont distingués dans les mathéma-

tiques, la physique et les sciences naturelles. Cassini, le célèbre astronome, fut le père, le grand-père, le bisaïeul et le trisaïeul de savants. Les familles de Jussieu, de Saussure prêtent à des considérations analogues. Enfin, pour citer un exemple qui montre toute la puissance de l'hérédité comparée à celle de l'éducation, Dalembert était le fils naturel de M[lle] de Tencin et d'un commissaire d'artillerie, Destouches. « Enfant trouvé, élevé par la veuve d'un pauvre vitrier, dit Ribot, sans ressources, sans conseils, poursuivi par les railleries de sa mère adoptive, de ses camarades, de son maître qui ne le comprenait pas, il n'en suivit pas moins sa voie sans se décourager et devint à vingt-quatre ans membre de l'Académie des sciences. » Et cependant Dalembert avait été soustrait à l'influence de sa mère, femme intelligente, qui comptait dans sa famille un cardinal, un auteur dramatique et d'Argental.

Mais c'est surtout parmi les artistes qu'on peut reconnaître l'influence héréditaire. Et cependant combien sont variées les conditions exigibles pour le développement d'un bon artiste ! Il faut un œil ou une oreille d'une sensibilité parfaite, une adresse innée pour l'exécution manuelle, des facultés d'invention, de mémoire, de jugement bien développées

et un sentiment de l'art qui bien souvent ne s'acquiert pas. Malgré la nécessité de tant de conditions complexes, la trace de l'hérédité n'en est pas moins évidente. C'est qu'une des premières conditions pour faire un bon musicien est de posséder un oreille juste, pour un peintre un œil bien conformé et que, dans l'hérédité, la transmission des attributs ou des qualités physiologiques passe avant celle des facultés. Voilà pourquoi on naît surtout musicien et que l'histoire fourmille d'exemples de talents précoces. On naît avec une oreille bien organisée, et l'imagination qui se développe de bonne heure fait le reste. Les familles de musiciens sont souvent remarquables par le nombre de leurs artistes, et la plus célèbre est celle de Bach qui fournit des musiciens pendant plus de deux cents ans. Le chef fut un boulanger de Pressbourg qui, dit Fétis, se délassait de son travail par le chant et la musique. « Ses deux fils commencèrent cette suite non interrompue de musiciens du même nom qui inondèrent la Thuringe, la Saxe et la Franconie pendant près de deux siècles... Lorsque, devenus trop nombreux pour vivre rapprochés, les membres de cette famille se furent dispersés, ils convinrent de se réunir une fois chaque année à jour fixe afin

de conserver entre eux un lien patriarcal. Cet usage se perpétua jusque vers le milieu du XVIII[e] siècle, et plusieurs fois on vit jusqu'à cent vingt personnes, hommes, femmes et enfants, du nom de Bach, réunies au même endroit. » Mozart, Beethoven, Haydn, Mendelssohn, Meyerbeer et bien d'autres appartenaient à des familles d'artistes.

Si les talents sont moins précoces dans l'art de la peinture, c'est que cet art exige pour son service des facultés qui ne sont bien développées qu'à un certain âge. L'intuition y est moins spontanée qu'en musique, et le peintre doit constamment faire acte de jugement et de réflexion. Néanmoins, il est bien rare qu'un peintre se trouve isolé dans une famille, et on connaît, au contraire, nombre d'artistes célèbres issus de familles artistiques [1].

§ 8. — Transmission des passions, des penchants, du caractère.

De même que l'expression, comme nous l'avons dit, constitue un langage naturel qui nous est

[1] Ribot, *L'Hérédité psychologique.* — Jacoby, *De la sélection chez l'homme.*

transmis par nos ascendants, de même nous héritons de ces derniers des états psychologiques que traduit ce langage naturel, à savoir nos sentiments et nos états passionnels, et, comme le caractère n'est, à tout prendre, que la résultante ou la somme des sentiments, des passions et des penchants, nous pouvons dire que le caractère est souvent héréditaire. Nous verrons d'ailleurs par les faits à quel point se trouve justifié ce vieux dicton : *Tel père, tel fils*.

Prosper Lucas, dans son *Traité de l'hérédité*, a donné des exemples dans lesquels l'avarice, le vol, l'homicide, reconnaissaient pour origine les mêmes vices chez les parents. Le fils d'une dame riche, qui passait ses nuits à jouer, ressemblait de tout point à sa mère sous ce rapport, et comme elle, mourut de phtisie pulmonaire presque au même âge qu'elle. Sa fille, qui lui ressemblait, hérita des mêmes goûts et mourut jeune.

Despine, dans sa *Psychologie naturelle*, rapporte l'exemple de la famille Chrétien, chez laquelle la tendance au vol était héréditaire. Des trois frères de cette famille, l'un eut un fils condamné aux travaux forcés pour vol et assassinat ; le second eut deux fils et un petit-fils : tous trois furent con-

damnés pour vol ou assassinat; le troisième eut sept petits-enfants dont six subirent les mêmes peines pour les mêmes méfaits.

Ribot rapporte, d'après le *Cornhill Magazine*, qu'il y avait en Amérique, dans le district de l'Hudson supérieur, une jeune femme d'une nature très perverse. De bonne heure, elle échappa à la corde, se maria, eut beaucoup d'enfants. Il y a d'elle aujourd'hui quatre-vingts descendants en ligne directe. Un quart a été frappé par la justice; les trois autres quarts se composent d'ivrognes, de fous, d'idiots et de mendiants [1]. Dans tous ces cas et d'autres analogues, l'influence de l'éducation était nulle, lorsque les enfants étaient soustraits à leurs parents.

Mêmes remarques au sujet de l'alcoolisme et l'adage : *Qui a bu boira* est vrai non seulement pour l'individu isolé, mais encore pour toute sa postérité. Le père et le grand-père d'une famille russe meurent des conséquences de l'alcoolisme; le petit-fils, à l'âge de cinq ans, manifestait le même penchant pour les liqueurs fortes.

Du domaine des mauvais instincts et des pas-

[1] Ribot, *loc. cit.*, p. 99.

sions funestes à celui des aberrations du sens commun ou de la folie il n'y a qu'un pas, et rien ne paraît mieux établi que le rôle joué par l'hérédité dans les maladies du système nerveux. Voltaire avait été frappé d'un fait dont il avait été témoin : « Un homme d'une profession sérieuse, d'un âge mûr, d'une conduite régulière, n'ayant pas de passions, étant au-dessus de l'indigence, s'est tué le 17 octobre 1769... Son frère et son père s'étaient tués au même âge que lui. Quelle disposition secrète d'esprit, quelle sympathie, quel concours de lois physiques fait périr le père et les deux enfants de leur propre main et du même genre de mort, précisément quand ils ont atteint la même année? » Les exemples qui montrent l'hérédité de la tendance au suicide abondent : tous les jours on peut observer des gens qui se tuent, chose singulière, de la manière dont se sont tués leurs aînés. Mais n'insistons pas davantage sur ce chapitre lugubre de l'histoire de l'humanité.

CHAPITRE II

LOIS DE L'HÉRÉDITÉ

§ 1. — Des divers modes suivant lesquels s'effectue la transmission héréditaire.

Darwin est le premier qui ait formulé avec précision les diverses modalités par lesquelles se manifeste l'hérédité, et il a classé en quatre lois ou catégories les diverses manières suivant lesquelles les enfants empruntent les caractères de leurs parents :

1° Les enfants peuvent hériter directement des parents de leurs caractères physiques, intellectuels et moraux (loi de l'hérédité directe ou immédiate).

2° L'un des parents a une influence prépondérante sur la constitution physique et mentale de

l'enfant (loi de prépondérance dans la transmission des caractères).

3° Les descendants héritent parfois des qualités physiques et mentales propres à leurs ancêtres auxquels ils ressemblent (loi d'hérédité en retour ou atavisme).

4° Enfin certaines dispositions physiques et mentales peuvent se manifester chez les descendants au même âge que chez les ascendants (loi d'hérédité aux périodes correspondantes de la vie).

Dans l'hérédité directe, l'enfant tient de son père et de sa mère, mais presque toujours avec prédominance du caractère physique ou mental de l'un des deux. Tantôt l'hérédité se fait du père au fils, de la mère à la fille, tantôt elle est croisée et le fils ressemble à sa mère. Il peut encore arriver que le fils tienne de son père par le physique et de sa mère par sa constitution mentale. Tous les cas peuvent s'observer, et chacun en connaît autour de lui des exemples. « Lislet-Geoffroy, ingénieur à l'île de France, rapporte Ribot, était fils d'un blanc et d'une négresse très bornée. Au physique, il était nègre autant que sa mère par les traits, la couleur, la chevelure et par l'odeur propre à sa race. Au moral,

il était si bien un blanc, sous le rapport du développement intellectuel, qu'il avait réussi à vaincre les préjugés du sang si puissant aux colonies, à être reçu dans les maisons les plus aristocratiques. A sa mort, il était membre correspondant de l'Académie des sciences. »

L'hérédité en retour ou atavisme nous montre comment un nègre peut donner naissance à un blanc et inversement lorsqu'un des ascendants était d'une couleur opposée. Une femme grecque, raconte Plutarque, avait mis au jour un enfant noir, et étant appelée en justice pour adultère, on découvrit qu'elle descendait d'un Éthiopien. Tous les anthropologistes ont rapporté de nos jours des faits analogues.

Un des faits les plus curieux de l'hérédité est bien certainement celui que formule la quatrième loi de Darwin et qui veut que parfois le fils présente à une certaine époque de sa vie les mêmes particularités que son père a présentées à cet âge. Mais c'est surtout dans le domaine des maladies que les médecins ont la fréquente occasion de constater chez les parents et les enfants une évolution en quelque sorte superposable. Nous avons déjà noté cette particularité pour le suicide, nous la retrouvons encore pour

la phtisie, le rhumatisme, la goutte, l'apoplexie, la cécité, les maladies mentales. « Sir Holland a constaté que dans certaines familles, les frères et les sœurs sont souvent atteints à peu près au même âge d'une maladie particulière n'ayant pas paru antérieurement dans la famille. Trois frères eurent le diabète vers l'âge de dix ans. Quatre frères moururent entre soixante et soixante-dix ans, tous dans un même état comateux [1]. »

En résumé l'hérédité régit à la fois notre conformation extérieure et tous nos modes d'activité vitale et psychique. Si rien ne venait la contrarier, elle consisterait simplement dans une reproduction identique sans aucune différenciation, sans aucun caractère individuel. Ce n'est pas là ce qui se passe, et l'union de deux êtres différents est déjà une cause de variation. Puis le nouvel être se modifiera sans cesse par suite des réactions du milieu dans lequel il vit et de l'éducation, toutes causes qui changeront à la fois son état physique et son caractère. L'individu pourra de cette manière acquérir par suite du milieu et de l'éducation des caractères instables

[1] DARWIN, *De la variation des animaux et des plantes.* — Voy. aussi LUCAS, *Traité physiologique et philosophique de l'hérédité.*

qui pourront même l'emporter sur les caractères innés qu'il doit à l'hérédité. Enfin, comme nous le verrons, des causes qui agissent depuis la procréation jusqu'à la naissance, peuvent être des origines de variations. Mais la force de l'hérédité reparaîtra toujours d'un côté ou de l'autre. Comme le dit très bien M. Ribot, « entre le *partus* et le *parens* il n'y a jamais que des différences individuelles, et l'immense majorité des caractères est toujours héritée. Aussi, selon le point de vue où l'on se place, il est également vrai de dire que la loi d'hérédité se réalise toujours et qu'elle ne se réalise jamais. L'hérédité de la plus grande parties des caractères a toujours lieu; mais l'hérédité de la totalité des caractères n'a jamais lieu. En sorte que l'hérédité, tout en étant la loi, est toujours dans l'exception. »

§ 2. — **Nécessité des croisements.**

Les croisements ont pour conséquence de produire une plus grande variété entre les individus, et peut-être pour but d'accroître des deux côté certaines forces des races congénères qui se sont alliées :

de là le développement et l'exagération de leurs qualités primitives. Ce qui semble justifier cette opinion, c'est que la nature a constamment exigé pour les êtres un peu supérieurs, dans la production, la coopération de deux individus dont les qualités particulières se fondent chez le nouvel individu produit.

Comme l'homme est la créature qui occupe le premier rang parmi les êtres vivants, il est également celle à laquelle ces lois s'imposent le plus impérieusement.

La loi humaine qui se retrouve chez presque toutes les nations, qui défend les mariages consanguins, a non seulement reconnu cette vérité, mais encore a vu la nécessité de guider et de protéger nos instincts par la crainte de la sanction pénale. On sait, par exemple, quelles tristes conséquences a entraînées avec lui le mépris de cette loi naturelle chez nombre de familles princières. Des motifs politiques, tont conventionnels, ont cimenté des unions entre des parentés aussi étroites que possible ; la conséquence de l'abus de cette coutume s'est fait sentir par le dépérissement et la dégénérescence des descendants.

D'autres causes peuvent s'ajouter à cette der-

nière pour affaiblir la race, telles que des habitudes raffinées et une vie oisive et opulente.

Ce phénomène n'est pas spécial à l'homme et se produit également chez les animaux qui vivent auprès de nous. Les qualités qui distinguent une race ne tardent pas à se perdre dès que les reproducteurs sont pris exclusivement dans les descendants de la même famille [1].

« Les aristocraties, réduites à se recruter dans leur propre sein, s'éteignent, d'après Niebuhr, de la même manière, et souvent en passant par la dégradation, la folie, la démence et l'imbécillité. Esquirol [2], Spurzheim [3] et des auteurs plus récents donnent cette raison de la fréquence de l'aliénation mentale et de son hérédité dans les grandes familles de France et d'Angleterre. » Sans entrer dans la discussion de la consanguinité, disons seulement que les enquêtes ne lui ont pas été favorables au point de vue des résultats, et qu'on a imputé aux

[1] Voy. GODRON, *De l'espèce et des races dans les êtres organisés, et spécialement dans l'espèce humaine.* 2e édition. Paris, 1872. 2 vol. in-8o.

[2] ESQUIROL, *Des maladies mentales*. Paris, 1838. 2 vol. in-8o avec atlas.

[3] GALL et SPURZHEIM, *Anatomie et physiologie du système nerveux*. Paris, 1810-1819. 4 vol. in-fol. avec atlas.

mariages consanguins nombre d'infirmités, bien qu'on ait cité des preuves de son innocuité. « Une proche parenté entre le père et la mère, dit Quatrefages, n'est pas nuisible par elle-même, mais en vertu des lois qui régissent l'hérédité, elle le devient souvent, et en présence des éventualités qu'elle entraîne, il est au moins prudent d'éviter les mariages consanguins. » La consanguinité réalise au mieux la reproduction du semblable par le semblable, et s'il existe quelque tendance morbide chez les parents, celle-ci se trouve transmise dans toute sa force.

Ce que nous venons de dire n'est d'ailleurs pas spécial aux familles princières, et on peut l'observer dans toutes les classes de la société, sitôt qu'on retrouve les mêmes conditions. J'ai connu une famille noble d'origine suédoise qui vivait de la manière la plus parcimonieuse, bien qu'elle eût la faculté de ne se priver d'aucune jouissance; c'était un moyen d'augmenter les revenus de la famille, en même temps qu'elle voulait accroître son éclat pour les générations futures.

Pour arriver à ces fins, elle trouva bon de chercher des alliances seulement dans les parentés les plus proches que pouvait le permettre la loi. Les conséquences de ces fautes furent amères; chaque

génération reculait d'un pas sur la précédente, et les membres de celle qui vit aujourd'hui ressemblent presque tous à des singes. La race aurait fatalement disparu, si l'on n'avait fini par rompre avec cette sotte tradition, et si un élément étranger n'était venu infuser de nouvelles forces à la vieille souche sur le point de s'éteindre. J'ai fait des observations analogues sur plusieurs familles de négociants de l'Allemagne et de la Hollande.

De même que certaines couleurs foisonnent énormément et demandent une grande quantité d'autres couleurs pour s'effacer ou s'éteindre, on trouve certaines physionomies qui conservent leurs caractères propres pendant un grand nombre de générations, malgré les mélanges les plus divers. Des visages grossiers et anguleux exigent des croisements nombreux avant de se former, de même que le type ovale, bien conformé, se transmet pendant longtemps.

Des membres lourds, massifs, des mains grossières, persistent souvent très longtemps, et il faut beaucoup de circonstances heureuses pour que les caractères d'une race peu cultivée disparaissent complètement.

§ 3. – Utilité des inclinations naturelles.

Aux éléments tout matériels qui jouent le principal rôle dans les croisements et les variations chez les animaux, s'ajoute chez l'homme une cause purement psychique. L'inclination naturelle et l'amour, qui unissent l'homme et la femme, si rares cependant dans les unions de convenance ou d'intérêt, exercent une influence bienfaisante sur l'organisation physique et psychique du futur enfant [1]. Voilà pourquoi des hommes des plus beaux et des mieux doués doivent parfois leur existence à un faux pas, et l'enfant est le produit prospère des forces excitées encore par une inclination mutuelle, qui concourent dans la suite à sa formation. Aussi ces alliances inconsidérées en usage dans certaines sphères deviennent une malédiction non seulement, ce qui importe peu, pour les conjoints qui ne sont que deux et qui au moment de leur union ont déjà accompli une période de leur existence, mais surtout pour leur descendants qui en auront à souffrir et qui sont cependant destinés à constituer une race

[1] Voy. Richard, *Histoire de la génération chez l'homme et chez la la femme.* Paris, 1883. 1 vol. in-18.

nouvelle plus forte. Les fâcheuses conséquences de cette triste action se perpétueront à travers plusieurs générations.

Quand l'Écriture a dit : « Je punirai la faute du père jusque dans la troisième et la quatrième génération », ne cachait-elle pas là une vérité profonde et un avertissement salutaire ?

Par la sympathie qui enchaîne l'un à l'autre deux êtres de sexe différent, la nature a eu une intention plus sérieuse et plus profonde que celle de satisfaire un amour réciproque ; elle nous fait pressentir derrière cette sympathie une influence secrète que nous pouvons exercer sur notre descendance au point de vue physique et psychique ; mais les rapports compliqués et variés à l'infini de l'existence comme la complication des éléments dont se compose notre nature nous empêchent d'en comprendre toute l'importance [1].

On pourrait dire qu'il en est de la descendance comme des combinaisons chimiques. Plus les corps qui entrent en combinaison sont différents sous le rapport des propriétés, plus le corps qui résulte de ce nouvel état possède des caractères différents des

[1] Voy. CORIVEAUD, *Le Lendemain du mariage*. Paris, 1884. 1 vol. in-18.

deux autres. Au contraire, deux corps de même nature qu'on mélange ne peuvent donner lieu qu'à un produit qui leur est identique. La variété qui résultait de l'union de produits hétérogènes dans le premier cas disparaît dans le second.

Chez l'homme, ce n'est pas seulement le mélange des qualités physiques qui constitue les bases de son caractère ; il existe une force plus noble dont l'action ne se borne pas à séparer l'être de notre espèce des autres productions de la nature, mais qui produit souvent des différences extrêmement tranchées. Cet élément moral, force toute psychique, donne à l'union du mariage toute sa haute importance, et n'en pas tenir compte, c'est aller contre l'ordre de la nature. Lorsque cette force qui met un attrait sympathique entre deux êtres, est écoutée, l'enfant sera nécessairement la résultante des qualités physiques et morales des deux conjoints, à moins de circonstances accidentelles pertubatrices. Comme c'est à la femme qu'est dévolu le rôle de développer le germe, il est tout naturel qu'elle exerce une influence prépondérante et plus immédiate sur la croissance de l'enfant. La disposition d'esprit du moment, les pensées dont son esprit est occupé, peuvent avoir une grande importance.

La femme a-t-elle constamment l'esprit pénétré de l'image de son mari qu'elle aime, les enfants ressembleront à leur père; si la mère est frivole et constamment occupée de sa personne en face d'un miroir, elle communiquera sa ressemblance à ses enfants.

§ 4. — Influence des dispositions mentales des parents.

Cependant l'amour de la femme pour son mari n'est pas la seule condition qui agisse pour faire ressembler les enfants à leur père. La crainte, sentiment contraire à l'amour, peut avoir le même effet. Mais la ressemblance n'est pas belle, et le fait est tellement vrai en Italie, qu'il devient presque paradoxal chez eux, et l'enfant qui possède une ressemblance frappante avec son père passe pour n'être pas de lui. Si ridicule et illogique que soit ce dicton, il a son explication psychologique dans ce fait que la femme, pénétrée de la crainte de déplaire à son mari, est constamment occupée de son image, et que cette image se trouve en quelque sorte reportée sur l'enfant; mais, à l'inverse de ce qui arrive dans le premier cas, ni l'amour ni la fidélité n'ont pu exercer leur influence simultanée.

La mère apathique et indifférente, plus ou moins insensible pour ce qui est noble et beau, ne produit fort souvent que des enfants laids, même lorsque le père était bien de sa personne. Réciproquement, des parents communs peuvent donner le jour à de très jolis enfants quand la mère a un sentiment vif du beau. Lorsqu'un amour vrai n'existe pas entre les parents et que la mère, sensible aux beautés de l'art, est privée de caractère, les enfants ne ressemblent ni au père, ni à la mère, ni aux deux à la fois. Le caractère faible et changeant de la mère ne lui permet pas de s'attacher longtemps à une image ou à un objet; l'impression d'un moment est remplacée par la suivante qui ne laisse pas plus de trace que la première[1].

Dans certains cas, on trouve la raison de particularités propres à l'enfant dans la disposition d'esprit des parents au moment de la conception. Un de ces faits, qui ont toute la valeur d'une expérience, nous est donné par l'influence de l'alcoolisme sur le développement futur de l'enfant. « Depuis longtemps, dit M. de Quatrefages, on a remarqué que les enfants engendrés pendant l'ivresse présen-

[1] Voy. GOURRIER, *Les Lois de la génération, sexualité et conception.* Paris, 1875. 1 vol. in-18.

tent souvent en permanence certains signes caractérisques de cet état : des sens obtus et des facultés intellectuelles presque nulles. » Ce fait nous donne à penser que la même influence peut s'exercer sur les enfants à venir, au milieu d'un état mental particulier des parents. P. Lucas rapporte qu'un des enfants adultérins de Louis XIV, conçu dans une crise de larmes et de remords de M[me] de Montespan que les cérémonies du Jubilé avaient provoquée, garda toute sa vie un caractère qui le fit nommer des courtisans : *l'Enfant du Jubilé.*

Voici un autre fait rapporté par Ribot : « Un père, homme d'esprit distingué et d'une grande droiture morale, eut pendant toute sa vie des tendances sensibles vers un état mental maladif. Il traversait des périodes d'abattement et des périodes d'excitation. Il eut de nombreux enfants; deux furent aliénés : l'époque de leur conception coïncidait avec des moments où le père avait eu au plus haut degré ces tendances maladives. »

L'imagination joue un rôle important dans la vie psychique de la femme, qui exerce son action jusque sur le produit de la conception. On sait combien cette faculté est développée chez la femme.

Mais il ne faudrait pas exagérer la portée de cet état mental chez la femme qui est rendue mère, car j'en sais qui ont eu à souffrir des pensées les plus capricieuses et qui cependant ont eu des enfants sains et bien constitués.

§ 5. — Influence des époux l'un sur l'autre.

Les époux qui ont vécu pendant longtemps ensemble et ont appris à s'estimer prennent réciproquement quelques-unes des particularités de chacun d'eux et peuvent même finir par se ressembler, bien que primitivement leur physionomie fût très différente. On voit de même les enfants qui n'avaient d'abord aucune ressemblance avec leurs parents, mais avec lesquels ils ont vécu en affection réciproque, prendre peu à peu avec l'âge la ressemblance de leurs auteurs.

CHAPITRE III

CAUSES DE LA DÉGÉNÉRESCENCE DES RACES ET DES FAMILLES

C'est un fait reconnu que les hommes bien doués sous le rapport de l'intelligence et de la pensée ne produisent pas toujours des enfants intelligents ou même éveillés ; le contraire a lieu souvent. Celui qui ne s'occupe que de choses abstraites et métaphysiques n'a qu'une attention restreinte pour les choses de la vie ordinaire. Sa postérité favorite, les enfants de son esprit l'accaparent entièrement, et l'amour intime dont devraient profiter sa femme et ses enfants, il l'enfouit généralement entre les livres ou de vieilles chimères. La force de la vie et la fraîcheur disparaissent avec le temps, et tous ses sentiments qui en passant par la mère devraient contribuer au bonheur futur de sa progéniture prennent un autre

courant, ce qui est finalement un malheur incomparable pour ses enfants.

Goldschmidt a donné la confirmation de ces idées dans un exemple très curieux qu'il rapporte. Le célèbre compositeur Grétry, dont l'enthousiasme artistique primait tout son être intellectuel et physique, s'écria après avoir vu mourir l'une après l'autre ses trois filles : « La nature s'est vengée sur mes pauvres enfants, je les ai tuées avant qu'elles fussent venues au monde. » Dans le roman : *Sans patrie*, du même auteur, cette idée se fait jour en plusieurs endroits.

Il y a quelques années mourut un fonctionnaire doué de brillantes qualités littéraires, qui enfouit dans ses livres toute son activité au point qu'il perdait le sentiment de ce qu'il devait être envers sa famille. Malgré l'intelligence de leur père et le caractère excellent, un peu mou cependant de leur mère, les enfants furent disgraciés par la nature : ils étaient faibles, et le manque d'éducation aidant, ils firent par leurs infirmités morales le chagrin de leurs parents. Aux approches de la mort, le père eut conscience du temps perdu auprès de sa femme et de ses enfants, et s'écria en désespéré : Il est trop tard maintenant que la mort m'ordonne impitoya-

blement de partir, je vois ce que mon zèle aveugle m'a fait négliger, mais Dieu m'a cruellement puni dans mes malheureux enfants.

Il se passe ici ce qui a lieu au physique d'après la loi du balancement organique. Toute modification qui a lieu dans un organe entraîne comme conséquence une modification indirecte dans d'autres organes. Il semble en être de même au point de vue moral, et le développement exagéré de certaines facultés conduit à l'arrêt de développement ou à l'atrophie de certaines autres. Ce qui se passe dans l'individu a lieu aussi dans l'espèce, et le père fort intelligent peut avoir ainsi un fils faible d'esprit, ou s'il est plus intelligent que son père sa constitution physique en sera amoindrie. De même une dépense cérébrale ou intellectuelle excessive dans la jeunesse conduit parfois, ainsi qu'on l'a remarqué, à une infécondité relative ou absolue dans l'âge mûr.

La puissance aveugle de l'hérédité contribue à la dégénérescence de la famille ou de la race en transmettant toutes les modifications fâcheuses qui naissent à un moment donné dans l'un des chaînons de la race. Ces modifications fâcheuses doivent leur naissance au milieu, à des circonstances tout

extérieures, au climat, aux mœurs, aux régimes et aux institutions. Chaque pas en arrière s'accentue alors à chaque génération. Le surmenage intellectuel d'un côté, et d'un autre la négligence ou une mauvaise entente de l'éducation physique qui produit une diminution dans la résistance du corps, sont les deux causes principales de la dégénérescence physique dans l'individu, dégénérescence qui augmentera et deviendra complète quand l'hérédité aura aggravé ses effets à travers plusieurs générations. On sait quel est le bilan des affections du système nerveux dans les races cultivées des grandes villes. On semble reconnaître aujourd'hui que toutes ces affections ont un seul point de départ, l'affaiblissement du système nerveux épuisé par des excès de tout genre. « C'est la neurasthénie, dit Déjerine, qui fournissant sans cesse de nouveaux éléments à la grande famille neuropathologique, s'oppose à l'extinction de cette dernière de par les lois fatales de l'hérédité convergente, combinées avec les états de dégénérescence. Aussi le domaine des affections du système nerveux ira-t-il toujours grandissant. C'est là une des conditions fatales de la lutte pour l'existence telle que la comprend notre époque. C'est à la fois la cause et le résultat de toute

civilisation, c'est aussi la cause de la décadence. » L'espèce humaine ne peut subsister que par l'exercice harmonique de toutes ses facultés physiques et morales ; l'abus des unes ou des autres conduit fatalement à la ruine de l'individu ou de la race. « Les lois de la nature, dit Jocoby, sont immuables, et chaque privilège que l'homme s'accorde est un pas vers les dégénérescences, les phrénopathies, la mort de sa race. En abaissant qui veut s'élever au-dessus du niveau commun de l'humanité, en châtiant les orgueilleux, en se vengeant de l'excès de leur bonheur, la nature charge les privilégiés eux-mêmes d'être les bourreaux de leur race. Trop de bonheur offense et indigne les dieux, pensaient les anciens ; et l'étude médicale des conséquences de toute distinction, intellectuelle et sociale, de toute sélection, nous a conduit à la même conclusion. »

CHAPITRE IV

DE L'ÉDUCATION

Influence de l'éducation physique et mentale.

L'éducation exerce sur l'individu une action des plus considérables que quelques-uns ont voulu voir décisive. L'éducation comprend tout ce qui peut modifier notre constitution physique et mentale ; elle embrasse les exercices physiques aussi bien que la culture intellectuelle et morale que les enfants reçoivent de leurs maîtres ou de leurs parents. On comprend que quelques-uns ont attribué une toute-puissance à ces influences en quelque sorte extrinsèques, et telle a été l'erreur de l'école sensualiste. Locke et Helvétius surtout croyaient que les hommes

naissaient égaux par leurs aptitudes et que l'éducation seule créait les différences, refusant même d'admettre des différences natives dans le degré de perfection des sens et dans le développement de certaines facultés. Rappelons l'exemple cité précédemment de Dalembert qui, isolé dans son milieu, trouva le moyen de développer son intelligence renfermant en germe ce qu'elle devait produire plus tard, et nous verrons par là que beaucoup de qualités physiques ou intellectuelles sont antérieures à l'éducation qui ne fait que les développer. Combien n'est-il pas fréquent de rencontrer des aptitudes précoces dans les arts auprès desquelles l'hérédité est tout ? D'ailleurs n'a-t-on pas répété à satiété depuis Corneille cette vérité banale que la valeur n'attend pas le nombre des années ? C'est donc une erreur et toujours une exagération de vouloir accorder à l'éducation le pas sur la puissance de l'hérédité.

L'hérédité par la somme des penchants, des inclinations, des goûts et des passions qu'elle impose à l'individu est bien souvent une cause d'arrêt qui stérilise les efforts de l'éducation. Certaines races sont tout à fait rebelles quant à la compréhension des idées abstraites ; d'autres, comme les Bohémiens,

se montrent réfractaires à toute idée civilisatrice; le vagabondage, le vol, sont non seulement pour eux une action innocente, mais encore l'objet d'un culte. Les jeunes Chinois recueillis par les missions et élevés dans des institutions européennes oublient leur race un instant, puis reprennent souvent leurs croyances primitives une fois de retour dans leur pays.

Réduite à sa juste valeur, l'éducation peut jouer un rôle important dans le développement de notre être physique et psychique. Son influence se fait surtout sentir dans la famille; le commerce affectueux de tous les jours dont l'enfant est l'objet contribue à la fois à perfectionner ses qualités physiques et à améliorer sa nature primitive. Les premières impressions que font sur l'enfant les actions et les paroles des parents s'emparent de son esprit pour réagir dans la suite sur sa physionomie et lui donner une expression en rapport avec ses impressions premières. Les enfants dont les pensées et les sentiments s'accordent avec ceux de leurs parents, sous l'influence desquels ils se trouvent directement, prennent de plus en plus leur ressemblance avec l'âge, tandis que la différence de ressemblance s'accentue souvent lorsque les inclinations, les oc-

cupations et le milieu contribuent à augmenter la distance qui sépare certains enfants de leurs parents.

Celui qui, d'autre part, douterait de la valeur et de l'importance de l'éducation chez l'homme ne pourrait pas nier en tout cas l'influence profonde qu'exercent la culture et les soins sur l'animal, sur son caractère comme sur son physique ; il sera forcé de reconnaître les effets merveilleux que peuvent produire des traitements intelligents sur la croissance et les formes des plantes : la nature toute entière est soumise à la même loi.

La nature nous donne les moyens de reconnaître et d'appliquer ces principes dans les classes inférieures de la création et d'en juger les résultats : nous pouvons donc voir dans ce fait une garantie qui nous montre la justesse et la légitimité de leur application sur l'homme.

Au point de vue intellectuel et moral, M. Ribot pense que l'influence de l'hérédité n'est jamais absolue et qu'elle n'a d'action efficace que sur les natures moyennes. Cette opinion se trouve, en effet, justifiée par cette remarque qu'on peut faire tous les jours, à savoir que cette influence est nulle sur les natures extrêmes : les deshérités de l'intelligence

ne peuvent rien acquérir malgré toute la dépense d'efforts mise à leur service; quant aux hommes doués d'une haute intelligence, l'éducation est un moyen évidemment nécessaire pour les développer, mais qui produit les résultats les plus hâtifs en raison du terrain. On sait d'ailleurs combien l'éducation a peu de prise sur certaines natures cependant intelligentes, mais possédées par de mauvais instincts, et qui fournissent chaque jour des contingents à l'armée des récidivistes.

Gardons-nous de croire cependant que l'éducation est impuissante dans ces cas qui paraissent désespérés. Si son action est faible, c'est que la force de l'hérédité est aussi toute-puissante et que l'une et l'autre doivent entrer en conflit. Si l'éducation doit avoir le dessus, il faut que la lutte soit de tous les instants, et, comme les caractères acquis peuvent se transmettre, la lutte continuée chez les descendants produit de meilleurs résultats, avec moins d'énergie dépensée, parce que ceux-ci bénéficient des efforts accumulés des premiers. C'est ainsi que par les progrès de la culture ou de la civilisation chaque race arrive à secouer de mieux en mieux le joug de l'hérédité marchant vers la liberté individuelle. C'est ainsi également qu'à son insu l'espèce humaine ou

du moins une partie de l'espèce a su mettre à son profit pour son perfectionnement cette loi de l'hérédité. Mais pour qu'il y ait progrès dans l'humanité (et l'on sait combien ces progrès sont lents avec les oscillations et les retours en arrière), il faut tenir compte de notre nature entière, il faut que l'éducation porte non seulement sur l'individu, mais encore soit poursuivie dans les descendants, c'est-à-dire dans l'espèce; il faut aussi que l'éducation et la sélection soient toutes deux à la fois physiques, intellectuelles et morales.

TABLE ALPHABÉTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE





